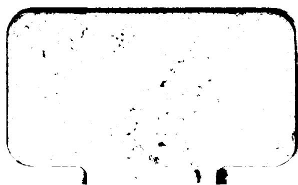




Paul J. Sachs

Hommage respectueux
de l'auteur à Madame Paul Dubo[is]
et souvenir admiratif au gran[d]
maître dont nous pleurons la
perte,

Maurice Griveau

Histoires d'Art

DU MÊME AUTEUR

LES ÉLÉMENTS DU BEAU. Analyse et synthèse des faits esthétiques d'après les documents du langage. 1 vol. in-18 de 582 p., avec nombreux schémas (Préface de Sully Prudhomme). — Paris, Félix Alcan, 1892.

LA SPHÈRE DE BEAUTÉ. Lois d'évolution, de rythme et d'harmonie dans les phénomènes esthétiques. 1 vol. in-8° de 980 p., avec 51 gravures et nombreux tableaux et schémas. — Paris, Félix Alcan, 1901.

LES FEUX ET LES EAUX. 1 petit vol. in-16 de la collection des *Livres d'Or de la Science*, 16 fig. et 4 pl. Schleicher, 1899.

MAURICE GRIVEAU

Histoires d'Art

PRÉFACE DE M. ÉMILE FAGUET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33

M DCCCCVIII


HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY



PRÉFACE

PENSÉE ET FANTAISIE, *tel pourrait être, tel, en vérité, devrait être le titre de ce livre amusant, savant, mouvant, vivant, et sous une forme libre et alerte le plus instructif du monde.*

M. Griveau sait beaucoup, il sait immensément, presque il sait trop, et, parmi toute son information, son imagination est à l'aise et se trémousse et chante de tout son cœur comme pinson en la haie, sans compter qu'elle siffle aussi et joliment et joyeusement comme merle au buisson.

Les ancêtres de M. Griveau — je dis les ancêtres et je n'établis nulle comparaison et seulement une généalogie — sont Rabelais et Diderot. Comme ces

illustres devanciers, M. Griveau a la passion du savoir et le goût de mettre ce qu'il sait, tantôt en gros livres qui attirent l'estime et qui suscitent un peu d'effroi, tantôt en minces anecdotes, historiettes et badinages qui n'ont l'air de rien et qui sont tout pleins de substantifique moelle. C'est une petite collection de ces bons « os médullaires » que nous donne ci-après M. Griveau. Je vous conseille de les casser avec précaution et de les sucer avec dévotion. Ils sont quelquefois fragiles; ils sont toujours fins et légers et toujours nourris de bon suc.

On trouvera des inégalités dans ce livre; mais il est toujours digne de lui-même, en ceci qu'il fait toujours penser quelque chose. C'est une sorte de promenade à travers une encyclopédie, ou plutôt c'est la promenade d'un conteur à travers une encyclopédie, et qui vous en fait les honneurs en causant de ce qu'il rencontre et en vous contant des histoires à propos de ce qu'il rencontre.

Je crois que M. Griveau est bibliothécaire quelque part. S'il est vrai, on n'est pas plus aimable et plus divertissant bibliothécaire. Il y a des bibliothécaires qui lisent les livres; ils sont très rares. Il y en a qui, non seulement connaissent les livres, lisent les livres, mais qui, de ce qu'ils ont lu dans les livres, en font d'autres, rivaux de ceux-ci. Ce sont des traîtres. M. Griveau est coupable de cette trahison.

Mais les livres qu'il garde ne lui en voudront point.

Vous non plus, si vous lisez celui-ci. L'érudition bien portée est quelque chose de très aimable; la philosophie relevée d'un grain de fantaisie et d'humour est quelque chose de charmant. M. Griveau est un érudit qui sait inventer de petits contes et un philosophe qui sait sourire. Il est quelquefois un peu cherché et tourmenté; il n'est jamais indifférent. Il a mis pour une fois sa philosophie et sa science en petites histoires, comme Heine « avec ses grandes douleurs a fait de petites chansons ». Tout au moins la tentative est curieuse et tant s'en faut qu'elle soit sans succès.

ÉMILE FAGUET.







Le Jardin d'Épreuve

HYACINTHE avait une passion très rare chez les hommes : ce n'était point la chasse qu'il aimait, ni les combats de coqs ou de taureaux, ni aucun des exercices violents, des jeux cruels, non plus la poursuite galante des femmes ; ni les dés, les échecs, ni même ne rien faire... Son seul idéal était la *Beauté*.

Non la beauté partielle, épisodique, objet de luxe ou devis passager, mais le *Beau* total, intégral, dont on peut jouir continûment, qu'on peut *vivre*. Il le trouvait, d'ailleurs, autour de lui, sans être obligé d'aller loin, car habitant une antique bourgade, préservée par miracle du vandalisme, la vue planait des fenêtres de son logis

sur un horizon de toits, de pignons aigus que dominait la flèche d'une église; et, par delà, les yeux se reposaient sur des champs, des prairies, des coteaux boisés et des rideaux d'arbres : paysage de France ingénu, qui n'étonne pas, mais auquel on s'attache.

Le modeste emploi qu'en cette ville provinciale occupait Hyacinthe lui laissait heureusement des loisirs, avec cet avantage, au surplus, de les lui faire mieux apprécier, par contraste... Sortir ponctuellement chaque jour à quatre heures du bureau de perception équivalait pour lui à quelque évasion triomphante.

Le premier instant de liberté l'exaltait; tel un écolier échappé de classe et qui part pour l'école buissonnière, il se sentait léger, l'âme rafraîchie, parfaitement heureux.

Mais bientôt, les maisons du faubourg et les jardinets laissés en arrière, en la pleine mer des moissons, des pâturages, devant les bois lointains échancrés largement comme des golfes, et les hameaux s'ouvrant comme des ports, un mal singulier qu'il se connaissait depuis son enfance, — *son* mal, ainsi qu'il avait coutume de dire, le reprenait. Était-ce l'ivresse du grand air, le vertige de l'étendue, ou cette peur de la Nature solitaire, muette et mystérieuse, cette appréhension de règnes si différents du nôtre, la terreur du dieu Pan, la terreur *panique* ?

Peut-être un peu de cela, mais surtout une plénitude d'émotion en présence de la grandeur, de la grâce et de l'harmonie de toutes ces choses. Elles faisaient battre son cœur et troublaient son cerveau, délicieusement et douloureusement à la fois, comme s'il avait été amoureux; et, sans doute, il l'était, en réalité : la Nature l'enveloppait de son charme, l'ensorcelait.

Ce que l'artiste ou l'amateur appelle *paysage* était pour Hyacinthe une vision, et une vision extatique; il ne sentait pas clairement le besoin de retracer *cela* sur une toile, ou de le développer en suite sonore, ou bien de le condenser en poème, et pourtant au fond de son âme germait le vague désir de recréer... Sous quelle forme? Il n'en savait rien, car n'étant ni peintre, ni compositeur de musique, ni poète, au sens littéraire, pouvait-il faire autre chose que contempler?

*
* *

Il contemplait donc, c'est-à-dire qu'il regardait très longtemps de suite ce que tant d'autres ne font qu'apercevoir, et qu'ils effleurent des yeux en passant. Là-haut, au-dessus de sa tête, les nuages s'amoncelaient ou se dispersaient, dessinant dans les airs des figures majestueuses

ou délicates, tragiques ou souriantes; les *cumulus*, aux jours d'orage, superposaient leurs sphères de cuivre, à croire que les géants escaladaient à nouveau l'Empyrée; aux jours de tempête, les *nimbus*, bas et livides, traversaient le ciel comme des messagers de colère; ou bien c'était l'apaisante sérénité des *stratus*, en longues bandes horizontales, barrant de violet l'or du soleil couchant.

A cette perpétuelle mobilité du firmament, les terrains, les eaux, les feuillages assistaient, immobiles, comme au spectacle, et Hyacinthe, spectateur à son tour, se passionnait à voir les coteaux sourire au soleil ou la plaine assombrir son front aux éclipses passagères de l'astre; il ne pouvait détacher ses yeux d'un panorama qu'on traverse de nos jours en courant, sur des chars difformes, le visage couvert d'un masque; à pas lents, lui cheminait vers l'inattendu, sans se donner le but d'un « site pittoresque », et se ménageant plutôt des surprises... Il n'y avait point de *site* à son sentiment, et tout ce qu'il longeait, à droite comme à gauche, était « pittoresque », était digne d'un peintre. Quel curieux intérêt et quelle beauté dans ces cultures uniformes! Quelle variété d'attitudes et d'expressions dans ces chaumes pressés, innombrables, qui composent un champ de blé, un champ d'avoine, une prairie!... Au loin, près des bâtiments d'une

ferme, Hyacinthe amorçait du regard les sillons tout neufs, et, suivant leur parallélisme en la plaine, il les voyait finir, tout près, sous un vieil orme, abritant des instruments de labour naufragés. Puis le chemin faisait un détour, et l'on entendait la rivière qui, dissimulée par tout un peuple d'osiers, de roseaux, de glaïeuls, ne s'entrevoyait que par places; et lui s'oubliait des heures à voir l'eau coûler, si tranquille, patiente et reflétant l'image renversée des saules. Ils étaient touchants, ces saules *têtards*, en leur bizarrerie de forme et d'attitude; avec leur tronc noueux, à demi-ruiné, leur chevelure glauque en détresse, ils semblaient des gnomes punis, qu'une métamorphose aurait fixés là, prisonniers de l'écorce...

Mais le soleil baissait, la nuit allait tout noyer d'ombre. Hyacinthe s'en retournait par les futaies obscures déjà, par les landes encore toutes roses de bruyères, par les fougeraies inextricables, par les sentiers rapides aux pierres croulantes; il revenait saupoudré de poussière ou trempé d'averse à sa petite ville de province, passait vite devant l'octroi, jetait un coup d'œil furtif sur le bureau de perception, clos à cette heure, et, tout plein des choses qu'il avait vues, retrouvait son logis solitaire et calme.



Certains jours, soit qu'il fût trop las pour refaire ces excursions rayonnantes, soit qu'il éprouvât le besoin de varier ses émotions, Hyacinthe ne sortait pas des murs de sa petite ville. En particulier, le dimanche, il aimait, entre les deux offices de la cathédrale, se promener par les rues, le long du boulevard planté d'ormes, autour de la fontaine du marché. Son goût très vif pour l'unité, les choses homogènes, était satisfait de cet emploi du temps, et d'ailleurs, en cette cité qu'avaient épargnée les vandales, aucun disparate ne pouvait le choquer entre la figure de l'église et celle des maisons.

Le matin, la liturgie splendide de la *grand'-messe* avait déroulé ses processions et ses psalmodies, ses chants archaïques et toujours neufs du *Kyrie,* du *Gloria in excelsis Deo* et du *Credo in unum Deum,* ses récits simples et majestueux de l'*Épître* et de l'*Évangile,* de la *Préface* et du *Pater;* cela sous la majestueuse simplicité des voûtes gothiques, entre des murs antiques et toujours jeunes de pierre et de verre... Et, lorsqu'il sortait de cette espèce de paradis architectural, Hyacinthe retrouvait, au grand jour ter-

restre, des constructions contemporaines et conformes : les toitures, bien qu'abaissées et pour ainsi dire respectueuses, offraient la même inclinaison que le Toit sublime; elles se vêtaient des mêmes ardoises; comme l'église une et prééminente, la maison vassale et multiple avait ses pignons se présentant de face, ses lucarnes d'aplomb sur la pente du comble; son fenestrage moins ouvragé gardait, grâce à sa fine division, un air également recueilli; plus d'une fois, les piliers calcaires du rez-de-chaussée, portant le pan de bois de deux étages, faisaient penser au quillage de la nef centrale...

Ainsi l'Art n'était pas seulement, ici, cohérent avec la Nature, il restait encore cohérent avec lui-même : cette jolie cité, naïve, sans ambition, mariait déjà ses pierres taillées, assemblées en murs, avec les terrains d'alentour, et de plus, harmonieusement, elle les groupait autour de l'église.

Hyacinthe admirait cette conformité; il la trouvait gracieuse et reposante, comme la vertu, quand elle est aimable et qu'elle sourit. Même il était étonné, presque scandalisé d'apercevoir que personne, en dehors de lui, ne paraissait ému de ces choses... Les rues et les places qu'il traversait étaient pleines de monde; mais tous ces gens, endimanchés et comme désorientés par ce jour d'idéal, faisaient de mornes processions;

d'un pas empreint de lassitude, en ce jour de repos, ils parcouraient, famille par famille, le long boulevard planté d'ormes. Ces arbres magnifiques, qui vivaient là depuis cent ans, ne leur disaient rien; mais la solennité leur en était plutôt pesante. En sortant, comme Hyacinthe, du grand portail, ils n'avaient pas remarqué combien la flexion, très haut dans l'espace, des arcs et des nerfs, et leur entrecroisement à la clef de voûte, étaient des choses ingénieuses, touchantes, comme elles s'inspiraient, sans les imiter, des branches qui se rejoignent en berceau.

Aucune relation ne s'établissait, sûrement, en leur esprit, entre ces fûts de colonne et ces troncs d'arbres... Habitants d'une ville vierge et riverains d'un site inviolé, la seule notion qu'ils possédassent de ce privilège n'était-elle point que leur pays était rendez-vous de touristes, et leur église, monument historique? Le commerce en bénéficiait, c'était tout; et les désirs de ces bourgeois, heureux à la façon des paysans de Virgile, s'envolaient vers des cités neuves et des banlieues mouvementées...

Et Hyacinthe se disait à lui-même : « Je suis donc seul à sentir ces choses? Seul, de toute cette population que je croise et que je coudoie, je goûte le charme de ces champs, étendus là-bas, de ces prairies, de ces coteaux boisés, de ces élégants rideaux d'arbres? Je savoure ici le calme

de ces rues sans voitures, presque sans passants? Je m'amuse d'un oiseau perché sur un pignon, d'un chat somnolent sur un seuil, d'un cheval qu'on ferre, d'un volet qu'on ouvre ou qu'on ferme... Car j'ai de petits bonheurs à côté des grands, et même ces flâneries me reposent de mes extases. »

Et se disant cela, il traversa de nouveau la place de l'église. Pendant que les cloches sonnaient vêpres, il resta debout très longtemps à contempler la grande façade. Lorsque ses yeux furent las de voir, tout en haut, les deux clochers fuir dans l'espace, il abaissa ses regards sur la rose, et la rose lui parut tourner sur elle-même en lançant des rayons comme un soleil prodigieux et mystique. Alors, pris d'un nouveau vertige, il reposa sa vue sur les archivoltes où de saints personnages, à demi cloîtrés dans la pierre, épousant les contours de l'architecture, semblaient placés là tout exprès pour faire aux hésitants les honneurs de la Maison du Maître. Il entra : l'église était moins peuplée que le matin; quelques bonnes vieilles très attentives et des petites filles distraites écoutaient chanter, chantonnaient elles-mêmes les psaumes éloquents de David; le grand orgue tonnait ou roulait séraphiquement à chaque strophe. Puis on alluma les cierges pour le Salut; une à une, les étoiles scintillèrent au ciel du sanctuaire, et

Hyacinthe se dit que la Vérité devait être bien supérieure, puisqu'elle s'imposait à des âmes auxquelles le Beau ne causait aucun tressaillement.

*
* *.

L'office terminé, il s'en revint chez lui, prenant le plus long. Pour éviter les promeneurs, il traversa la ville en écharpe, et fut bientôt sur le bord du fleuve. C'était le même qu'il avait vu dans ses promenades hors des murs, foisonnant de roseaux, d'osiers et de glaïeuls et reflétant l'image des saules têtards... Il le revoyait à cette même heure du soir, libre de végétaux, mais captif d'un quai, d'une berge artificielle où des futailles s'amoncelaient, où des rentiers de la petite ville venaient s'installer, une ligne banale à la main.

Et cependant il y avait encore de la beauté, là, dans ce fleuve captif; beaucoup de beauté : la surface des eaux, sous le soleil couchant, était d'or fondu ; les peupliers se profilaient en noir ; même les ablettes qui frétillaient dans le filet, tout près du pêcheur, paraissaient d'argent niellé. Seul, l'homme, — hélas ! et pourquoi ? faisait tache : il n'était pas beau, et — peut-être à cause de cela, n'était guère soucieux de beauté...

Le retour de Hyacinthe à son logis ne se fit point, ce dimanche d'été, par les futaies, les landes roses de bruyères, les fougeraies inextricables et les sentiers de pierres croulantes, — mais par les vieilles rues aux maisons de bois, les ruelles serpentines et les carrefours, avec, de temps à autre, une échappée de vue sur la cathédrale.

*
* *

Aussitôt rentré dans sa petite chambre, il eut comme une surprise joyeuse en revoyant les rayons bien garnis de livres. Ces volumes, voici longtemps qu'ils reposaient là, négligés par le maître et toujours prêts, en amis discrets autant que fidèles, à s'ouvrir sous ses doigts quand il le voudrait.

Il les tira un à un de leur étagère, avec empressement et précaution à la fois, et dans ce nouveau champ se mit à glaner. Il y avait là de gros traités de mathématiques, d'astronomie, de sciences naturelles, côte à côte avec de minces, d'élégants volumes de poésies; des ouvrages techniques d'architecture avec des éditions de romans populaires à bon marché...; toutes sortes de livres qu'il avait *bouquinés* peu à peu, dont il avait eu naguère la gourmandise,

et puis qu'il avait laissés à peine entamés, comme on laisse un fruit...

Hyacinthe les lut, les parcourut plutôt, se promena dans sa bibliothèque à l'aventure; il allait d'étage en étage, comme autrefois de colline en colline, avec le vague espoir qu'il ferait d'un moment à l'autre quelque découverte, qu'il lui tomberait du ciel, pour ainsi dire, une clarté rassérénante sur le *beau*.

Et voici, justement, qu'en ouvrant une toute petite brochure traitant d'un point particulier de la versification, ses yeux se posèrent d'emblée sur les lignes suivantes : « *Que les géomètres sont heureux ! Leurs querelles ne sauraient durer, celles des artistes sont interminables. C'est que les premiers doivent définir ce dont ils parlent, tandis que les seconds croient pouvoir s'en dispenser. A vrai dire... ils n'y sont pas tenus ; presque toujours l'objet de leur dispute échappe à toute définition, parce qu'il relève immédiatement de la sensibilité... Il n'en va pas de même des propositions géométriques ; celles-ci ne valent que par les preuves et se rendraient ridicules si elles prétendaient s'en affranchir... Oh ! produire une indiscutable beauté, comme celle d'un théorème démontré avec une simplicité ingénieuse, avec élégance en un mot, et d'une si haute portée que la prédiction d'un mouvement céleste en dépende !* »

*
* *

Ce fut comme un trait de lumière, — ou pour mieux dire, une bouffée de douce chaleur, car ces paroles du poète-philosophe n'éclairaient pas : elles *fomentaient* seulement... Et, pour Hyacinthe, c'était assez ; le reste irait de soi...

« *La preuve*... Oui, la preuve du beau, de cette beauté qui vous emplit de son flot bouillant, vous déborde et dont vous avez trop pour vous seul, dont vous voudriez tant partager avec d'autres le doux fardeau... Oh! quel rêve! — Mais comment le réaliser? Comment *faire la preuve ?* » Hyacinthe se répétait cela, tout à la fois anxieux et confiant, impatient de toucher le but, mais sûr intérieurement de l'atteindre... Il se répétait cela tout en fermant sa fenêtre avant de s'en aller coucher, et, un bon moment, il resta là, debout, les mains sur les battants, à contempler l'horizon de toits, de pignons, que dominait la flèche de l'église, et, par delà, les champs, les prés, les coteaux boisés, les rideaux d'arbres.

*
* *

Le lendemain matin, Hyacinthe, à peine levé, revint à ses livres. Longuement, cette fois, et

méthodiquement, il compulsa sa bibliothèque; il reprit l'un après l'autre ces volumes à peine effleurés. Toute cette journée et celles qui suivirent, il les passa dans un travail abstrait et confiné, retardant ses repas et se privant de promenade, — cela pour rechercher cette *preuve du beau,* dont la préoccupation à présent l'absorbait, lui faisait oublier, chose étrange, le beau lui-même.

Avec quelle hâte fiévreuse ses doigts feuilletaient surtout et *pressaient,* pour ainsi parler, les livres d'esthétique...; ces grands *in-8°* compacts, à justification serrée, sans figures et sans illustration d'aucune sorte; ces bouquins solennels qui l'avaient tenté dans un temps où la science du beau n'était pour lui qu'une science comme une autre, c'est-à-dire une pâture à la curiosité de connaître!... Il y en avait de tout genre, de ces esthétiques : de platoniciennes et d'aristotéliciennes, de réalistes et d'idéalistes, de subjectives et d'objectives, mais aucune qui fût *topique* et qui fournît à Hyacinthe la preuve positive qu'il exigeait. Sans doute il y trouvait, lui, Hyacinthe, bien des aperçus ingénieux, même de claires perspectives... Cela suffirait-il à convaincre d'autres que lui, par exemple ces promeneurs du dimanche qui faisaient, le long du boulevard planté d'ormes, de si languissantes processions, que la solennité des troncs séculaires attristait comme celle des

piliers, des murs vieux de dix siècles, et qui ne savaient même pas épeler les signes de ce double et gigantesque alphabet ?... Et cela suffirait-il encore à convertir ces âmes sceptiques pour qui le *beau* reste pure affaire de goût et qui n'ont foi qu'en leur propre sens, ou dans les théorèmes des géomètres ?

Oh ! oui, les géomètres étaient bien heureux, qui possédaient « d'infaillibles moyens de convaincre » ; heureux aussi les astronomes, pouvant assigner aux comètes un rendez-vous, et même les physiologistes, inventeurs d'anesthésiques ou de sérums, eux qui faisaient mieux encore qu'imposer la foi, — qui s'attiraient la reconnaissance et l'amour !

Et pourtant, soupirait Hyacinthe, la Beauté n'est pas moins bienfaisante que la Santé ; ses bienfaits ne s'adressent point, en définitive, à la partie la plus médiocre de nous-mêmes... Mais voilà : parce que c'est un besoin supérieur, il est moins senti ; parce que c'est une notion transcendante, elle est d'une démonstration malaisée. Le beau — quand il se sent — se sent avec évidence et vivacité ; sa jouissance est synthétique, sinon spontanée. Mais son analyse est ardue, d'aucuns la jugent même impossible. Hélas ! le beau ne peut encore se prouver victorieusement comme une proposition géométrique ; une *géométrie du beau* n'existe pas.

Hyacinthe, cependant, ne demeura point sur cette idée décourageante. — Puisque la géométrie du beau n'existait pas, se dit-il, eh bien! il fallait la fonder... Un instant, ce mot de *géométrie,* rivé comme de vive force au mot de *beauté,* lui répugna... Mais il se ressouvint qu'à l'aide du compas, et les « Éléments d'Euclide » sous les yeux, nos architectes d'autrefois avaient bâti la Cathédrale, suspendu ses voûtes sublimes et fait épanouir au front du grand portail la grâce rayonnante de la rose.

Et, surmontant ses répugnances, il se mit à l'œuvre; sans livres, cette fois, car c'était de son propre fond qu'il devait tirer toute chose.

* * *

Après deux ans d'études, de méditations, d'annotations continuelles prises un peu partout, à table, au lit, dans son logis ou bien dehors, en plein air, à travers les rues ou le long des sentiers, Hyacinthe acheva son grand œuvre.

Conçu comme il l'était, dans l'obsession logique et le seul désir de convaincre, ce premier-né de Hyacinthe ne devait pas, en venant au monde, voir des sourires autour de son berceau. Supérieur par le fond à tous ses devanciers, sa forme, par trop de rigueur, demeurait ingrate; il traitait

du Beau, sans beauté; faisait, sans élégance, la démonstration de la grâce; il opérait, impitoyablement, la dissection de l'Oiseau bleu, séparant ses ailes du corps afin de commenter son vol, éparpillant ses plumes pour les compter...

De telle sorte qu'en voulant justifier l'Esthétique Hyacinthe se trouvait avoir compromis sa cause; et le succès qu'en définitive il obtint fut celui qu'il n'attendait pas. Le très petit nombre de gens qui lurent son traité le louèrent comme un appoint considérable à la « littérature du sujet », vantèrent la force d'esprit, la somme de science, la méthode... Mais, soit qu'on n'eût pas bien saisi sa pensée maîtresse, soit qu'on craignît de lui donner une sanction philosophique officielle, l'auteur de la *Géométrie du Beau* ne remporta qu'un succès d'estime... Quant au but pratique que cet idéaliste s'était proposé, de dégager le Beau de ses voiles et d'en faire goûter la splendeur au profane, hélas! il était manqué, tout à fait manqué. Les habitués de la rue de la Cathédrale, où se trouvait le magasin de son éditeur, passaient indifférents devant la vitrine; ou, s'ils y stationnaient, ce n'était pas pour distinguer, parmi la foule des romans, des récits de voyage ou des « guides », le chef-d'œuvre philosophique de Hyacinthe.

L'eûssent-ils même acheté par surprise, ce fort volume, que très probablement ils ne l'au-

raient pas lu, — lu du moins jusqu'au bout; et même à supposer que jusqu'au bout ils en aient poussé la lecture, peut-on croire qu'ils en auraient tiré le moindre profit?

Lui-même d'ailleurs, l'auteur de la *Géométrie du Beau,* ne voyait plus bien clairement où tendait son œuvre : le long et laborieux exercice logique auquel il s'était livré l'avait, pour ainsi dire, détaché du plan d'enthousiasme; il en était arrivé à perdre de vue son premier mobile. Soulagé, sans s'en rendre compte, comme tous les penseurs quand ils ont déposé le fardeau de leur idée dans un livre, il se remit à parcourir la ville et la campagne, l'âme satisfaite, sans plus s'inquiéter de ses concitoyens restés incapables d'apprécier la poésie d'un site ou l'éloquence d'un monument.

Toutefois, cet état de sérénité dura peu : certaines discussions qu'eut l'auteur avec des amis, au sujet de son livre, des objections spécieuses qu'on lui posa, quelques articles malveillants dans la presse, suffirent à le faire retomber en son malaise précédent, — plutôt à le hausser à ce point sublime et pénible où toute illusion sur l'idéal humain s'évanouit... Il retrouva le monde ce qu'il était auparavant, ce qu'il serait sans doute plus tard, et toujours : insensible à la beauté simple, et tenté par l'art corrompu.

Dès lors, l'inanité de son entreprise apparut

nettement à ses yeux. Ce « fort volume », empli de la quintessence de sa raison, longuement, minutieusement distillée, *sublimée,* dans le sens alchimiste, voici qu'il lui semblait, à présent, être un vase vide; mis en évidence, d'abord, au premier rang de son étagère de livres, il finissait par ne plus attirer son regard : la *Géométrie du Beau* cessait de l'intéresser; il fallait autre chose.

*
* *

C'est alors que la pensée lui vint, dans ses promenades, d'imiter la Nature. *Elle,* au moins, ne laissait jamais percer sa logique, mais, comme jalouse de plaire aux hommes, accomplissait sa tâche joliment, *s'en faisait un jeu,* la leur présentait en spectacle. Les hommes ne la comprenaient pas toujours, mais ils la goûtaient; ils en avaient la jouissance, sinon l'intelligence, et cela suffisait, en somme. Il est vrai, cette jouissance était souvent bien ténue, bien superficielle... Mais ne pouvait-elle, au domaine de l'Esthétique comme en celui de la Nature et des Arts, servir d'amorce pour l'initiation intégrale? La Vérité, pour atteindre les foules, ne devait-elle point renoncer à sa nudité, vêtir son abstraction superbe et la parer d'une robe aux couleurs vives?

Hyacinthe venait de découvrir, après Phèdre, après Ésope, après La Fontaine, la puissance de l'apologue... Il se souvint aussi des paraboles évangéliques, et comme, à son ardeur prosélyte, se mêlait cette fois un impérieux désir de recréer, il résolut d'écrire une œuvre littéraire.

Or il existait, en littérature, une forme alerte et brillante, qui le tenta : c'était le conte. Hyacinthe en connaissait bien des sortes : sans parler du conte licencieux, qui n'existait pas pour lui, il y avait le conte féerique, dont son enfance avait été bercée, naturellement, et qui le captivait encore, à son âge déjà mûr; puis le conte idéaliste de Nodier, un peu flottant à son gré, superficiel avec des airs de profondeur; le conte réaliste de Maupassant, admirable et désagréable; enfin, le conte philosophique... Ce dernier, sous sa plus parfaite incarnation, enfermait trop de perversité, trop d'ironie pessimiste et stérile.

Restait, dans cette espèce du genre, une variété encore inédite, et dont Hyacinthe ne connaissait aucun spécimen : c'était le *conte esthétique*.

Et que fallait-il entendre sous ce nom? — Un récit très simple et très profond tout à la fois, ne faisant plus du paysage un cadre, et de l'œuvre d'art un prétexte à quelque intrigue d'amour, à quelque contingence historique ou

psychologique, mais enfermant l'intrigue en ce paysage lui-même, en ce coin de Nature ou ce fragment d'Art, racontant le drame des futaies, des landes et des grèves, — et le drame, aussi, de l'homme spectateur de ces choses, et qui s'émeut de leur beauté, de leur mystère...

Le *conte esthétique* : quelle innovation et quelle trouvaille! Hyacinthe pourrait donc, en faisant lui-même œuvre d'artiste, coopérer à l'intelligence de l'Art; il atteindrait d'un coup ces deux buts : prouver le beau, — faire preuve de beauté.

Et tout plein d'énergie, de poétique audace, il se mit à sa table et commença.

Les documents? — Il n'avait pas besoin, pour les dépouiller, d'étendre son bras vers un rayon de bibliothèque. Les incidents? — Sa mémoire lui en fournissait une longue et riche série, puisée partie dans ses promenades champêtres, partie dans ses déambulations par les rues, autour de la vieille église et le long de ses nefs.

Il n'eut donc qu'à laisser glisser sa plume sur le papier. Mais avec quelle précautionneuse vivacité, cette plume, il la conduisait! Le papier blanc s'étendait devant lui comme un champ vierge, où n'allaient plus germer d'ingrates herbes alimentaires, mais des plantes à fleurs d'agrément, à feuilles ornementales... Qu'il faisait donc attention de ne pas trop appuyer, pesant les mots pour qu'ils ne pèsent pas, cal-

culant l'élan de sa phrase et la limite de son souffle... Moins désireux, cette fois, de convaincre que de charmer, lui-même se charmait d'avance, se berçait le premier du rythme de ses périodes, écoutait sa prose comme une musique; et cette musique, encore, la voulait-il constamment significative, et persuasive d'universelle harmonie.

*
* *

Quand il eut rassemblé douze de ces histoires, il les publia chez son éditeur ordinaire, avec, sur la couverture, ce titre auquel il tenait : *Contes esthétiques*. L'épithète, cependant, ne laissait pas que d'être imprudente; elle était pour le moins oiseuse. *Contes* tout court aurait suffi; même, cette addition du terme *esthétique* était capable d'effaroucher les acheteurs.

Il s'en présenta, malgré tout, assez pour valoir à l'auteur ce qu'on appelle un succès de librairie, et ce succès fut même assez vif, — moins auprès des savants (c'était à prévoir) que dans la sphère des mondains. Bien entendu, ceux-ci ne prirent du volume que la fleur, comme ceux-là n'en auraient goûté que le fruit. Toujours est-il que cette fleur — ou plutôt ce bouquet, leur parut gracieux, odoriférant; beaucoup voulurent voir le jardinier qui l'avait composé avec tant de

goût; après avoir connu le livre, ils eurent cette fantaisie : faire la connaissance de son auteur.

Et c'est ainsi que Hyacinthe, bon gré mal gré, fut introduit dans le *beau monde*. On prit l'habitude de l'inviter aux dîners, aux soirées de gala; les hommes lui firent un accueil flatteur, les femmes le choyèrent. Et lui qui jusque là vivait en solitaire, presque en sauvage, il s'accoutuma très vite à passer un habit, à mettre des gants, à jouer le rôle d'un poète ou d'un romancier à la mode.

Il éprouva bien, au début, quelques répugnances; mais l'atmosphère d'encens et de poudre de riz était si douce, si capiteuse, la lumière des lustres si chaude, et le reflet des robes si chatoyant, que Hyacinthe ne songeait à regretter ni la saine odeur de tan des forêts, ni la franche clarté du plein soleil, ni les teintes sérieuses des feuillages et des écorces; même, son oreille perdait l'euphonie plaintive des ces feuillages touchés par la brise, et le murmure discord des babillages, des rires mondains mal étouffés, ne le choquait plus.

*
* *

Un certain soir, pourtant, soir de mardi gras, Hyacinthe arriva fort troublé dans le salon du

percepteur. Il venait de recueillir en ville certains bruits — pour lui, Hyacinthe, très alarmants. Ces curieuses, ou plutôt ces précieuses maisons du moyen-âge, qu'il aimait tant, et dont toute une rue subsistait intacte, elles étaient menacées : je ne sais quel projet d'embellissement, voté par le Conseil municipal, englobait cette partie de la ville; et sur les ruines des vieux logis aux pignons aigus, aux pans de bois sculptés, il était sérieusement question de créer un boulevard moderne, aux façades de pierre blanche alignées, à l'instar de la capitale.

Et comme une mauvaise nouvelle vient rarement seule, Hyacinthe avait entendu dire, en la même journée, qu'un bois communal magnifique, avec des arbres séculaires et de charmants berceaux, — celui-là, justement, où il se plaisait jadis à rêver, allait être vendu par lots, très prochainement, sans doute à cette fin de couvrir les frais du nouveau boulevard.

Le pauvre Hyacinthe ne pouvait en croire ses oreilles : le lotissement de son paradis! La rectification de son cher vieux quartier du XVe siècle!... Mais ces gens-là, qui parlaient de progrès, étaient des barbares... Et à l'idée qu'il allait rencontrer là, tout de suite, en ce salon de fête, les bourreaux de ses arbres, les profanateurs de ses reliques, une sueur d'indignation lui montait au visage.

Il entra cependant dans le salon de fête; mais sa mine pâle et son air concentré jetèrent un froid parmi ces fronts pimpants, ces toilettes claires et ces bougies... Bien qu'il forçât son maintien pour paraître aimable, on remarqua son humeur noire, et lui crut voir percer sur toutes ces figures frivoles un sourire de commisération ironique... Et qui donc, parmi ces mondains, pouvait comprendre son souci? Qui pouvait compatir sincèrement à sa peine?... Aussi demeura-t-il silencieux et spectateur passif de tous les amusements, des *numéros* qui se succédèrent. Ce fut d'abord un monologue débité d'une voix falote par un jeune comte, en cabotin parfait; puis des tableaux vivants, décolletés et mornes; ensuite, une comédie de mœurs, — c'est-à-dire *de mauvaises mœurs;* enfin le *clou* de la soirée: une *revue* dont le sujet, précisément, faisait allusion aux abatages, aux démolitions projetées... Deux invités de marque, méconnaissables, s'étaient travestis symboliquement, l'un en vieil Orme chancelant, l'autre en Maison gothique délabrée; la commère, avec à-propos, chansonnait « les bonnes vieilles à tête branlante qui s'en allaient, donnant le bras aux troncs invalides... »

C'en était trop, vraiment, et Hyacinthe ne pouvait se contenir davantage. Ses tempes battaient, ses yeux brûlants se remplissaient de larmes, ses genoux tremblaient d'émotion. Bien

qu'il sentît sa voix s'étrangler, il parla; mais presque inconsciemment, comme si, dans un rêve trouble et poignant, il eût pris à partie des ombres sacrilèges. A la fois rempli de vaillance et tout effaré de sa propre audace, il se lança dans un réquisitoire passionné, dans un dithyrambe qui dépassait — oh! de beaucoup — les limites de la convenance mondaine et du bon ton. Tantôt précipitant ses phrases, et tantôt s'arrêtant pour chercher un mot, bredouillant ou balbutiant, mais éloquent quand même, Hyacinthe fulmina contre la cruelle frivolité du « beau monde »; il alla jusqu'à lui reprocher cette épithète de *beau*, ce qualificatif noble, esthétique, que tous leurs actes et tous leurs propos démentaient. Sans nul souci d'éviter l'enflure et n'ayant guère le loisir de châtier son style, il s'emporta contre le goût moderne et la fureur iconoclaste, flétrit cette haine aveugle et bête du passé, cette guerre que la médiocrité déclare au génie, fustigea la honte du vandalisme, et de ceux qui s'amusent du vandalisme...

Et puis brusquement, tel un cheval fougueux que son emballement épuise, à la fin, il stoppa.

Toute l'élégante assemblée restait là, debout, l'environnant de groupes attentifs. D'abord stupéfaite, puis scandalisée, elle avait attendu, curieusement, sa péroraison... Un moment, Hyacinthe put croire qu'elle était subjuguée par son

éloquence. Mais à peine eut-il achevé, que le salon tout entier retentit de rires et de *Ah!* mêlés d'applaudissements ironiques. Cet exercice oratoire, pour eux, n'était-il pas le véritable *clou* de la soirée, le *numéro* final extraordinaire, inattendu, ne figurant pas au programme?...

*
* *

Après un pareil esclandre, impossible pour Hyacinthe de réapparaître, à jamais, en ce salon, ni dans aucun des salons de la petite ville; impossible même, au moins moralement, de se représenter au bureau, de reprendre sa tâche quotidienne sous le regard moqueur, ou malveillant, des collègues qui avaient été témoins... Lui-même, irrévocablement, avait fermé les portes derrière lui.

Mais que faire, désormais? Où porter ses pas?... Hyacinthe, à tout hasard, rentra chez lui pour rédiger sa lettre de démission. Cela fait, il se sentit déjà soulagé : sa dernière attache était rompue; tout à la joie d'être libre, il s'étonna d'être resté si longtemps prisonnier d'une tâche ingrate, et quelques mois prisonnier du monde; il eut, un instant, cette ivresse que cause la solitude, cette magnifique illusion de posséder le

temps, l'espace et la puissance... Hélas! un peu de réflexion vint très vite, comme un nuage, voiler le plein soleil de sa perspective.

Hyacinthe se rendit compte qu'en abandonnant son emploi il ne conquérait point, par le fait, son indépendance. Il lui faudrait maintenant gagner son pain d'autre manière; et comment?... Avant tout, il était forcé de quitter son logis, devenu du jour au lendemain trop onéreux. C'était là un premier sacrifice, et combien pénible! Quitter cette maison si recueillie, si bien faite pour un rêveur, et cet escalier en spirale qui montait mystérieusement à sa chambre, et dont son pied, triste ou joyeux, connaissait chaque marche; et cette chambre enfin, dans laquelle il avait tant travaillé, tant joui et tant souffert, où il avait élaboré sa *Géométrie du beau,* et ses *Contes*... Hélas! que restait-il à présent de ces tentatives? — Un peu de gloire... Oh! vite évaporée; l'estime de quelques savants spéciaux; et puis, comme épilogue, un succès mondain. — Combien superficiel, éphémère! Victoire que lui-même, d'ailleurs, avait fait tourner en déroute. Oui, ce beau monde, il s'en souvenait comme d'une mouche dorée qui l'aurait piqué, bien étourdiment, et que lui aurait fait le geste d'écraser sous ses doigts. Que restait-il, au fait, de tous ses efforts? Avait-il conquis la moindre influence sur ses contemporains? Pou-

vait-il empêcher les bourgeois d'avoir mauvais goût et les spéculateurs de bâtir?

*
* *

Cette dernière réflexion atténua soudain ses regrets. A la vérité, c'était un crève-cœur de laisser cette vue qu'il avait, des fenêtres de son logis, sur les vieux arbres et les vieilles pierres. — Mais en jouirait-il encore bien longtemps? Le décor n'allait-il pas changer, au coup de sifflet de ces machinistes que sont les entrepreneurs?

Eh bien, non! Il n'avait plus de regrets, à présent; non, plus du tout. Au contraire, il sentait le besoin de fuir, et le plus tôt possible, plutôt que d'apercevoir quelque matin ses beaux vieux arbres s'effondrer et ses belles pierres vénérées tomber en poussière.

En cherchant à l'autre extrémité de la ville quelque chose de modeste, à l'écart, Hyacinthe découvrit la maison d'un jardinier à laquelle attenait un enclos assez vaste et bien abrité de hauts murs. Entrer là, louer une mansarde et s'entendre avec le propriétaire pour les repas et autres menus détails de l'existence, fut l'affaire d'un instant. Même il se proposa comme aide, et fut agréé.

Dès ce moment une nouvelle vie commença pour Hyacinthe. Levé avant l'aube, il passait toute sa journée dans le vaste enclos, bien encadré de murs, qu'il ne quittait qu'au crépuscule ; et là, sans avoir le loisir de rêver, le pied dans la terre grasse des plates-bandes ou sur une échelle appuyée contre les treilles, les espaliers, il bêchait, ou taillait les arbustes à fruit étalés de force, les branches en croix... C'étaient, à ses yeux de poète, comme des prisonniers muets, au sang incolore, plutôt de la couleur des larmes ; des captifs résignés mis au pilori perpétuel, et payant leur rançon saisonnière sans l'espoir de se libérer jamais.

Hyacinthe faisait ainsi, tout en travaillant, de jolis ou d'ironiques parallèles : les fleurs qu'il ravivait de ses coups d'arrosoir lui inspiraient une admiration mêlée de pitié, telles des pensionnaires en coquet uniforme qu'on oblige à se tenir droites. Il plaignait aussi, mais sans les admirer, les innombrables petits cèdres ou les jeunes érables alignés très correctement et classés par degré de force en l'*école* des arbres d'agrément, car son maître s'intitulait *jardinier-paysagiste,* et c'était à lui qu'incombait le soin de créer un site en chaque petit carré de cent mètres attenant à l'hôtel d'un bourgeois aisé.

*
* *

De temps à autre, Hyacinthe accompagnait ce maître dans ses tournées. Comme il avait laissé pousser toute sa barbe et portait un grand tablier de toile bleue, personne ne le reconnaissait; il pénétrait ainsi, *incognito,* dans ces maisons et ces propriétés où, depuis son incartade, il n'aurait osé se risquer en redingote et chapeau de cérémonie... Situation piquante qui ne laissait pas que de l'intéresser, car un idéaliste ne dédaigne pas toujours l'intrigue. Aussi prêtait-il l'oreille aux propos, croyant, par une pente naturelle aux grands comme aux petits esprits, qu'il surprendrait sur les lèvres de gens qui l'avaient connu quelque mot, quelque allusion à des faits passés... Dussent-ils être mortifiants, l'apprenti jardinier espérait ce mot, cette allusion.

Mais ils ne venaient pas : en dehors des entretiens pratiques visant le jardinage, — soit chez le percepteur, soit chez les collègues qu'il avait fréquentés, soit partout ailleurs, — il était question de toute espèce d'affaires, excepté de la sienne. Depuis trois mois à peine qu'il avait quitté le beau monde, le beau monde l'avait oublié; l'auteur des *Contes,* et de l'algarade plus

retentissante encore que les Contes, avait cessé d'occuper la scène. Hyacinthe n'avait plus à se préoccuper d'être obscur : il l'était devenu. Pouvait-il se plaindre ?



Et pourtant, chaque rentrée dans son clos enceint de hauts murs lui était plus pesante. Il avait goûté tout d'abord la nouveauté de la situation; l'extraordinaire variété des plantes qu'on cultivait là ne pouvait manquer de séduire le savant et l'artiste qu'il était à la fois. *Classer* était déjà un plaisir pour lui; classer de beaux objets, de beaux êtres comme les végétaux, c'était ce plaisir décuplé. N'était-ce pas un métier privilégié, qui consistait à vivre parmi les roses, les œillets, les iris, entre les rhododendrons et les azalées, en compagnie des somptueux hortensias et des gracieux chrysanthèmes ? A se pencher sur toutes ces corolles fraîches et parfumées, à les soigner, à guetter leur épanouissement, à composer avec elles des bouquets que les femmes se mettraient au corsage?

Et cependant, très tôt, la lassitude lui était venue de ces choses. Les procédés pour obtenir ces beautés de luxe étaient vraiment trop minu-

tieux, subtils et détournés — j'allais dire *retors*... L'horticulture devenait une science de stratagèmes, de subterfuges, et comme une Botanique de sophistes... On avait inventé les « fleurs de rhétorique » ; on aurait pu trouver la « rhétorique des fleurs » : tout ce qui fait le langage artificiel et prétentieux, on le retrouvait là, dans cette flore pédante : *redondance* des pétales dans les dahlias et les pivoines ; *hyperbole* des corolles géantes et des inflorescences trop touffues ; *inversion* abusive des arbres pleureurs ; *périphrase* perpétuelle des rameaux tourmentés, des tiges détournées du plus court chemin ; enfin *paradoxe* des orchidées simulant l'insecte ou l'oiseau, des plantes-papillons, des plantes-hirondelles...

Hyacinthe se désintéressait d'une science aussi factice, et d'un art qui n'embellissait la Nature — quand il l'embellissait — qu'au prix d'un surmenage périlleux, la corrigeant, la châtrant, la stérilisant. Et sa pensée se reportait sur les mondaines à qui ses bouquets étaient destinés, sur ces « femmes-fleurs » dont la beauté suspecte recherchait ces fleurs efféminées.

Aussi ne fut-il point scandalisé d'un passage où la « fleur double » était traitée par un écrivain technique, et sur un ton sérieux, de *monstruosité*...

*
* *

Comment Hyacinthe va-t-il passer le jour de congé que lui octroie son professeur de taille et de greffe? A se promener, naturellement, et, par un besoin de contraste assez concevable, à se promener en rase campagne.

Au sortir de ses espaliers, il éprouva la même ivresse de liberté que jadis lorsqu'il quittait le bureau de perception. Mais une fois les maisons du faubourg, avec leurs jardinets, dépassées, au seuil d'une vaste plaine de champs et de prairies, ourlée d'une forêt sur sa marge lointaine, un sentiment nouveau l'étreignit avec force : son âme fut saisie de l'antithèse brusque entre ce qu'il avait vu depuis trois longs mois exclusivement, et ce qu'il revoyait en ce jour. Ses yeux devenus presque myopes à considérer de près des légions de plantes serrées, et toutes les nuances du prisme en l'espace de quelques pieds carrés, ses yeux se dilataient à présent sur un territoire de vingt kilomètres; et, dans cette magnifique étendue, les arbres se répandaient à l'aise; groupés par bouquets ou formant des rideaux, leur robuste ramure et leur verdure sérieuse, presque sévère, étaient plutôt des jalons de pen-

sée que des points de repère décoratifs. A l'imitation des cultures et des bâtiments de ferme qu'ils encadraient, leur vue donnait l'idée de vie utile et paisible; ils parlaient à l'âme sans rhétorique, avec des mots très simples et très éloquents. Et les fleurs qui diversifiaient cette superbe monotonie n'étaient elles-mêmes que peu variées : au milieu des épis, la note éclatante du coquelicot, celle doucement céleste du bluet, puis le violet pensif de la nigelle, et c'était tout. Et dans les prairies s'étendant à perte de vue, rien qui pût rappeler un *massif,* mais la dispersion naturelle, espacée bien que luxuriante, d'un peuple de fleurs paysannes au costume vraiment « national », tel un jupon rouge de faneuse, un fichu jaune, un foulard de tête rayé... C'était, en s'approchant, la brunelle, le bouton d'or, la fleur de pois, la pâquerette; c'était ce qu'on nomme des « simples ». Et ces « simples » composaient la flore dite par les savants *spontanée...* Quel heureux mot que celui-là, et qu'en sa concision il exprimait de choses! *Spontanéité,* n'est-ce pas également *vivacité* et *vérité, liberté, candeur* et *droiture ?*

Hyacinthe, alors, songeait aux fleurs précieuses et prétentieuses entassées là-bas derrière les remparts de l'enclos ; il songeait aux ifs, aux cyprès, aux troènes taillés en sphères, en cônes, en pyramides, ou façonnés en pions d'échiquier,

en pompons de mules espagnoles, en toutes sortes de choses folles... Il revoyait les érables décolorés, exsangues, et les acacias-boules, et les araucarias ennuyeux comme une figure de géométrie; enfin, les arbres à fruit crucifiés, torturés sur place, de sa propre main... Oh! le métier lui répugnait maintenant : c'était si beau et si honnête, la franche campagne, — bien qu'elle aussi... Mais le joug du cultivateur était plus grandiose.

Et quittant, plein de ces pensées, la vaste étendue solitaire, Hyacinthe reprit le chemin de la ville. Mais voilà qu'il n'en reconnaissait plus la physionomie; ses yeux eurent la surprise assez douloureuse d'un changement de scène... imprévu, non pas tout à fait; mais il espérait toujours, comptait sur un délai, sur quelque circonstance qui ferait surseoir à l'exécution... Et voilà qu'avec la prestesse de main qui tient lieu de génie chez nos architectes, de « superbes » immeubles, au sens primitif, c'est-à-dire d'orgueilleuses horreurs, se dressaient déjà à la hauteur de six étages. Avec leurs murs-pignons à tranche droite, aveugle, on aurait dit des falaises découpées symétriquement par un géant devenu fou. Cela barrait tout l'horizon de toitures, naguère si reposant, et cachait aux faubourgs la vue du grand clocher central...

Hyacinthe, afin d'éviter cette perspective qui

gênait son œil, fit un long détour. Il comptait sur le bois dont la masse touffue faisait, du côté de l'est, un rempart de verdure à la ville. Une autre déception l'attendait : à la place de ce beau bois, un terrain nu, de ceux qu'on appelle « vagues » — et pourquoi donc?... étendait son périmètre, hélas! trop précis, que jalonnait, tous les vingt pas, un décastère de bûches...

Surprenant l'air affligé du promeneur, un ouvrier qui se trouvait là lui dit, en manière de consolation : « Hé! mais votre bois, il n'est pas perdu : le voici, bien rangé, par terre... »

Hyacinthe regarda tristement ces monceaux de bûches qui, peu de semaines auparavant, composaient des ormes puissants et feuillus, des frênes élégants, des hêtres aux rameaux hardis et protecteurs. De là, sa pensée se reporta sur les vieilles maisons, qu'on abattait aussi sans pitié, et qui pourtant étendaient, elles aussi, leurs poutrelles protectrices sur le passant...

Il est vrai que leur pan de bois avait coûté, jadis, un sacrifice d'arbres. Mais il y avait bien longtemps de cela; et puis, c'était pour la beauté.

Le soir tombait. Hyacinthe se souvint qu'il n'était plus son maître. Avant, toutefois, d'aller se renfermer dans l'enclos, il voulut se réconforter par une vision de la cathédrale. Elle était là, debout, préservée par un reste de respect humain archéologique, une sorte de vergogne laïque,

administrative, où se mêlait sans doute un certain désir d'attirer le touriste. Encore encadrée, par bonheur, de quelques constructions d'âge et de style conformes, elle composait, de concert avec elles, un ensemble à la fois homogène, harmonieux et plein d'intéressante diversité. Quel contraste, et quelle antithèse avec cet autre ensemble, là-bas, de bâtisses, dont il avait encore la gêne dans les yeux!

*
* *

L'heure était bien tardive quand le jardinier-poète rentra dans sa pauvre chambre du haut. Comme il n'y avait rien, ni livres, ni estampes, ni aucun bibelot qui pût l'occuper, il ouvrit le vasistas de la lucarne qui donnait sur l'enclos, et s'accoudant là, paresseusement, contempla le paysage au clair de la lune.

Étrange, plutôt que pittoresque, il lui parut, ce paysage de convention : la blancheur du disque lunaire amortissait les rouges somptueux des *pelargonium* et des sauges variété *splendens,* éteignait la corbeille d'or des *alyssum;* et même le violet si riche des *iris* y sombrait comme dans une mer phosphorescente et laiteuse. Et dans le clair-obscur bien tranché, la franche opposition du blanc et du noir, les arbres

du jardin taillés en cônes, en pyramides, en sphères, et les berceaux en parallélipipèdes, se schématisaient, faisaient des masses compactes, prenaient la physionomie de solides géométriques...

Un instant, la comparaison s'ébaucha, dans l'imagination de Hyacinthe, entre cette géométrie primitive, guindée, et celle de la flore libre, si transcendante qu'elle échappe au calcul et se traduit en grâce, en souple abandon... Mais, dans sa lassitude de penser, Hyacinthe se laissa conduire par une pure association de mots : la curieuse exclamation de Sully Prudhomme, jalousant les géomètres comme autrefois Virgile les laboureurs, se présenta, très vive, à son esprit; il se redit par cœur tout le passage où, trois années auparavant, il avait puisé l'ardeur de longs travaux, la fièvre de chercher la preuve... Eh bien! Cette preuve du beau, la tenait-il enfin? — Oh non! certes; et il pouvait les envier encore, les géomètres : oui, même après l'effort de son grand ouvrage, de sa volumineuse *Géométrie du Beau*... De tous ses livres, c'était le seul qu'il eût emporté. Fermant sa fenêtre et allumant sa lampe, il le tira d'une caisse à fleurs hors d'usage où, de compagnie avec une vieille édition du *Bon Jardinier* et de l'*Art de greffer,* il prenait je ne sais quel arome pénétrant de terre de bruyère.

Et le parcourant, il s'aperçut qu'entre toutes les preuves de la Beauté que lui avait dictées l'esprit géométrique, *une* lui avait échappé; et c'était justement la plus originale, et probablement la plus efficace : la *preuve par l'absurde...*

Il récapitula, mentalement, les domaines divers où cette variété de démonstration était usitée : la Logique s'en servait parfois pour forcer la conviction chez les réfractaires, comme en cette phrase bien connue : « *Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.* » La Psychologie moderne avait, elle aussi, recours à ce stratagème, lorsqu'elle étudiait la folie pour découvrir les lois de la raison. Enfin la Biologie ne dédaignait pas, pour établir les conditions de vie, de croissance normale, d'observer les *monstres...* Bien mieux : elle en créait de toutes pièces, artificiellement. Isidore Geoffroy-Saint-Hilaire avait fondé la *Tératologie;* le professeur Dareste inventa la *Tératogénie.* Ç'avait été, jadis, pour les gens du monde, un sujet de scandale, — ou bien une matière à de faciles plaisanteries. Mais, en définitive, n'était-ce pas une éloquente démonstration du rythme des forces plastiques, de la méthode qui préside à l'édification d'un corps doué de vie?

Cette science biologique du monstrueux, ne faisait-elle pas, aussi, rejaillir quelque lumière

sur l'Esthétique? Ne la désignait-elle pas, l'Esthétique, à l'estime des hommes, comme la science de l'achevé, du parfait et du gracieux? Oui, Hyacinthe le comprenait à cet instant mieux que jamais : la grâce avait un excellent moyen de se justifier : c'était la *disgrâce;* et, d'un mouvement impétueux, sa main traça, sur une ardoise qui se trouvait là pour inscrire les commandes, la formule ci-contre :

La Nature est belle,

I DÉMONSTRATION DIRECTE (déjà tentée)	*parce qu'elle possède telles et telles qualités, qui réclament notre admiration, notre amour.* *Montrer ces qualités.*
II DÉMONSTRATION INVERSE « PAR L'ABSURDE » (à tenter)	*parce que, si nous la supposons* laide, *elle aura tels et tels défauts, qui provoqueront l'horreur et le mépris.* *Montrer ces défauts.*

Pour réaliser un pareil programme, Hyacinthe se trouvait dans les meilleures conditions possibles. Son éducation horticole le mettait à même d'employer tous les procédés connus, et son imagination lui en dicterait, au besoin, d'inédits. Il résolut de saisir au vol toutes les occasions du

métier, — et elles ne manquaient pas, — afin d'en faire bénéficier son entreprise.

Son maître, le jardinier-paysagiste, qui le croyait un peu fou, voulut bien lui abandonner, pour ses essais, un coin du vaste enclos. De cette façon, pendant que le chef soignait son *jardin français* aux ifs tondus comme à Versailles, et son précieux *parc japonais* où, sur un espace de vingt mètres carrés, se dressaient des montagnes en miniature, avec de petits lacs et des cèdres nains, l'apprenti s'ingéniait à produire des formes, des coloris, des attitudes, à composer des groupements et des perspectives qui ne laisseraient aucune prise à l'admiration...

Car le jardin chinois ou japonais, en somme, était curieux comme une potiche, un plateau de laque enluminé; il offrait (Loti l'avait remarqué) la même grâce mièvre, et plaisait justement par son ingénieuse subtilité. Et quant au style châtré de Le Nôtre, il gardait quand même du caractère... Si le jardin chinois était drôle, après tout, et le jardin français solennel, celui qu'on nomme *anglais,* ou *paysagiste,* n'était pas absolument désagréable, bien qu'il représentât la Nature comme une gravure de modes, la figure humaine. Là, feuillages et floraisons subissaient également une discipline; mais, si remaniés qu'ils fussent par la main de l'homme, ils ne se défiguraient pas trop, ne se défiguraient

pas au point de choquer le sens populaire ou le goût mondain... Sans doute, certains systèmes de taille, en épaississant la cime aux dépens du reste, altéraient le port naturel des arbres; mais c'était bien véniel, au prix de l'émondage classique au cordeau... Le refoulement des branches vers le sol, qui faisait les arbres *pleureurs,* donnait bien l'idée d'une violence exercée sur le règne végétal, et cela sentait la férule; mais la Nature, hélas! par accident, avait donné l'exemple; et cela n'allait pas plus loin, en fait, que de rendre l'orme pareil au saule babylonien, ou le frêne français analogue au sophora du Japon.

Il y avait sans doute aussi, dans le jardin « anglais », les plantes obèses, que par euphémisme on nomme *plantes grasses,* et les feuillages décolorés, ou maladivement tachetés, et ceux qui, dès le printemps, revêtent la livrée de l'automne; puis, comme floraisons, les *Coreopsis* couleur de punaise, les *Calcéolaires* contournées en sabots de poupée, les *Gloxinias* bourrées de coton, tels des orifices d'oreilles malades; enfin les innombrables *Orchidées* simulant des mouches sinistres, d'étranges papillons de cauchemar... Il y avait encore les *Cyprès chauves* d'Amérique, qu'on croirait, n'était leur grandeur, sortis de ces bergeries d'étrennes en boîtes; et les raides *Araucarias,* ces attardés de l'époque carbonifère; tous les exotismes et tous les archaïsmes, en fait,

qu'on retrouve dans notre Architecture, notre Musique, notre Art littéraire; enfin, les lierres individualisés en arbustes, et les glycines s'enroulant, loin de toute paroi, sur leur propre corps, faisant une espèce de caducée... Mais c'était, tout cela, pures gentillesses et drôleries; les belles dames en raffolaient, comme elles raffolaient de leurs étagères à brimborions ou de leurs petits chiens havanais, amorphes et hargneux.

*
* *

Il fallait trouver pis, et faire, en Esthétique, du scandale. Puisque, décidément, la flore mettait tant de mauvais vouloir à s'enlaidir, on devait l'y contraindre par les moyens violents. Il s'agissait de répéter, sur les plantes, les attentats commis par les tératologistes sur les animaux, de troubler la Nature dans son travail d'artiste, de lui faire faire exprès des maladresses, de la forcer, cyniquement, à produire des épouvantails.

Et Hyacinthe se mit à l'œuvre aussitôt, sans arrière-pensée ni remords. C'était pour lui, dans le moment, une tâche idéale... Il éprouvait aussi, faut-il le dire? une joie maligne à renchérir sur

les forceurs de flore, à dénoncer leur tératogenèse mesquine, hypocrite, à la flétrir par une espèce de *charge* colossale, une tératogenèse franche, intégrale, à la fois intentionnelle et sensationnelle.

*
* *

Mais quelle téméraire entreprise! Un instant il songea, paresseusement, à profiter des monstruosités toutes faites, de ces bizarreries que la Nature, en des heures de distraction, laisse échapper de ses mains invisibles.

Mais très vite il y renonça, car les roses dites *prolifères* n'appelaient plus, depuis Gœthe, l'attention de personne; c'est dire que leur excentricité n'était guère apparente; elle ne sautait qu'aux yeux des botanistes... Les fleurs *cleistogames* échappaient à la vue par leur petitesse; et quant à ces corolles anormales classées par les savants comme *pélories* (c'est-à-dire *prodiges),* toute leur monstruosité consistait à perdre la symétrie bilatérale pour gagner la symétrie rayonnée... L'irrégularité, chez elles, était de devenir régulières.

A ce propos, Hyacinthe fit une réflexion curieuse : c'est que, dans le règne végétal, le beau

n'était pas nécessairement en rapport avec le normal, — ni la laideur avec l'anomalie. Cela dans la flore libre ou captive; car, entre ces jolies corolles illicitement coronaires ou luxuriantes par stérilité, et certains champignons très normaux, d'une laideur presque impudente, on est tenté de dire que la monstruosité est ici, plutôt qu'elle n'est là... Paradoxe déconcertant que cette coexistence dans la Nature d'anomalies flatteuses et d'ingrates normalités...

Mais Hyacinthe, impatient d'atteindre son but, n'était point d'humeur à s'attarder sur le problème; la conclusion pratique qu'il en tira fut de mettre à profit, d'abord, cette laideur normale, de l'utiliser pour la preuve. Et comme dans la Nature, — la *belle* Nature, elle se dissimulait dans les coins, il fallait l'y aller chercher, et la placer dans son jardin, bien en évidence; il fallait la souligner, cette laideur, la perpétuer lorsqu'elle était transitoire, la rendre essentielle et prédominante lorsqu'elle n'était qu'accessoire et subordonnée... Et quant au *beau* qui, dans le site le plus banal, forçait le regard, — ou l'endormait, — on l'éliminerait soigneusement; il serait exclu du jardin, devenu le musée de la laideur parfaite, intégrale, un paradis terrestre à rebours.

*
* *

Hyacinthe, après avoir tracé, non sans peine, des allées aux courbes disgracieuses et très contournées, avec des tortillons inutiles et ridicules, disposa ses massifs et ses plates-bandes tout de guingois. Puis, dans les plates-bandes, il sema, au lieu de graines de fleurs à la mode, des spores de champignons; il eut soin de les choisir d'espèce vénéneuse et d'aspect le plus repoussant. C'était, par exemple, l'*Amanite tue-mouches,* au chapeau sanglant, couvert des débris de son voile comme de pustules, et l'*Amanite phalloïde,* d'un bleu de gangrène. Dans les massifs, non plus bombés en dômes, mais levés carrément, comme la terre des sépultures, il planta des *Arums,* qualifiés par les botanistes de « maculés », herbe étrange et suspecte, avec ses deux feuilles uniques, géantes, et, à leur aisselle, un épi chauve en forme de massue (le spadice), émergeant d'un cornet de teinte glauque (le spathe), et sur lequel sont enchâssés, tels des grains de corail, les fruits léthifères... Luxe effrayant d'un collier de prix sur une peau violacée, malsaine.

D'un tout autre style était un îlot, dressé sur

pilotis au centre d'un bassin d'arrosage, et que Hyacinthe avait peuplé de prêles. Ces « Équisétacées », obstinées à survivre, de l'âge de la houille jusqu'à nous, méritent assez bien leur sobriquet populaire de *queues-de-cheval.* Mais ce sont des queues chevalines raides, chauves et squelettiques. Pour accentuer leur maigreur bizarre et la rigidité de leur port, l'aide-jardinier les avait échelonnés sur plusieurs rangs, et même les avait cernés, en guise de bordure, de ces cactées opulentes, les *mamillaires.* Afin de compléter, par l'exemple inverse, un si beau contraste, il avait mis, en face, un groupe de *cierges* entouré d'une zone de courges.

Le coup d'œil était déjà réussi; mais il ne fallait pas oublier les monstres. Hyacinthe expérimenta d'abord sur les graines : il soumit ces œufs végétaux, comme Dareste avait fait, naguère, des œufs animaux, à des pressions diverses, à des variations calculées de température; il espérait obtenir par ce moyen des arrêts de croissance ou des hypertrophies, des persistances d'états transitoires, des adhérences contre nature; bref, des difformités de toute sorte.

Mais l'insuccès de cette tentative fut absolu : les graines échappaient, par leur ténuité, à la distribution partielle du calorique; soit pour ce motif, soit pour d'autres, il ne se produisait rien d'anormal, — ou bien la semence ne levait pas.

Alors Hyacinthe se rabattit sur les sujets déjà formés. Curieux de réaliser après coup, dans la flore, l'équivalent des *monstres-doubles,* il rapprocha deux tiges voisines, et les lia ensemble comme pour une greffe, tantôt à la base, tantôt à mi-hauteur et tantôt au sommet. De la sorte on pouvait obtenir, par soudure, des arbres monstrueux, *pygopages* ou *xyphopages*. Il se rencontrait, accidentellement, de pareilles anastomoses dans la Nature. Malheureusement, ces sortes de greffes par approche demandaient, pour « prendre », un temps considérable; et, en attendant, les tiges lésées, accolées de force, contrariaient leurs sèves et dépérissaient promptement.

Et d'ailleurs le reste du jardin d'essai avait grand'peine à se maintenir : les quelques champignons qui consentaient à pousser dans ce sol et ce milieu si peu fait pour des cryptogames sauvages, étaient de tristes avortons qui n'arrivaient même pas à cette laideur adulte et florissante que Hyacinthe avait admirée dans les fonds de bois. Quant aux *Arums,* vivant en solitaires au bord des chemins, ils faisaient là, tassés les uns sur les autres, une mine piteuse; la plupart périssaient au bout de quelques jours, et les autres s'étiolaient, ne « représentaient » pas, ne prouvaient rien... Pour les *Prêles,* ou « queues-de-cheval », ils pourrissaient sur place, faute de

silice, et devenaient noirâtres, comme atteints par l'incendie.

A la place des *Arums,* qu'il arracha, Hyacinthe essaya des plantes potagères. Ce serait, pensait-il, d'un effet admirablement ridicule, ces choux vulgaires et ces salades installés avec ostentation dans un boulingrin, comme des roses, des fuchsias, des reines-marguerites... Mais, surprenant un sourire de pitié sur la figure de son patron, il se rendit compte que le banal n'était pas l'horrible, et que son Jardin de Laideur, pour impressionner, devait garder un certain air... Les choux et les salades furent à leur tour arrachés par Hyacinthe, qui rougissait dans l'ombre.

Afin d'utiliser ce terrain vide, l'ingénieux, trop ingénieux Hyacinthe essaya de toutes espèces de plantations. A la fin, un cas de greffe monstrueuse qu'il lut dans le traité de Baltet lui suggéra de nouvelles expériences. Il s'agissait d'un néflier enté sur un pied d'aubépine, et qui, plus tard, avait poussé des rameaux ambigus, méritant bien l'épithète de *bizarres,* puisqu'ils mélangeaient, qu'ils brouillaient ensemble les caractères de deux genres distincts. Hyacinthe appliqua son talent dans l'art de greffer à la reproduction de ce cas curieux, unique en l'histoire de l'horticulture. Il prit comme *sauvageons,* non plus seulement l'aubépine, mais encore le

sorbier, le cassis, puis le fusain, le laurier-tin, le troène et d'autres arbrisseaux; à ces sujets variés il imposa des greffons qui lui parurent concorder comme genre. Puis il attendit... Dans le nombre, il eut la chance d'obtenir quelques bons élèves. Hélas! ce n'étaient pas les originaux, les déclassés, les excentriques qu'il désirait, mais de très sages nourrissons qui prenaient, avec la sève de leur nourrice, ses habitudes et sa figure.

*
* *

Vaines, aussi vaines, furent ses tentatives pour modifier le coloris des feuilles et des fleurs, transposer l'écarlate des coquelicots sur les herbes, et, réciproquement, donner aux parterres le ton des prairies : les substances chimiques employées ne réussirent qu'à empoisonner les feuillages et les corolles.

D'ailleurs une prairie rouge, à distance, peut suggérer un champ de trèfle incarnat; et si c'est une fatigue, peut-être, c'est une fête, assurément, pour les yeux. De même, avec les vapeurs sulfureuses, on obtient des *hortensias* d'un bleu mourant très apprécié.

Hyacinthe, alors, se tourna d'un autre côté.

Familier comme il l'était avec les « fleurs doubles », il pensa qu'on pouvait intervertir le sens de leur métamorphose : au lieu d'appliquer ses efforts à multiplier les éléments de beauté, c'est-à-dire les pétales, — ce qui fait toute la fleur, en définitive, pour les dilettantes, il essaya, par d'autres artifices, d'augmenter le nombre et la grosseur des parties ingrates, des étamines. Mais si quelques exemples de cette sélection à rebours s'étaient offerts, déjà, dans la flore libre, rares d'ailleurs et fort incomplets, ils ne daignèrent pas se répéter, ou se perfectionner dans l'enclos : les fameuses roses *staminifères,* variété *simplicissima,* dont Hyacinthe avait rêvé de faire des corbeilles et de composer des bouquets à la main, ne parurent pas ; les quelques échantillons qu'il put obtenir gardaient encore des tares héréditaires, c'est-à-dire des vestiges d'élégance ; et d'ailleurs, l'impatience fiévreuse du jardinier ne leur laissait pas le temps de se fixer.

*
* *

Hyacinthe fit ainsi l'expérience que la Nature n'est pas indéfiniment malléable ; l'homme peut bien, jusqu'à certaines limites, la plier à ses fan-

taisies ; mais, ces limites dépassées, l'être vivant agit en arc trop tendu, qui résiste, se débande ou se fausse, — quand il ne se rompt pas... Veut-on l'adapter ou le sélectionner de force, il ne pousse point ou périt ; y met-on du soin, de la patience, il se discipline ; mais, pour peu qu'on lui lâche la main, bien vite il retourne, par atavisme, à son premier stade. Parfois encore, tel un ressort qu'on force, il se fausse... Mais ce dernier résultat — fût-il souhaité — n'est lui-même que fort précaire ; car toute déviation de forme un peu prononcée compromet les fonctions vitales ; les monstres ne survivent guère, ou du moins ils ne font pas souche : plutôt que de se déformer, l'être périt ; car la forme de cet être, sa couleur et la disposition de ses parties, à l'état normal, se trouvent dans un rapport étroit avec ses fonctions essentielles. En fait, ces parties d'un tout que nous admirons, ce sont des *instruments de vie ;* la beauté qui se dégage de l'ensemble est, comme eût dit Platon, la splendeur d'une vérité, le rayonnement d'une logique utile ; c'est, pour le végétal, soit une couleur qui signale, soit un ordre qui distribue, soit une orientation qui dégage...

Sur ces entrefaites, le maître-jardinier, le patron de Hyacinthe, tomba malade. En surmenant les chrysanthèmes pour son exposition d'au-

tomne, il s'était surmené lui-même, et peu de jours après il mourut.

Ce fut un spectacle assez contrastant que ces tentures noires et lourdes, aux crépines d'argent, drapées sur la porte du clos aux treillages gais, avec ses géraniums rutilants et ses clématites folles...

Hyacinthe fut très surpris d'apprendre, le lendemain, qu'il héritait de tout l'ensemble des jardins et des bâtiments contigus. Le vieil horticulteur n'avait pas d'enfants, et, bien qu'il jugeât son aide un peu fou, il avait apprécié son zèle et son habileté singulière en la recherche des hybrides... Hyacinthe pouvait donc, sans souci d'argent, désormais, travailler à l'exécution d'un projet qu'il avait conçu depuis peu. Car, sans s'obstiner davantage à forcer la flore, il s'était dit : « Puisque la flore naturelle résiste à toutes mes tentatives de corruption, qu'elle est rebelle à la science déformatrice et réfractaire à la laideur, eh bien! il ne faut plus opérer sur elle directement, mais sur son image. Il me reste à créer une flore factice, à fabriquer de toutes pièces un règne végétal monstrueux, à user des plantes et des *fleurs artificielles,* non pour l'ornement, cette fois, mais pour la charge, la caricature!...

*
* *

L'art de la fleur artificielle... artifice, en somme, artistique, à condition qu'il soit réussi. Les Chinois le pratiquèrent aux époques les plus reculées, avec un tel succès que l'empereur Kang-Ki put défier un missionnaire, le père Parennin, de distinguer entre plusieurs pieds d'orangers les vrais d'avec les faux... Au moyen-âge, on fit des *chapels de fleurs* qui ne se fanaient pas et duraient tout l'hiver. Le XVIII[e] siècle, surtout, aima la fleur factice; on cite bien des noms de professionnels célèbres, et M[me] de Genlis elle-même excellait dans l'imitation des bleuets, des coquelicots et des marguerites.

Hyacinthe apprit tout cela et bien d'autres choses encore, dans les livres; puis il consulta les gens du métier, s'enquit des matières premières et de l'outillage. Les matériaux de la fausse flore se tiraient des trois règnes de la Nature : le règne végétal, tout le premier, prêtait à ses propres contrefacteurs le lin et le coton sous forme de mousseline, de batiste; il fournissait, en outre, la moelle de sureau, la gutta-percha; — le règne animal donnait la

soie, le satin, le velours, le cuir et la plume, la cire, la corne, la baleine, le parchemin ; — on empruntait au règne minéral les paillettes de mica, les poudres diamantines, l'or et l'argent en feuilles minces. Et pour conformer toutes ces choses diverses en limbes foliaires, en pétales, en étamines, en pistils, les dresser en tiges et les faire pencher en rameaux, en inflorescences, il fallait se munir d'instruments spéciaux et se faire à leur maniement. Hyacinthe fit tout cela consciencieusement : il apprit à découper, comme une fleuriste, les étoffes sur des patrons, à les gaufrer, à leur donner l'apprêt au fer chaud, à les *bouler* avec des sphères de bois, de manière qu'elles offrissent, ainsi qu'au naturel, des surfaces concaves ; puis à saisir, à l'aide de bruxelles, les petites pièces minutieuses, à les assembler, à *monter* un bluet, une anémone, un bouton de rose. Même, à l'affût des derniers perfectionnements, il employa la méthode de Suzanne Meyer, qui consiste à faire, avec de la mie de pain teintée de couleurs diverses, une palette pour le modelage.

Tout cela n'était pas encore suffisant pour le but qu'il se proposait, et comme il tendait à créer, non des mignardises, mais de robustes repoussoirs, force lui était de chercher d'autres éléments plus virils. Avec beaucoup de peine il réussit à trouver une « composition » assez

plastique pour se prêter aux fignolages les plus délicats, assez résistante pour dresser, au besoin, des arbres.

*
* *

Alors, toutes pièces en main, avec méthode et pour un but logique, fut entreprise l'œuvre la plus extravagante qu'un mortel, même philosophe, eût jamais tentée... En principe, il s'agissait de mettre en évidence et de concentrer sur un demi-hectare tout ce que le monde végétal peut offrir de laid et de monstrueux, — ou plutôt tout ce qu'il dissimule ou disperse de laid et de monstrueux dans le temps comme dans l'espace. Et comme, grâce à Dieu, le scandale, ainsi, n'allait pas bien loin, il s'agissait de le *corser*, en exploitant le génie humain, la fertile ingéniosité de l'homme pour concevoir des choses vicieuses.

Ce programme pouvait se résumer en trois mots : *renversement* — *déformation* — *difformité ;* l'échelle normale des grandeurs serait intervertie, et la lettre de l'Évangile observée par l'abaissement des cimes orgueilleuses et le rehaussement des plus humbles représentants de la

flore. Ce qui penchait serait redressé, — ce qui se dressait, refoulé. Le nombre, le rythme, la mesure, la symétrie, la gradation, tout ce qui concourt à réaliser cette chose nommée l'*harmonie,* reposante pour l'œil et pour l'esprit rassérénante, — on le troublerait de façon à gêner la vue et mettre l'âme en un malaise... Le renversement ne se bornerait pas à la forme ; il s'étendrait au coloris, à la sonorité, même à l'arome ; tous les sens seraient offusqués et l'imagination heurtée dans son vol..... Alors peut-être, par effet de contraste et de repoussoir, les regards se reporteraient-ils avec plus d'amour et de reconnaissante admiration, de cette parodie du paysage sur le paysage, sur la Nature aménagée sans doute, mais simplement, par des mains primitives et pour une fin sérieuse, essentielle... Est-ce dans cet esprit que certains propriétaires placent, au centre de leur jardinet, de ces miroirs en boule déformateurs ?...

Les six mois d'hiver s'écoulèrent lentement pour Hyacinthe, dans un labeur pénible et minutieux. Il travaillait seul, sous un toit de bâches, en secret, tous les instants qu'il pouvait distraire au soin de sa flore légitime. Enfin, vers le printemps de l'année suivante, le jardin monstrueux, le *Jardin d'épreuve,* fut achevé.

*
* *

J'eus l'occasion de le visiter en qualité d'intime avant qu'il ouvrît ses portes au public. L'impression que j'en ressentis dépassa tout ce que j'avais vu déjà, soit au *Jardin de Bérénice,* soit au *Jardin secret,* soit même au *Jardin des supplices...*

Comme entrée, la voûte d'une grotte artificielle d'où pendaient d'énormes lichens en forme de barbes extravagantes, lisses ou crêpues, rousses, grises ou verdâtres et qui prolongeaient des visages ébauchés à peine dans le roc.

Puis, au sortir cette grotte, l'œil s'abaissait sur une étrange petite forêt, une futaie lilliputienne dont les essences étaient des cèdres du Liban, parfaitement reconnaissables à leurs ramures droites, à leurs verdures en plateau. Le sol qui la portait s'élevait par endroits jusqu'à la hauteur de la main, et pour ôter au visiteur la ressource d'y voir une réduction d'échelle, un joli plan topographique en relief, des mouches en cire noire, aux ailes de mica, grossies au quintuple, avaient été posées par places, à la fois déconcertantes et terrifiantes.

A ce point de la promenade, le velum qui servait d'abri prenait une large envergure; on se trouvait dans une rotonde aménagée en champ de céréales. Les chaumes de blé se dressaient jusqu'à une hauteur de dix mètres, et sous les épis en massues énormes, menaçantes, on marchait aussi peu rassuré que Gulliver à Brobdingnac. Comme dans nos champs ordinaires, la blonde moisson était variée de nielles, de bleuets et de coquelicots... mais ces fleurs champêtres, si souriantes à notre échelle humaine, prenaient, à ce degré de grossissement, je ne sais quel aspect fastueux et sinistre...

Aussi, passant dans une autre partie du musée (n'était-ce pas plus et mieux qu'un jardin?), l'on éprouvait un soulagement à voir des arbres et des arbrisseaux de taille normale. C'étaient des frênes, des ormeaux, des noisetiers, des saules, parfaitement imités et tout pareils à ceux qui pullulent en nos campagnes et auxquels on ne prête pas beaucoup d'attention. Seulement, en y regardant de plus près, la difformité, que fatalement on escomptait, s'offrait à son tour. On était affligé de voir ces jolis arbres enchaînés l'un à l'autre par couples, au moyen d'anastomoses monstrueuses; car la science du mouleur en anatomie pouvait tout: elle réalisait ce que l'horticulteur n'avait pas obtenu de la nature vivante, végétale ; elle

reproduisait à nombreux exemplaires le phénomène rarissime des frères Siamois, de Ritta-Christina, de Rhadica et Doodica.

Il y avait quelque chose de pis encore que ces fûts jumeaux : l'ingénieux botaniste-déformateur avait jeté sur le règne animal un regard équivoque, et le *zoologisme* était inventé. Cela consistait à relier les rameaux divergents d'une cime par des membranes, et cela donnait aux branchages un air de pattes natatoires ou de nageoires, cela réalisait des *arbres palmipèdes*. Il est vrai, la flore avait donné l'exemple : elle avait mis à la mode depuis longtemps les tiges ailées et les feuilles à nervation palmée.

Je trouvai plus hardie l'idée, merveilleusement modelée dans une matière inconnue, de troncs centenaires exactement carrés et munis de bourrelets aux quatre angles, à la façon des tiges de labiées; les feuilles de ces sauges arborescentes, découpées, elles aussi, en carrés parfaits, parachevaient l'unité géométrique, impitoyable.

D'autres feuillages répétaient mille et mille fois l'image d'un cœur transpercé d'une flèche... Au fait, il existait des limbes cordiformes; Hyacinthe n'avait eu qu'à les pourvoir d'une excroissance comme certaines galles pointues qui poussent sur les ormes; seulement c'était une excroissance sagittale, et pour rendre la fantaisie

plus vivante, Hyacinthe avait perlé chaque feuille d'une goutte de sang.

Il avait été même plus loin que cela, notre jardinier modeleur en monstres; s'amusant à matérialiser une antique et vague légende, il n'avait pas craint de faire couler, du tronc de ses arbres, une *sève sanglante*. C'était un spectacle indicible, une émotion impossible à traduire en mots, que ces bavures vermeilles sortant de plaies aux lèvres roses et tachant l'ivoire des fûts columnaires.

Je n'en finirais pas à décrire en tout leur détail les magnifiques horreurs trouvées par Hyacinthe. Lui-même les trouvait parfois trop magnifiques et d'une éloquence dans la laideur qui manquait le but. Tant il est difficile, pour un artiste vrai, de ne pas introduire quelque beauté jusque dans le désordre et la bizarrerie; malgré lui, la déformation ne sera pas difformité, mais seulement *métamorphose*. Et, d'ailleurs, ce qu'il y a d'inquiétant dans l'horrible est racheté par la grandeur et peut s'élever, à l'occasion, jusqu'au sublime; ce que l'infime enferme de répugnant, le comique le transfigure; enfin, l'attrait de curiosité couvre trop aisément le scandale et l'ignominie.

Mais ce sont là des tentations pour les esprits ou trop simples ou trop raffinés. Moi qui n'étais ni primitif ni décadent, je parcourais avec mé-

lancolie les allées du *Jardin d'épreuve ;* je soupirais en admirant ces écorces d'arbres ingénieusement interverties ou défigurées, zébrées ou tachetées comme une peau de tigre, ou reproduisant à très grande échelle la sinistre moucheture de la *vipérine ;* et ces frondaisons chauves, rachitiques ou verruqueuses ; et ces feuillages de teinte sale, ridicule ou funèbre, tricolores comme la pensée ou d'un noir lugubre de crêpe.

Les fleurs elles-mêmes, ces enfants gâtées des poètes, des horticulteurs et des femmes, — les fleurs n'échappaient pas à ces violences, à ces outrages sataniques. Exposées dans des corbeilles ou des plates-bandes avec autant d'ostentation qu'aux concours horticoles officiels, elles étalaient les difformités les plus rares et les tares les plus inédites... Cependant Hyacinthe, tout entraîné qu'il fût dans cette voie tératologique, s'était avisé à temps de la vanité d'un effort qui portait sur les seules fleurs cultivées. Ces fleurs-là, c'était, au fait, bien oiseux de les justifier, d'en prouver la splendeur par l'absurde : on les aimait, on les choyait assez ; on ne les appréciait que trop, à vrai dire... Celles sur qui l'attention devait être attirée plutôt, c'étaient leurs parentes pauvres, leurs ancêtres rustiques et modestes, ces « fleurs des champs » que les horticulteurs méprisaient, dont les dames avaient

perdu l'habitude de se parer, et que les campagnards eux-mêmes appelaient *de mauvaises herbes*.

Alors ces *simples*, qui n'évoquaient plus, hélas! que des idées de pharmacie, et encore de pharmacie démodée, Hyacinthe, afin de les réhabiliter, les avait — combien à contre-cœur! soumis à sa méthode péjorative. Pour faire apprécier ces *boutons d'or* vulgaires, ces menues *potentilles* et ces *caille-lait* aux pétales en croix, tout unis, ces *silènes* roses et ces *véroniques* bleues semés sur tous les chemins de France, et ces *jacinthes* des bois qui se laissent, à chaque printemps, cueillir par centaines, et ces innocentes marguerites, ces *pâquerettes* assez naïves pour se montrer partout, dans la même toilette, et tout au long de l'été; oui, pour rehausser ces savoureuses paysannes au rang que leur beauté méritait, et ramener le monde à leur affection, il fallait les enlever (en effigie) à leur milieu naturel, les *déraciner;* exagérer aussi leur échelle, en conservant leur forme, les troubler dans leurs attitudes natives; bref, en faire des victimes pour les rendre intéressantes...

Et j'avoue que je fus saisi de pitié devant ces *renoncules* enflées en coupes métalliques, et ces *jacinthes branlantes* grossies comme des clochettes d'enfant de chœur. Par une sorte de métaphore en action, Hyacinthe leur avait conféré,

de même qu'aux *campanules,* aux *muguets,* aux *bruyères* conformées en grelots, la sonorité qui leur manquait. Or cela pouvait être féerique, et ce n'était que ridicule : en écoutant tintinnabuler ces corolles, on regrettait le silence, la taciturnité discrète de la flore ; il venait à l'idée que le Créateur avait bien fait ce qu'il avait fait, et que les noces de la plante n'avaient nul besoin, comme les nôtres, d'être carillonnées...

Mais tout le monde comprendrait-il une ironie si concrète ?... Et chacun se souviendrait-il de son La Fontaine, en présence du chêne que voici, fidèle d'écorce et de feuillage, et portant, en guise de glands, des citrouilles ?... Certes, la leçon de finalité que nous donne le fabuliste s'effaçait, trop pâle abstraction, sous la rayonnante excentricité de l'aspect. On ne songeait plus, comme Garo, à l'apparente disproportion qui, dans la Nature, suspend des fruits minuscules aux grands arbres et pourvoit les tiges menues de calebasses exorbitantes... Non, le chêne porteur de gourdes était laid, voilà tout, plus laid encore qu'inquiétant ; le bon goût, avec le bon sens, remettait mentalement chaque chose à sa place, restituait au roi des forêts sa parure austère, et faisait ramper de nouveau les cucurbites voyantes au ras du sol.

*
* *

Toute mon attention étant absorbée par cet épisode, j'allais passer sans les apercevoir devant des fleurs extraordinaires. Celles-là n'étaient plus grossies comme au microscope; mais, représentant des races de grande taille, on y distinguait fort nettement les pièces de l'*androcée* et du *gynécée;* d'autant mieux que, par une élision spontanément irréalisable, Hyacinthe les avait dégarnies du calice et de la corolle. Alors ces *lys,* ces *tulipes,* ces *belles-de-jour,* ne « sonnaient » plus, par l'éclat des couleurs, la fanfare d'un cortège héraldique. En compensation, notre jardinier-modeleur, orfèvre au besoin, avait taillé les étamines en boutons de cristal, et les pistils en simili-pierres-précieuses; de telle sorte qu'il en résultait une fausse flore faite en bijoux faux. Spectacle d'un luxe suspect et pénible, comme partout, d'ailleurs, où la richesse de la matière sert à vêtir une forme ingrate.

Mais le moyen de philosopher avec suite, lorsque l'œil est sollicité par tant d'innovations plus excentriques les unes que les autres! D'un côté, l'exposition florale se continuait avec des roses noires, au feuillage d'argent mat, des roses

de deuil; de l'autre, les lambrequins du vélum, s'entr'ouvrant, laissaient apercevoir un site singulier. Après avoir interverti l'échelle des végétaux, puis leur forme, leur attitude, leur coloris, il ne restait plus qu'à renverser les temps et les lieux, à forger des anachronismes, et ce qu'on pourrait appeler des *anatopismes*. Hyacinthe avait donc rassemblé dans un massif comme on n'en voit pas, même au Jardin des Plantes, tous les échantillons connus des flores fossiles. Un paléontologiste de profession aurait fait un beau rêve à rassembler d'un coup sous son regard les *lépidodendrons* rectilignes, au fût écailleux comme un pangolin, aux rameaux fastidieusement dichotomes, sans feuilles et terminés par un plumet; les *calamites*, pareils à nos queues-de-cheval redevenues géantes; et les *sigillaires*, dont l'écorce semble imprimée de cachets pédants et poncifs.

Ces essences contemporaines de l'âge de la houille étonnaient notre vue moderne, accoutumée à des ramures plus assouplies, à des cimes mieux étalées et plus achevées; évidemment, ces troncs perpendiculaires, raides, inflexibles, et ces frondaisons aux allures géométriques et compassées, apparaissaient comme des ébauches et les tâtonnements, pour ainsi dire, d'un art alors à l'état d'enfance, qui depuis avait produit ces chefs-d'œuvre d'élégance qu'on nomme

un chêne, un orme, un frêne, un peuplier. Dissimulées par la nuit des temps, de même que les embryons le sont au sein maternel ou les viscères sous l'épiderme, elles devaient, ces plantes informes, être tirées de leur obscurité pour figurer au grand jour dans le panopticum de Hyacinthe, à côté des plantes difformes et factices : ne fût-ce que pour témoigner du progrès, pour démontrer aux sceptiques, aux indifférents, le sublime effort artistique de la Nature.

Si l'anachronisme, cette interversion dans le temps, se sauvait encore par un attrait de savante curiosité, l'interversion de lieu, l'*anatopisme*, s'offrait autrement sensationnelle, même scandaleuse. Il fallait, en effet, de l'audace pour forcer les *algues,* immergées dans les eaux marines et flottantes au gré des flots, pour les forcer à s'ériger, rigides, en plein air, à former des buissons couleur de cuir, à consistance de caoutchouc, ou des arbres à rameaux plats, à frondes crespelées, avec des grappes de ce fruit qu'on appelle *raisin de mer...* Or cette audace, Hyacinthe le timide l'avait eue. Maître absolu de la matière, de la forme et de la couleur, il avait pu dresser une forêt sous-marine en pleine terre. Et comme les *champignons,* cryptogames moins décoratifs, végétaient au profond des bois, à l'ombre moite des grands chênes, il prit plaisir à les exhiber au soleil, à leur donner le pas sur

les phanérogames, à leur réserver la place d'honneur.

Déjà, les goémons des plages devenus terriens et rustiques donnaient un spectacle vraiment étrange, déconcertant; mais c'était, de plus, une vision malsaine et qui révoltait, que ces *agarics* géants pouvant servir de parasols, ces vénéneux *amanites* groupés en quinconce, ces *polypores* enfin, sessiles et sans pied, collés par le bord du chapeau, non plus au tronc des chênes abattus, mais au flanc de statues en pierre représentant Vertumne et Pomone, classiques divinités des jardins. Ces deux statues, fleuries de cryptogames, signalaient l'entrée d'un nouveau canton. Je lus sur un cartouche qui surmontait la porte ces simples mots : *Nouvelle École des Arbres fruitiers;* et je me souvins de l'indignation que causait à mon ami la vue des poiriers étendus de force, les membres en croix, et contraints, pour satisfaire notre gourmandise, d'adopter des attitudes humiliantes.

Sans doute, me disais-je, il aura mis là sa science tératogénique au service de ses rancunes... Et je ne fus pas trompé, car ce verger, construit de toutes pièces avec un art inouï, dressait une satire à la fois grotesque et cruelle. On eût dit un *Jardin de Supplices* sculpté en haut relief par quelque tailleur d'images du XVe siècle. Car Hyacinthe, sans avoir jamais ap-

pris le dessin, — et peut-être justement parce qu'il ne l'avait jamais appris, représentait d'une façon saisissante cette flore martyre; il la stylisait, l'*humanisait* plutôt, inaugurait une horticulture anthropomorphique et sentimentale. Les rameaux, palissés comme autrefois de sa propre main, se transformaient insensiblement en bras décharnés, réduits presque aux tendons, et que terminaient des digitations significatives; et de ces membres anatomiques, comme s'ils eussent été frappés d'éléphantiasis, les fruits pendaient, rebondis et livides, engraissés, eût-on dit, d'un sang pauvre de prisonnier...

***

C'était là la dernière attraction, la suprême leçon de choses du *Jardin d'épreuve*. Et je fus content que ce fût la dernière. C'en était assez, c'en était même trop... Tant d'étrangetés et d'horreurs juxtaposées, accumulées les unes sur les autres, avaient fini par opprimer mon intelligence; je sentais mon jugement vaciller et, prenant peur de la folie, vite je cherchai le plus court chemin pour sortir.

Au détour d'une allée qui ramenait au jardin réel, et que bordaient des cerisiers ordinaires,

j'aperçus Hyacinthe qui venait à moi. Sa beauté me frappa vivement. Vêtu d'une espèce de blouse à grands plis, bouffant sur la ceinture à la manière du *chiton* grec, avec ses cheveux d'enfant, ses traits fins et sa barbe blonde bouclée, il m'apparut, tel un jeune dieu travesti... Mes yeux encore emplis de cauchemars, embus de larves et de chimères, se reposaient avec surprise sur une figure harmonieuse et calme; et ces cerisiers si paisibles, lui faisant cadre, m'enchantaient comme une singulière nouveauté.

Je cherchais des mots pour le féliciter d'un si grand labeur; mais lui, me prévenant : « Enfin, dit-il, je suis satisfait : j'ai matérialisé mon idée, toute mon idée... La synthèse de l'horrible et du monstrueux, que depuis longtemps je rêvais, elle est accomplie. Oui, j'aurai fait ce que nul ne fit, ne songea ou n'osa faire avant moi : j'aurai renversé l'ordre de la Nature... Ce que le Créateur voulut flexueux, je l'ai fait rigide, inflexible; ce qu'il dirigea vers le ciel, je l'ai refoulé vers l'humus; ce qu'il relégua dans l'ombre, je l'ai placé bien à découvert, sous le plein regard du soleil. Aux teintes normales de la vie, j'ai substitué des couleurs inverses, hostiles à la vie... Vous avez vu comme j'ai tourmenté la flore si douce, si discrète, si compatissante pour l'homme, comme je l'ai mise à la torture et soumise à la risée de l'homme. Sorte de sacri-

lège, n'est-il pas vrai?... Et par moments il me faisait moi-même frémir... Mais, après tout, n'était-ce pas pour un but élevé, un but absolument idéal? Ce monde artificiel et monstrueux, qui me dégoûte le premier, moi son fabricateur, son « démiurge », c'est, en définitive, une *thèse de beauté*. Je veux prouver le beau par l'absurdité même du laid; je veux le faire désirer, ainsi que ces bons princes qu'on exile, et que le règne d'un tyran, d'un *monstre,* fait rappeler par acclamation. Pourquoi passe-t-on, indifférent, devant le Beau simple? — A cause de sa simplicité même, réelle ou bien apparente, parce qu'il est fait d'unité, de conformité parfaite et, pour le dire d'un mot, de *vertu*. Or la vertu ne fait pas souvent parler d'elle. Aussi les vices bien apparents de ma fausse flore éveilleront peut-être l'attention sur les qualités latentes de la vraie... Demain, j'ouvre mon Jardin d'épreuve à la foule. Le public envahira comme un flot ces allées aujourd'hui désertes. Il verra ce que vous avez vu... Certes, il éprouvera ce dégoût, cette horreur offusquée dont je vois encore la trace en vos regards... Tant mieux! C'est tout ce que je désire, et leur indignation sera mon succès! J'attends leurs critiques implacables comme la meilleure apologie de mon œuvre et le prix des efforts, des peines qu'il m'aura coûtés. Même, me croirez-vous? je souhaite qu'ils ne gardent, en ce musée sans

prix, inimitable, impossible à refaire, aucune mesure. Mon bonheur serait d'assister au pillage de tant de choses précieuses et honteuses, d'entendre le fracas de mes arbres en stuc et de mes fleurs de verre mis en pièces, de voir flamber mes algues ridicules en gutta-percha et mes grotesques champignons de celluloïd... Oui, ce Jardin d'épreuve, que j'ai mis tout un long hiver à planter, il ne doit pas survivre à l'épreuve... Si l'on hésite, par déférence, je donnerai moi-même le signal... Alors, quel glorieux vandalisme ce sera!

« Et puis, ma caricature du monde végétal anéantie, je les emmènerai dehors, mes visiteurs, en pleine campagne, et, sans avoir besoin de parler, je leur indiquerai du doigt la splendeur des forêts, des prairies, même des champs utilitaires. Et si mon merveilleux Jardin de Laideur disparaît, eh! qu'importe? Ne reste-t-il point l'autre, en définitive, le grand jardin naturel et vivant que j'aurai révélé, le *Jardin de Beauté,* la Nature?... »

*
* *

Par des affiches placardées un peu partout, surtout dans les quartiers bourgeois, la petite ville avait eu connaissance qu'une Exposition

curieuse d'horticulture, telle qu'on n'en avait jamais vue, s'ouvrirait tel jour, dans l'enceinte du Clos. En dépit de cent précautions pour s'environner de mystère, Hyacinthe n'avait pu empêcher certaines indiscrétions, et même la Nature s'en était mêlée : par un jour de grand vent, la neige d'un pommier, couleur de cendre et de tison, s'était envolée, puis semée sur le champ de foire. On avait cru d'abord à quelque incendie ; mais le professeur de Botanique à la Faculté, disséquant ces corolles découpées à l'emporte-pièce dans du fer-blanc, y décéla la structure normale des Rosacées... On se douta dès lors qu'un maniaque, en le voisinage, fabriquait de la fausse flore, en cachette, comme d'autres fabriquent de la fausse monnaie...

***

Au jour fixé pour l'ouverture, la foule afflua dans ce coin de faubourg habituellement silencieux. C'étaient les mêmes citadins endimanchés et désœuvrés dont Hyacinthe, autrefois, croisait les mornes processions au long du boulevard planté d'ormes. Mais, ce jour-là, leur pas était plus vif, leur physionomie plus animée : la pensée de voir autre chose que leurs vieux arbres

séculaires et leur éternelle cathédrale, les émoustillait. Quelques grandes dames arrivèrent en toilette fringante, habillées comme des fleurs de serre; et leurs cavaliers, en noir très correct, prenaient l'attitude qui convient en face d'une mystification imminente; ils affectaient un sourire sceptique, tandis que le peuple ouvrait de grands yeux, par avance, et que les enfants, tenus par la main, se promettaient un rêve des mille et une nuits.

Hyacinthe, cependant, désirant voir sans être aperçu, s'était posté dans l'embrasure d'une fenêtre, au sommet d'une tourelle rustique où l'on serrait les outils et les arrosoirs. Le lierre naturel dont cette fenêtre était encadrée, et qui retombait en festons, le dissimulait très suffisamment; c'était la seule végétation normale qu'il eût laissée dans l'enceinte de son jardin à l'envers, et la seule qui pût d'ailleurs, par sa beauté calme et discrète, ne pas attirer l'attention. De là, son regard embrassait l'ensemble du tableau formé par ses arbres, ses fleurs, ses boulingrins — et la foule qui parmi ces choses s'épandait. Même, il fit cette observation, que sa flore à lui n'était pas beaucoup plus factice ni plus disparate que la figure des gens venus pour la voir, que la coupe ou la couleur de leurs habits, que la forme de leurs chapeaux.

Mais ce qui lui causa de l'étonnement d'abord,

et du dépit ensuite, ce fut l'attitude de ces spectateurs devant son ouvrage. Un peu de surprise, au début, et puis, très rapidement, une admiration loquace, expansive... Hyacinthe ne pouvait en croire ses sens : le public était en joie, non cette joie maligne qui se gaudit des choses ridicules, mais une joie sincère, respectueuse, — une *joie d'art*. A chaque objet nouveau, c'étaient des *oh!* et des *ah!* dont l'inflexion ne pouvait tromper, de ces brèves exclamations qui flattent plus un artiste que tant de louanges articulées, souvent mensongères.

Curieux d'entendre les propos de plus près, Hyacinthe descendit se mêler à la foule : elle s'arrêtait, par groupes attentifs, aux stations successives de ce chemin de croix de la Beauté; cela, d'ailleurs, sans démêler le sens ni la grandeur du sacrifice.

La grotte artificielle aux lichens fantastiques, pendant en barbes de vieillards, fit sensation; l'étrangeté de cette invention plut au peuple, et l'art avec lequel elle était réalisée frappa les connaisseurs.

On ne comprit pas tout de suite la futaie de cèdres en miniature, à cause de la tendance du règne végétal à se ramifier à peu près de même à toutes les échelles; et puis cela pouvait passer pour un relief géographique en réduction... Mais les mouches de cire et de mica rétablirent l'ano-

malie pour les yeux; elles eurent grand succès, ces mouches-témoins, et, vis-à-vis de ce Liban de pygmées, on cria merveille.

Le champ de céréales gigantesques fit un effet plus immédiat; grossir est plus démonstratif que rapetisser. On n'eut pas moins de goût pour les sauges arborescentes, au tronc carré, portant des fleurs plus amples que celles du nénuphar. Si les tiges jumelles réunies par une membrane n'étaient pas très intelligibles à la masse, ignorante des mystères de la Tératologie (et pour déprécier comme pour apprécier, il faut d'abord comprendre), en revanche on saisit fort bien l'allusion des cimes d'arbres palmipèdes; quelques-uns les comparaient plutôt à l'envergure des chauves-souris. Mais personne ne s'aperçut que l'allusion était ironique. On ne vit pas, au reste, une leçon de choses esthétique en ces feuilles en cœur transpercé, perlées d'une goutte sanglante, mais seulement quelque spirituelle fantaisie; un pensionnat de jeunes filles qui visitait les trouva plus agréables encore que ces *Dielytra* qu'on surnomme « Cœur-de-Jeannette ».

Il est vrai, la sève vermeille coulant du tronc d'ivoire des bouleaux parut un peu forte; mais quel émerveillement elles suscitèrent, les campanules et les jacinthes des bois tintinnabulantes, toutes ces « clochettes » silencieuses aux-

quelles Hyacinthe avait rendu la sonorité! Cela, et les fleurs apétales traitées en bijoux, c'étaient, pour le public, les deux *clous* de l'Exposition, — pour ce bon public populaire qui ne se complaît pas longtemps dans l'horrible, et que l'Art violent importune, mais qui raffole du clinquant et du minutieux... Après avoir « blagué » de très bonne humeur le chêne porteur de citrouilles et fait la simple réflexion que les roses noires étaient bonnes pour un cimetière, ces braves gens, visiblement fatigués, s'assirent sur les bancs avec délice, en recommandant aux enfants de ne toucher à rien. Ils ne riaient plus, déjà; ils ne réfléchissaient pas davantage, encore; un respect se lisait dans leurs yeux de tous ces objets si bien agencés, amenuisés ou ciselés. Hyacinthe, qui circulait *incognito,* surprit les mots de *difficulté vaincue,* de *vrai tour de force.* Et pendant ce temps-là, des hommes du monde, qu'il reconnut pour les avoir vus naguère dans les salons du percepteur, stationnaient devant sa reconstitution des flores fossiles, dissertant sur l'art et sur la science, analysant, formulant des éloges, faisant des réserves...

Hyacinthe, les laissant là, prit les devants et s'en fut tout droit au fameux *Verger des Supplices,* attendant ce que l'on dirait de ce numéro suprême et sensationnel, espérant toujours une phrase, un mot, une exclamation qui prou-

verait que sa tentative transcendante était devinée... Mais, par suite de la disposition du lieu, trop à l'écart, peu de personnes y pénétrèrent; et c'étaient, pour la plupart, des gens pacifiques auxquels les poiriers martyrs n'inspiraient aucun sentiment précis, chez lesquels ils ne réveillaient aucune fibre intime. Deux horticulteurs de profession regardèrent cela de plus près, en hochant la tête; un architecte y vit un sujet curieux de *Campo-Santo*. Enfin quelques ouvriers jardiniers que le haut relief assommait, retournèrent contempler une fois encore les algues en pleine terre et les champignons-parasols dont le chapeau couvrait deux mètres de circonférence.

Hyacinthe les suivit, et, se mêlant à la foule de nouveau, tendit l'oreille aux propos que suscitaient ses cryptogames contre nature. Mais la révolte du sens commun, qu'il escomptait, ne se produisit point : nul, parmi les simples ou les raffinés, ne se scandalisait de l'apothéose ridicule ou sinistre de ces parasites infimes, à peine des végétaux, et qui chargeaient l'esprit d'arrière-pensées toxiques ou culinaires. Locuste ou Lucullus...

Alors une indignation le saisit, de ce manque d'indignation : il lui prit un besoin presque invincible de commenter, péjorativement, son propre ouvrage, d'en prouver la disgrâce et le paradoxe, de retourner l'âme des spectateurs

vers la Nature, où toute laideur est pudiquement dissimulée, se perd dans les coins du tableau, laisse à la beauté le champ libre... Au risque de se trahir, il ne put s'empêcher de dire tout haut qu'ils avaient bien tort d'admirer de telles horreurs; et sans doute il allait développer devant ces braves gens le principe du *Beau manifeste* et du *Laid caché,* lorsqu'il s'aperçut qu'on le regardait d'un mauvais œil : il allait passer pour un fâcheux, un trouble-fête, un fou... Quelqu'un même lui lança cette apostrophe : « Faites-en donc autant ! »

Hyacinthe, alors, s'éloigna; dans un état d'inconscience bizarre, il se laissa porter par ce reflux humain qui, lorsqu'on crie la fermeture d'un musée, ramène son murmure d'océan à travers les salles déjà parcourues, hâtivement, avec des remous traînards par endroits. Comme en un songe précipité, il revit, avec les autres, unité passive du grand troupeau, ses *lepidodendrons* en pinceaux, ses *sigillaires* cachetées, et tous les anachronismes de la flore fossile; puis le parterre aux fleurs sans corolles, aux étamines en clinquant; puis le chêne portant, au lieu de glands, des courges, et les fleurs tintinnabulantes et les feuillages aux cœurs percés de flèches, les arbres ailés en chauves-souris; enfin le blé géant et la forêt lilliputienne.

Et tout cela le saisissait au passage comme

une folie dont il rougissait, qui le remplissait d'une secrète confusion. Il assistait à son triomphe de jardinier-faussaire avec honte, et même une sorte de remords... Et, d'autre part, la sérénité de ces honnêtes gens l'exaspérait : en cette cohue bourgeoise, endimanchée, verbeuse, il voyait une flore bêtement épanouie vis-à-vis de sa flore. Au moins, la laideur de ses plantes, à lui, était voulue, savamment calculée ; c'était l'envers exact et parfait de la Création ; tandis que ces gens qui s'en divertissaient, sans arrière-pensée, quelle déplorable anomalie ! Oui, quelle monstruosité que cet amour des monstres !

Un moment, il lui vint ce scrupule d'artiste, de les avoir fait tomber dans un piège ; il lui prit envie de crier que ce jardin n'était qu'une leçon de choses, un apologue, une preuve du beau par l'absurde... Mais soudain quelqu'un prononça son nom et le désigna du doigt. Alors, saisi de je ne sais quelle épouvante, Hyacinthe pressa son allure, et, gagnant une issue dérobée, s'enfuit, tel un malfaiteur, en pleine campagne.

Il courut à perte d'haleine devant lui, jusqu'à ce que le bruit de fête de la foule mourût dans le repos des champs, de la vaste étendue libre et calme. Alors il se laissa tomber au coin d'un sillon, sous un vieil orme abritant une herse et d'autres instruments de labour.

Ces objets rustiques, qu'il n'avait pas revus

depuis si longtemps, s'offraient à l'imagination du faux jardinier comme les symboles d'un monde nouveau, ou plûtôt d'un monde primitif très ancien, d'un monde où le subterfuge était inconnu, qui restait vierge, encore, de maniérisme. La splendide simplicité du paysage, aux lignes paisibles, aux teintes sérieuses, méditatives, lui parlait comme ces fronts silencieux où l'âme qui se sent coupable lit un reproche. Au lointain, par delà les champs et les prés déjà noyés d'ombre, une petite lueur, étoile terrestre, marquait la place de son ancien logis. C'était là qu'il avait travaillé si longtemps, avec tant d'ardeur, à ses livres... Et depuis?

Un à un, cependant, les feux s'allumèrent dans la ville, et tout ce qu'elle renfermait de bon et de mauvais, de banal ou de précieux, s'enveloppa du même voile qui couvrait le ciel : il n'y eut bientôt plus qu'une nuit, homogène et cendrée, constellée du zénith au nadir, et comme un firmament ininterrompu.

Hyacinthe, intimidé par cette unité radieuse, qui est la pureté de conscience de la Nature, éprouva une sorte de repentir de ce qu'il avait fait ; il se crut souillé, moralement, de toutes ses créations monstrueuses, et encore qu'il les eût conçues à bonne intention, elles lui pesaient ainsi que des péchés. Toutes ces choses, qui n'avaient scandalisé personne, se présentaient à sa

propre imagination comme une suite de scandales... Alors se levant, dans un transport subit, Hyacinthe reprit, en hâte, la route de son Jardin d'épreuve, — de son *Enfer*.

Il était désert, à cette heure tardive; la lune, élevée déjà sur l'horizon, planait au-dessus, mais sans l'éclairer... Ce n'était pas cette face blafarde et placide qui transformait, naguère, les ifs géométriques du Clos en fantômes, mais un masque rouge et menaçant, lampe de Lucifer veillant sur un gîte de réprouvés...

Quelque chose comme une horreur sacrée s'empara de l'âme de Hyacinthe. Dans un coin, une hache jetait son reflet d'acier. Il s'en empara; puis, dans un accès de rage vengeresse, abattit, de droite et de gauche, ses troncs dépravés et ses fleurs perverses. Pendant une heure entière en ce musée sans prix, incomparable, impossible à refaire, il tailla, brisa, saccagea tout, sans miséricorde... Cette flore artificielle, si patiemment et minutieusement assemblée, faite de bois, d'étoffe, de cuir et de mica, de cire, de fer-blanc et de celluloïd, elle volait en éclats, se semait en poussière brillante, en paillettes, s'effilochait en floches soyeuses ou veloutées... Un instant, avant de sacrifier sa futaie fossile, il hésita : ces essences-là n'étaient pas de son invention; elles avaient déjà existé; c'était une végétation historique. Mais ses mains étaient

entraînées à détruire, et lui-même, à son tour, ressentait cette fièvre d'anéantir qui prend les vandales...

Quand il eut tout jeté bas et tout mis en pièces, rejetant les débris vers le centre, il fit un bûcher. Alors la flamme, une flamme immense, monta rapide vers le ciel; rouge et sinistre comme le disque lunaire, elle flamba, tel un feu vivant s'efforçant de rejoindre un feu mort; elle pétilla, pressée de détruire, elle aussi. Sous ses langues léchantes et mordantes, les bois craquaient comme des os, les toiles métalliques se tordaient, se voilaient de noir de fumée; le verre éclatait ou coulait, faisait de subites explosions, s'épandait en ruisseaux de glace brûlante... Et lui, debout, les deux mains posées sur sa hache, regardait, consterné, cette flamme splendide qui maintenant, ayant tout consumé, se repliait, faute d'aliment, sur elle-même et s'effondrait, enfin, dans les cendres.





L'Escapade du Professeur Rosspelger

Il n'était bruit dans la petite ville universitaire de Kœnigsberg que de la disparition singulière du professeur de philosophie kantienne Herr Florimond-Justus Rosspelger. On se perdait en conjectures sur cet événement, car enfin maître « Justus », comme l'appelaient abréviativement ses élèves, avait la réputation d'un savant rangé, minutieusement exact, et qui prenait sa tasse de café quotidienne, à midi sonnant, au cabaret de *Kænigs-Platz*, au lieu même où son illustre patron, auteur de la « Critique de la raison pure », avait pris les siennes, jadis, et juste à la même heure du jour.

Or, les douze coups de midi avaient retenti, déjà, sur le timbre de la grosse horloge, ce vendredi, le premier d'avril; et Florimond-Justus n'arrivait pas. Ce retard, étant connues les habitudes horologières du personnage, avait, tout de suite, quelque chose d'inquiétant, presque de sinistre... Dix minutes pourtant tombèrent dans l'éternité, et trois fois le café du maître, refroidi sur la table vide, dut être replacé sur le feu. L'hôte du *Kœnigs-Platz-Kneipe* gémissait, se frappait le front, et puis sortait, interrogeait l'horizon, fouillait, d'un air de capitaine de navire, les quatre coins de la grand'place...

Elle avait l'air tout changé, cette place: bien qu'un neuf soleil de printemps l'inondât de blancheur, il y planait je ne sais quelle mélancolie... Peut-être les cinq notables de la cité qui vidaient là leurs chopes monumentales, lentement, en lorgnant de temps à autre les rayons d'or au travers de la liqueur blonde, avaient-ils le pressentiment que Kœnigsberg, veuve d'un premier Kant, allait le devenir encore d'un second...

La journée passa tout entière comme avaient passé les dix premières minutes, et Rosspelger ne parut pas. Nulle part, du reste, il n'avait laissé d'indication, de justification de son absence. A l'Université, nul petit placard manuscrit qui prévînt les gens que le professeur, em-

pêché soit par un rhume, soit par quelque autre cause légitime, ne ferait pas son cours ce jour-là sur les « paralipomènes de la logique transcendantale ». A la maison, pas de nouvelles non plus sur cette fugue bizarre, improbable, qui mettait la chambrière en émoi; car le bon monsieur Justus se faisait vieux, et qu'adviendrait-il du monde, de la ville de Kœnigsberg, et d'elle-même, s'il était parti pour toujours, et sans testament?

Quelques-uns, plus pessimistes encore, pensèrent au fleuve qui coulait là-bas, sous les arches du vieux pont solitaire, et le soir, armé de longues gaffes, on fouilla la vase le long des berges, croyant, à chaque paquet d'herbes qu'on décrochait, repêcher le corps du savant docteur.

A bout d'efforts et de recherches, il fallut enfin s'en aller coucher, et c'est à quoi les Kœnigsbergeois se décidèrent. Mais bien peu dormirent paisiblement cette nuit-là. Même, l'illustre commentateur de Kant apparut en songe à plusieurs : suivant le rang social ou le tempérament de chacun, il se montra vêtu de sa plus belle redingote, et son chapeau droit à grandes ailes auréolé d'un lustre céleste, — ou se manifesta dans la nudité classique des héros, abstraction faite de tout vêtement objectif, et comme il sied aux gens entrés dans la gloire.

*
* *

Or, tandis qu'on rêvait ainsi dans la ville du professeur, le professeur était loin, — oh! très loin... *moralement* du moins, car pour la distance physique, il n'était pas, à l'heure où je parle, à plus de huit kilomètres du poteau d'octroi sud de Kœnigsberg. Mais quelle immense étendue de terrain moral et philosophique il avait mis entre soi et la petite cité universitaire!

Que lui était-il donc arrivé? Voici: d'abord un incident fort banal, mais qui devait avoir pour le maître kantiste en particulier, et le kantisme en général, les plus énormes conséquences.

Il était arrivé qu'en sortant pour une petite course d'un quart d'heure, un souffle de vent brusque, comme il en vient parfois en cette saison, enleva le chapeau de dessus la tête du philosophe; et, comme le chapeau portait de grandes ailes, il s'en servit pour voler, par-dessus les haies et les berges fleuries, jusque dans le lit du Prégel.

C'était assurément, au point de vue tout « objectif », c'est-à-dire à celui des gamins qui faisaient par là l'école buissonnière, un spectacle curieux que celui de ce chapeau magistral

roulant de-ci, volant de-là, donnant tantôt du corps, et tantôt des ailes, pour fuir et malicieusement échapper aux mains tendues pour le saisir.

C'est alors, quand, de ballon fait esquif, il flotta sur les eaux du fleuve, au lointain, qu'il fallut au commentateur de Kant rassembler sa philosophie. La situation était, en vérité, fort critique. Se montrer dans les rues de Kœnigsberg sans coiffure, c'était une de ces choses auxquelles il n'osait songer... Sa dignité, celle du corps universitaire tout entier, serait compromise; une émeute de chuchotements et de rires l'attendrait à sa première entrée dans l'amphithéâtre; peut-être y perdrait-il sa chaire; ou bien, au minimum, on en jaserait tout un mois; et quelle contenance pourrait-il garder devant ses cinq partenaires du *Kœnig's-Platz-Kneipe*?...

Il sentait déjà sur lui le regard du patron, lui versant, à midi, son café dans la petite tasse, et constatant, d'un œil narquois, un chapeau nouveau modèle sur son chef... Car, pour reconstituer l'ancien, avec sa calotte en vase Borghèse et ses bords à large envergure, il ne faudrait pas moins de deux semaines au chapelier à brevet de l'Université.

Dans sa détresse, Herr Florimond-Justus avait quitté le bord de la chaussée, et, comme un criminel poursuivi, il s'engageait maintenant à

fond dans le fourré, malheureusement peu garni de feuillage encore... De ses pieds, de ses mains, il poussait toujours en avant, sans savoir où, perdant en route son allure et sa dignité philosophiques. Ses pieds s'empêtraient de lianes, ses mains saignaient, piquées par les aiguillons de roses sauvages... Sans la pesante redingote, et le crâne chauve au sommet, et la rosette multicolore au revers, on eût dit la plaintive Hermione, lasse d'une course impitoyable, et demandant grâce.

A ce moment, un bruit de voiture se fit entendre. Aussitôt, la tête nue du professeur errant émergea, d'instinct, des églantiers et des aubépines en fleur. C'était peut-être le salut pour elle, soit que, coiffée du vaste capotage, elle pût réintégrer la ville décemment, soit que, par un de ces traits dont le théâtre de drame est rempli, cette tête doctorale empruntât au cocher, pour un jour, son chapeau professionnel à cocarde, et, déductivement, son carrick à triple collet, — puis qu'en cet équipage...

Hélas! le regard de l'automédon (s'était-il aperçu que l'on convoitait sa livrée?) vint à tomber juste sur le point du hallier où, curieux rocher couronné de lichens pendants, le crâne du professeur affleurait. Alors, d'un mouvement réflexe, le chef un moment émergé s'immergea. Tout espoir avait fui...: se blottissant pudique-

ment dans la feuillée mal close, Justus attendit que la nuit tombât, la nuit qui couvre tout de ses voiles.

A peine Vesper eut-il allumé dans le ciel son flambeau que notre professeur, endolori, se dépêtra de sa cachette et vint se reconnaître à l'air libre. Le pauvre homme aurait fait pitié si quelqu'un, dans l'ombre qui s'épandait, discrète, eût pu le surprendre. Son ample redingote, toute décousue, s'était aussi tailladée par le bas; telles ces jupes de Folies dentelées en scie sur les bords; les manches s'entr'ouvaient en crevées, mimaient des manches de pourpoint; les bas se déroulaient en torsades sur les chaussures; la chemise et la cravate s'insurgeaient, en artistique débraillé... Plus rien dans la tenue, ni dans les traits, qui rappelât la rigueur des principes méthodiques de Kant.

Où fallait-il porter ses pas? Il n'en savait rien... La nuit, maintenant, était tombée tout à fait; elle avait glissé, plutôt, cette jolie nuit d'avril, sur la campagne, en voile de deuil élégant où perce le sourire des étoiles; et sous ce voile féminin les rudesses du sol s'adoucissaient, les contours brusques mollissaient, les couleurs trop précises fonçaient dans un gris lavande indécis.

*
* *

Florimond-Justus Rosspelger, né d'un père géomètre et d'une mère sentimentale, avait de bonne heure étouffé, par un système de culture bien entendu, les menus germes poétiques, toujours imminents au jeune âge; de telle façon qu'au lieu de devenir, comme tant d'autres, un insupportable petit rêveur, infatué de ses états d'âme et rimant des vers à la lune, — il avait, à seize ans déjà, lu toutes les Physiques et Métaphysiques de la bibliothèque de son aïeul, pris vingt cahiers de notes sur Kant, et même fait imprimer deux essais, l'un sur les intégrales abéliennes, et l'autre sur la théorie des fluxions de Newton... A vingt ans, il parcourait l'avenue qui mène du Kayserling aux remparts avec trois ou quatre traités ontologiques sous son bras, et dans sa tête un plan complet de l'univers. Au *Kœnigs-Platz* où d'habitude il prenait ses repas, on l'écoutait disserter comme un ange sur l'origine première des mondes, ou le mécanisme latent de l'esprit; et, quoi qu'il en fût, cependant, lorsque le garçon apportait, à bras tendu, la chope d'honneur, il ne manquait pas de porter

un toast au dieu Kant; sur quoi, voluptueusement, il mouillait ses lèvres savantes à la savoureuse mousse bavaroise; car, au fond, comme tout Allemand de race, il était idéaliste et buveur de bière.

Aussi ne doit-on pas s'étonner si l'obscurité douce, le silence et la solitude aient, en fort peu de temps, fait leur œuvre sur Florimond. Ce nom de *Florimond*, choisi à quelque cinquante années de là par sa mère, il se le rappelait à présent : ce souvenir provoquait en lui certain attendrissement agréable; il en était fier; il se sentait rajeunir. Et voilà que le professeur de Kœnigsberg se laissait aller tout doucement à rêver, et de toutes espèces de choses très douces : il se revoyait, enfant blond, des boucles sur l'épaule, câliné dans le chaud logis maternel, se balançant des heures sur un grand cheval à bascule, et d'autres fois chiffonnant les feuillets d'un beau livre, avec les majuscules de l'alphabet germanique en rinceaux, en lianes, en guivres, une vraie forêt vierge typographique. Et dans cet abécédaire gracieux il avait appris à lire Kant, Hégel, Herbart et d'autres aussi rébarbatifs que ceux-là. Or, ces lettres ornées, oubliées depuis si longtemps, il les retrouvait, à présent, en ce clair de lune, calligraphiées par le feuillage sur la page blanche du ciel. Et soudain il s'avisa de penser que ces vivantes arabesques pouvaient

bien être les signes de quelque chose d'inconnu, — peut-être un abécédaire de beauté...

Devant lui, cependant, il marchait, toujours devant lui; ses longs cheveux gris éméchés par les folles brises, les bras croisés, l'œil aux étoiles, il arrivait à ressembler à un poète!

Son chapeau? Mais il n'y songeait déjà plus : le crâne délivré de ce conventionnel et laid accessoire, il lui semblait que la pensée, dessous, s'éclaircissait, se sublimait en quelque sorte; du tréfonds de son alambic cérébral montait une écume métaphysique dont les bulles venaient crever l'une après l'autre à la surface... Tout le subjectivisme idéaliste s'en allait par là, laissant cristalliser, à sa place, un ancien résidu de clair bon sens et d'enthousiasme. Si l'œil humain pouvait percevoir la figure des esprits animaux, il aurait vu, s'évadant du crâne de Florimond, un million de petits diables très bizarres et très difficiles à saisir... C'étaient les termes de la nomenclature kantienne en déroute; et pour une oreille plus subtile que la nôtre, tous ces vocables, venant expirer à l'air libre, devaient produire un pétillement singulier.

La lune, cependant, montait au zénith, éteignant les constellations, prenant tout le ciel; et son rayonnement de blancheur tout unie créait un paysage idéalement homogène. Plus de ces nuances innombrables qui spécifiaient, à la clarté

solaire, les essences d'arbres, les écorces, les corolles diverses, les pans de ciel ou de rochers. Toute cette variété polychrome s'unifiait, sous le regard de Phœbé, dans la gamme du noir au blanc. Ainsi d'une aquarelle qui se serait transformée en lavis.

Ce parti de lumière très simple idéalisait à la fois l'*objectif* et le *subjectif :* à savoir le site, d'une part, où tant de détails se fondaient en un clair-obscur harmonique, — et l'âme de Florimond, d'autre part, où les clartés du Vrai faisaient, avec les ombres du Préjugé, le plus beau contraste.

Le processus s'accomplissait des deux côtés synchroniquement, et le pouls de l'ex-philosophe battait du même rythme que la Création tout entière. Même, il battait, je dois le dire, un peu plus vite; et si j'étais horloger je dirais que la détente, ici, du grand ressort précipitait la mesure du balancier.

Car, sans plus songer un instant qu'il était Rosspelger de Kœnigsberg, professeur titulaire à l'Université, qu'il avait perdu si légèrement son chapeau dans le Prégel et vagabondait depuis deux heures en rase campagne, Florimond, ivre de silence et de lune, reconstituait en sa cervelle un monde nouveau. Toute une Esthétique y germait, semée par la même brise qui faisait tomber sur le sol, déjà, les graines de plantes hâtives. Le *beau* s'offrait à lui vivant,

intégral, victorieux. Ses fastidieuses analyses se résolvaient dans une vision simultanée, comme l'éclair, dans un orage de nuit, révèle instantanément l'horizon. Les plantes qui vivaient là, dans ces champs, ces bois, à l'entour, représentaient un peuple immense, aux mille tribus, diverses et pourtant parentes; et cette population, prisonnière du sol, ayant la vie sans avoir le sentiment (chose étrange), elle recevait comme simple stimulant vital ces rayons de soleil — ou de lune, que nous aimons, nous, comme lumière, ou savourons comme chaleur. Supérieurs, déjà, par la sensation, — et par la souffrance, les insectes ailés, avant de mourir, bourdonnaient, butinaient avec diligence, guidés par le coloris de la flore, et non captivés par son charme.

Et le maître, dépouillant sa personnalité sans vergogne, se mettait, en esprit, sous l'épiderme argenté des bouleaux ou sous le corselet des phalènes; il s'essayait à végéter comme les uns, ou bien à vivre, comme les autres, une vie simpliste, sans commentaire...

Alors, l'idée d'un Utilitarisme idéal, organisant tout pour le bien, pour le mieux possible, et trouvant ce succès de surérogation, la *beauté,* — cette idée-là domina la scène pour notre penseur. Ne se lisait-elle pas avec évidence en ce cercle parfait de la pleine lune, en ce

partage rigoureux des ombres et des clairs, en cette symétrie nécessaire des feuilles sur le rameau, des ailes autour du corps de l'insecte? Tout cela ravissait l'âme des hommes qui, pareils à M. Rosspelger, se promenaient la nuit par les champs, et tout cela se mouvait pourtant, s'entremêlait, se concertait à part, sans se préoccuper le moins du monde ni de Mr Rosspelger ni d'aucun rêveur de la même espèce...

Maître Florimond lisait à présent le livre de la Nature, aussi couramment que n'importe quel in-quarto de Kant, — avec cette différence que naguère il tournait les feuillets lentement, les bésicles sur le nez et dignement assis dans son fauteuil, tandis qu'à cette heure, à cette heure très avancée de la nuit, il errait sous la voûte des cieux, à la belle étoile, les habits en désordre et nu-tête, comme un lunatique.

*
* *

Soudain, dans cette *chasse de Pan*, d'après la formule de Bacon, le philosophe s'arrêta; pris de peur, il tendit l'oreille, attendit que le même bruit qu'il venait d'entendre se répétât... La solitude était complète et rien ne bougeait. Cependant un sanglot, bien caractérisé, sortit de

la haie qui bordait le chemin. C'était même un sanglot d'enfant; et, sautant par-dessus l'aubépine, Florimond découvrit, agenouillée dans l'herbe, une petite fille qui se désolait et pleurait à chaudes larmes, les yeux dans son tablier.

Au bruit que fit le corps du professeur en sautant, l'enfant fut prise à son tour d'une terreur et, vite, détala de ses petits pieds. Rosspelger eut bien du mal à la rattraper, et lorsque enfin il lui mit la main sur la collerette :

« Oh bien! Est-ce possible? s'écria la fillette, les yeux brillants, encore mouillés.. Monsieur Justus!... »

« Chut! mon enfant, fit le maître, essayant de se ressaisir. Garde-toi de dire à personne que tu m'as trouvé dans ce lieu, à cette heure!... »

Et comme il reconnaissait la petite Rose, la fille de l'appariteur :

« Eh quoi? Rosenlein, fit-il en lui tapant sur la joue, te voilà si tard errante en pleine campagne? Tes parents doivent être en des transes... Mais tu t'es donc perdue? »

« C'est, dit-elle simplement, que mon père m'avait envoyée vous chercher à l'Université, pendant qu'il allait lui-même du côté de l'eau, car il pensait que vous aviez pu vous noyer. Ne vous trouvant pas à votre bureau, j'ai voulu rejoindre mon père; j'ai longtemps marché tout au long du fleuve, guettant; puis, voyant votre

chapeau flotter au milieu du Pregel, je me suis dit : Père avait bien prévu : M. Justus est tombé juste au mauvais courant ; il n'a pas pu se rattraper... Et c'était bien dommage pour tout le monde à Kœnigsberg... Alors je me suis assise par terre et j'ai pleuré... Mais voilà que l'idée de rattraper votre chapeau m'est venue, je ne sais pourquoi. Comme il allait vite sur l'eau, j'ai couru, ma gaule à la main ; mais je n'ai pu le joindre, et tout d'un coup je me suis trouvée loin, très loin de la maison. Alors j'ai pris peur ; la nuit est tombée ; et je traversais les champs à tâtons, quand je vous ai rencontré bien à point, monsieur Justus ! »

Et disant cela, la fillette avait mis sa main, gentiment, dans celle du professeur. Avec cette candeur de l'enfance qui ne s'étonne pas longtemps du fait accompli, elle continuait de marcher tout droit devant elle, sans bien savoir au juste si c'était M. Rosspelger qui la ramenait chez elle, ou si c'était elle qui ramenait M. Rosspelger à son domicile...

Lui, Justus-Florimond, ne se posait même pas la question. Les découvertes esthétiques transcendantes qu'il avait faites, inespérément, en cette nuit et ce clair de lune mémorable, avaient mis son cerveau dans un état d'exaltation indicible... Il se laissait mener comme Œdipe par Antigone, ébloui par son rêve, et la pensée per-

due dans les étoiles, au point qu'il eut un soubresaut, lorsque Rosenlein, lui quittant la main, dit : « Bonsoir, monsieur Justus, vous êtes à votre maison. Et moi je rentre chez mon père. »

*
* *

Toute à la joie d'avoir retrouvé son maître, la bonne servante ne songeait pas encore à le questionner; elle pensa qu'une grasse matinée de sommeil, dans un lit tiédi par la bassinoire, une tasse de vin chaud sur l'estomac, et les volets bien clos, lui rendraient les esprits et, avec les esprits, la parole.

Effectivement, le lendemain, quand le professeur s'éveilla, — soit la douce moiteur des draps, soit la vertu de la tisane, ou bien la tyrannie renaissante de tant de bruits familiers, tic tac d'un cartel, ronronnement d'un chat, craquement d'une antique armoire saxonne, — Herr Rosspelger se sentit ce qu'il avait toujours été, patient commentateur de Kant, et titulaire de l'Université de Kœnigsberg. Tous les épisodes de son équipée se fondaient en la demi-teinte d'un rêve excentrique et point très orthodoxe, à vrai dire, qu'il aurait fait... Il revêtit sans barguigner la redingote de rechange qu'il trouva prête sur sa

chaise, s'enveloppa le cou des trois tours d'une cravate neuve, et, sans quitter des yeux le deuxième chapitre de la *Raison pratique*, dont le volume s'était ouvert de lui-même à la page, il saisit le chapeau qui se trouvait là, et, le posant machinalement sur sa tête, il sortit.

Des « Bonjour, maître Rosspelger, » variés de : « Ah! c'est vous, Justus? » et d'autres formules, amicales ou cérémonieuses, lui firent cortège de sa maison jusqu'aux bâtiments de l'Université; car il allait y faire son cours, comme d'habitude... Et s'acheminant, il saluait les gens de la main, simplement, car c'étaient des intimes ou des inférieurs. Au tournant de la rue, par exemple, Florimond-Justus se découvrit, car cette fois, c'était Monsieur le Recteur en personne qui l'abordait.

« Je vous en prie, mon cher collègue, fit avec une noble condescendance le personnage, gardez votre chapeau... »

Ce mot de *chapeau* fit soudainement sur le professeur un effet extraordinaire... Ce son, qu'il n'avait pas entendu depuis son retour de là-bas, lui remit en mémoire, d'un coup, tous les incidents de son escapade : il se vit, dans un millième de seconde, perdant cet objet conventionnel, mais indispensable, dans le Prégel, puis, affolé, courant à l'aventure dans la campagne au sud de Kœnigsberg, se grisant de silence et de solitude,

amoureux du disque lunaire, et découvrant la beauté du monde...

Et l'idée qu'il avait trahi Kant, en ce clair de lune, le saisit un moment comme un remords... Il regarda, craintif, le chapeau dont il allait, sur l'invitation du doyen, se couvrir. L'objet (il ne s'en était pas encore aperçu) s'offrit à sa vue tout battant neuf, d'un beau luisant, avec un corps bien évasé et des ailettes conquérantes. Au fond de la coiffe, ses deux initiales *J.-R.* se détachaient en or sur soie blanche... Après un moment d'hésitation bien naturelle, Justus Rosspelger se coiffa de ce couvre-chef exactement pareil à l'ancien... C'était à croire que le chapelier, par précaution, en avait jadis fabriqué deux du même modèle; ainsi font certains artistes prévoyants pour un chef-d'œuvre qu'ils redoutent de voir périr... Puis, éludant le questionnaire obséquieux de l'appariteur, il fit son entrée brusquement dans l'amphithéâtre.

Là, s'étageant sur les gradins, du bas au sommet, une centaine d'auditeurs attendaient, dans un murmure de ruche effervescente. C'étaient, d'abord, les élèves inscrits, au complet, puis quelques bourgeois désœuvrés; enfin, de ces dames érudites, armées de lunettes, qu'on appelle — oh! peu respectueusement, « puces d'amphithéâtre ».

Tout ce monde applaudit en longue salve à

cette rentrée d'un maître dont la disparition avait plongé Kœnigsberg dans le deuil, et qui, Dieu merci, pour la gloire de Kant et le salut de l'Idéalisme transcendantal, lui était rendu en ce jour. Il y avait bien, dans certain angle de la salle, un groupe malicieux, qui se promettait la joie d'interrompre et d'interpeller. Mais cette partie discordante de l'orchestre ne pouvait qu'être étouffée sous l'unisson de pieux enthousiasme.

Justus-Florimond salua, puis s'assit; il s'installa dans sa chaire comme de coutume, agita l'eau sucrée de son verre et, comme il l'avait fait depuis trente ans, se mit en devoir d'expliquer le sens d'un paragraphe sur la distinction entre la beauté *libre* et la beauté *adhérente*... Le texte était ouvert devant lui, la page cornée d'avance; on attendait.

Ah! mais que se passe-t-il donc, et quel démon jaloux, subitement, voile de son bandeau la pensée du commentateur? Voici que Rosspelger ne peut plus le déchiffrer, ce texte archiconnu, qu'il savait par cœur, et qu'il croyait gravé dans ses fibres... Ses yeux fixent avec angoisse les caractères typographiques, qui, par un accident incroyable, apparaissent à son esprit vides de leur sens... Pris de vertige, il se lève, essaie de balbutier des excuses... puis, se sentant perdu, descend de chaire et gagne la porte...

Une clameur s'élève, menace ou pitié... et d'un angle de l'amphithéâtre part une bordée stridente de sifflets...

Justus-Florimond tressaillit; puis, après une seconde d'hésitation, il se retourna, fit face au public, et là, debout, au pied de sa chaire, comme un chevalier désarçonné qui tient tête à l'ennemi, les cheveux en crinière et la voix frémissante, il parla.

Ce qu'il dit? — Des choses si neuves et si séculaires, si supérieures et si simples, si mystérieuses et si lumineuses à la fois, que l'auditoire ébloui, transporté, ne pouvait plus tenir en place. Les timides habitués des derniers bancs descendaient doucement les degrés, se rapprochaient, aimantés par cette éloquence; et quant aux gradins immédiats, ils étaient abandonnés des fidèles: ceux-ci s'étaient peu à peu dégagés, et maintenant, groupés autour du professeur, ils écoutaient, le regard absorbé, dans les poses idéales de l'*École d'Athènes*.

Et lui parla longtemps, d'un verbe d'abord impétueux, puis qui se dilatait en extases. C'était moins un discours qu'une symphonie, — un de ces fougueux *allegros* entrecoupés d'*adagios* solennels, où Beethoven tire un monde du chaos, puis s'arrête à le contempler dans l'espace... Et c'était bien un monde qu'il reconstruisait là, Florimond, qu'il faisait surgir violemment du

chaos des anciens systèmes et des philosophies surannées. Le public s'amusait à le voir battre en brèche des théories que la veille encore il aimait à lui voir défendre; il l'encourageait dans sa verve à démolir le mur universitaire et sacré; et lui-même, grisé de ses propres hardiesses, lançait ses munitions sans compter; peu à peu, sous l'accumulation des débris, fut comblé le fossé qui séparait la Science de la Poésie. Alors la Nature apparut dans sa magnifique unité, telle que Florimond l'avait découverte au soir précédent, sous les rayons candides de la lune. Et Florimond en faisait sentir les parfums à son auditoire; il égayait le triste amphithéâtre de ses lumineuses couleurs, y donnait l'illusion de ses silences harmonieux, la montrait belle par sa bonté, séduisante parce qu'elle était bienfaisante. Puis il dressa le parallèle de ses succès, et de nos échecs artistiques, confronta la grâce ingénue des feuillages avec le lourd, prétentieux pédantisme des livres, peignit la fleur se dégageant, sans syllogisme, du bouton, épanouissant sa gloire sans rhétorique, aimable avant d'être admirable. Non point que le calcul fût absent, mais il restait caché; dans cette algèbre bien supérieure à la nôtre, les signes avaient le tact de ne pas se montrer à nu, leur transcendance était vêtue de charme; en cette architecture savante, aucun échafaudage visible, pas de ceintre provisoire, ou défi-

nitif, pour appuyer la voûte céleste, et nul treuil, nul palan, nul appareil d'aucune sorte pour élever les fûts végétaux dans l'espace. Non, pas même la trace de doigts d'ouvrière en ces festons vivants et parfaits, ces tissus inimitables de la flore... L'homme avait beau se pencher, attentif, sur le germe en fermentation, ou la tige en pleine croissance, il assistait toujours aux résultats, et ne surprenait jamais le moyen. Jusque dans la cellule, que son microscope indiscret croit forcer, les derniers fragments matériels s'attirent, se repoussent, se séparent ou s'associent *tacitement*. Aussi bien, conclut magnifiquement l'orateur, est-elle profonde autant qu'édifiante, cette parole qui n'a pas été dite par Kant, ni par Hégel, ni par aucun philosophe de profession, mais par Jésus-Christ :

« Considérez comment croissent les lys des « champs: ils ne travaillent ni ne filent; et ce- « pendant je vous déclare que Salomon, dans « toute sa gloire, n'a jamais été vêtu comme l'un « d'eux. »

Sur ce « finale » inattendu, le professeur Rosspelger s'évada, laissant l'auditoire en rumeur. Frémissant, tout en nage, et presque effrayé de ce qu'il avait fait, il entendit, de la rue, l'explosion prolongée des bravos.

Et le soir, quand il eut regagné son logis, après un tour de ville, un pli timbré du cachet rectorial

lui fut remis par sa servante. Or voici ce qu'il contenait :

« Par décision du chef de l'Université, le Dr Justus-Florimond Rosspelger, professeur de philosophie kantiste à Kœnigsberg, est relevé de ses fonctions, et sa chaire est déclarée vacante dès ce jour.

« Cette mesure est motivée par les opinions subversives et la conduite scandaleuse de ledit Rosspelger, dans la nuit du 1er avril, et la journée du 2 qui suivit; opinions et conduite de nature à contrister tous les fidèles sectateurs de Kant, et à détourner la jeunesse kœnigsbergeoise du culte qu'elle professe et doit éternellement professer pour le père du subjectivisme idéaliste. »

* * *

Florimond-Justus, accablé, sortit de sa maison sans trop savoir ce qu'il faisait. Le hasard l'amena sur le dernier pont du Prégel, à la nuit tombante. L'air était lourd; le ciel couvert, sans lune, sans étoiles. Longtemps il regarda, sans penser à rien, l'eau plombée du fleuve qui courait et s'engouffrait tristement sous les arches... Soudain, ses yeux tombèrent sur un objet de

teinte sombre, enchevêtré dans les roseaux, et que le flot soulevait chaque fois, en passant...

Par un trait de psychologie qui, certes, paraîtrait improbable chez tout autre qu'un philosophe, le désespoir de Florimond s'était transformé, depuis peu d'instants, en je ne sais quel ennui d'*inoccupation* très banal... Il descendit du pont sur la berge, pour voir ce que cela pouvait être; et comme *cela* restait encore hors de portée, il se tailla tranquillement une gaule avec son canif, comme font les enfants; puis tâcha de harponner l'épave. Elle présentait, en vérité, quelque ressemblance avec le chapeau perdu l'avant-veille... Il redoubla d'autant ses efforts; et comme il tendait son bras avec la ténacité du pêcheur à la ligne qui « sent mordre », un de ses pieds glissa sur la vase, et le reste fut entraîné... Ce fut alors très vite fait : un petit cri de détresse, aussitôt étouffé par l'eau montant à ses lèvres, un éclair de pensée là-haut, vers le ciel... et dans l'ombre d'un faubourg écarté, à six cents mètres à peine de Kœnigsberg, l'ex-professeur Florimond disparut, — cette fois pour toujours.





Sous la Conduite de la Muse

« Qui veut comprendre le poète
doit aller au pays du poète. »

(Gœthe.)

Après m'être enfermé, tous les dimanches d'un hiver, en quelque salle de musique pour entendre les neuf symphonies de Beethoven, j'eus, quand s'ouvrit l'été, cette impression curieuse : il me sembla que toutes les notes de ces sublimes partitions, les accords, arpèges, appogiatures, gammes, points d'orgue et *gruppetti,* se dispersaient à l'exemple des abonnés de concert, et partaient à leur tour en vacances, à la campagne... Délivrées du joug des pupitres d'orchestre, hors du grillage des portées, elles s'en allaient, ces notes, chacune à part ou bien par groupes, suivant leur humeur, se percher comme les oiseaux

à la cime des arbres, ou se perdre dans les buissons, ou se répandre emmi les champs, papillonner autour des fleurs. Et moi, les poursuivant dans leur harmonieuse débandade, je ressaisis la *Symphonie pastorale* par fragments; je la *vécus* à la lisière des cultures, sous l'ombre des ormes anciens, me mêlant aux paysans dans les fêtes, essuyant même quelques orages...

Mais partout il manquait quelque chose... je n'aurais su dire quoi; ce n'était pas cela, ce que je cherchais. Peut-être le paysage n'était-il pas assez « germanique »; et puis Beethoven n'avait pas vécu là, n'y avait point passé, n'avait pas, là même, conçu ses œuvres.

Je devais tenir ma route plus à l'est et, remettant à plus tard ma visite de déférence à Bayreuth, me diriger vers Vienne, afin de fouler les chemins dont le Maître avait pressé le sol de son pas ferme et marquant la mesure, tandis que son œil épiait les feuillages, son oreille les chants d'oiseaux, et qu'il fredonnait des airs inconnus qui devaient plus tard...

Je sortis donc de France, laissant derrière moi les grands fleuves murmurer majestueusement des échos de Glück et de Spontini, saluant les petits saules têtards que Lully, sans doute, côtoya, disant adieu pour quelques jours aux belles routes bordées de peupliers symétriques qui,

certainement, virent passer jadis la berline de Grétry, de Méhul, ou de l'excellent Boieldieu. — Un soir, je me trouvai dans une auberge aux environs de Vienne, assis devant une table, à l'écart, mon *skizzen-buch* ouvert, avec un gros crayon à portée de ma main, — juste à la place où Beethoven s'installait, et brûlant de composer, à mon tour, une symphonie prodigieuse, mais ne trouvant pas la première idée.

*
* *

La nuit que je passai là, dans cette auberge hantée par le génie, fut une nuit d'insomnie complète. Les pensées se pressaient en foule dans ma tête; malheureusement, ce n'étaient pas des pensées musicales... Je songeais, trop bien éveillé, que l'Art était, en définitive, une chose excessivement difficile, insaisissable, périlleuse; que le pur métier demeurait bien en deçà, que même le goût du musicien le plus éclairé, s'il pouvait jouir de la beauté des œuvres, restait incapable de déchiffrer l'énigme d'une phrase mélodique, — que dis-je? d'un simple accord de septième. Par exemple, le premier motif de la *Pastorale*, qu'est-ce qu'il signifie?... Le plaisir de voir la campagne? — Eh oui! sans doute, la notice m'en avertit. Mais, en vérité, s'il n'y avait

pas de notice, y verrais-je bien cela, et pas autre chose ?

Plus je méditais là-dessus, plus je sentais le mystère s'approfondir. Il y avait, certainement, hors du titre et du banal prospectus de concert, un sens plus fin, plus idéal et lié strictement à cette suite de sons bien déterminée. Mais quel était-il ? Quelle pensée spéciale était contenue dans ce premier membre doucement interrogatif? et dans ce second qui semble insister sur la question ? A quoi rimaient aussi ces démembrements ultérieurs du thème initial, ce développement à part de chaque fragment, puis ces flexions variées d'un même radical mélodique, et ces coupures si pathétiques, suivies de rattachements ingénieux, rassurants, enfin ces retours au point de départ, ces rappels d'une idée maîtresse, bien différente de la littéraire, — ayant pourtant, comme elle, son lien logique et son intérêt, même sa clarté, mais dont, sublime bizarrerie! la logique n'encadrait que l'indéterminé, dont l'intérêt n'évoquait que l'ineffable, et la clarté que l'indicible ?...

*
* *

De temps en temps je m'endormais, mais pour un court moment, et je voyais alors la

figure, hélas! courroucée de Beethoven, qui me reprochait de profaner son lieu de travail... Là, en effet, oui, dans cette salle du bas où j'avais laissé mon pâle album d'essais, devant une bouteille de bière forte inutilement épuisée, *lui* était resté des heures sans toucher à son verre ni au plat qu'on lui servait, écrivant dans une extase presque religieuse ces phrases divines que lui dictait la Muse.

*
* *

La Muse de Beethoven! Sans doute elle habitait encore un coin de ce joli pays, si tranquille et si poétique. Aucun fil télégraphique, aucun rail, aucun chariot automobile ne l'avaient chassée. Avec un peu d'amour et de persévérance, je la retrouverais sûrement. Et, m'habillant à la hâte, je descendis reprendre mon *skizzenbuch,* enfonçai mon chapeau sur ma tête, et sortis en pleine campagne.

*
* *

Oh! la prestigieuse matinée de Juin, au dehors... Le soleil se haussait au-dessus du coteau comme pour annoncer une fête solennelle, mais

fête seulement pour les arbres qui se tenaient là, prisonniers du sol, et frémissant sur place de leur jeune feuillage; fête aussi pour les fleurs qui, captives de la prairie, jouissaient sans arrière-pensée de leur toilette neuve, étalaient leurs tissus délicats ingénument et penchaient leurs têtes, un peu curieuses, à travers les haies; fête aussi pour les insectes volant, bourdonnant autour de ces fleurs, pour les oiseaux tourbillonnant autour de ces arbres; et cette fête était musicale, par les frisselis légers de feuillages, les bourdonnements graves et les susurrements aigus des mouches, aussi par les gazouillis d'oiseaux perchés dans les cimes.

Et moi, rêveur, je tendais mon oreille comme au concert; solitaire en cette salle immense ayant pour plafond le ciel et pour parois des coteaux, des bois et des haies, je sentais comme une foule dilettante et sympathique qui m'entourait; c'étaient les arbres, les herbes et les fleurs, attentifs à leur place de parterre, et les oiseaux, juchés aux gradins supérieurs, à la fois auditeurs et virtuoses.

*
* *

Or, ce concert étrange et doux se poursuivait, sans qu'il eût l'air d'avoir jamais commencé,

sans qu'il parût devoir jamais finir. Cependant le soleil, déjà très haut sur l'horizon, commença de peser sur l'amphithéâtre de terre et de verdure. Le souffle de brise tomba, qui faisait résonner délicatement les petits tambours de basque innombrables des feuilles; les corolles s'alanguirent en spectatrices lasses; il y eut dans l'air alourdi moins de frou-frou d'oiseaux, d'ébrouffement de plumes... Moi-même je me sentais mollir à ce *diminuendo,* ce *rallentendo* général, et sous le berceau des hêtres déjà endormis je me laissai aller à mon tour...

*
* *

Au bout de quelque temps de complète insensibilité, je sentis un léger attouchement, comme le contact d'une fleur humide de rosée sur mon front. Me levant aussitôt, j'aperçus debout devant moi une jeune femme vêtue à la manière des paysannes de cette région, mais en habits de fête. Trait singulier : à son épaule un arc était suspendu, croisé sur le carquois bourré de flèches, ce qui lui prêtait quelque chose d'héroïque. De plus je remarquai, flottant sur ses cheveux, un voile noir d'une finesse de tissu merveilleuse. Une longue houlette qu'elle tenait

à la main, tel un bâton magique, lui donnait un peu l'air d'une fée. Après m'avoir touché le front, ce qui m'avait tiré de ma torpeur, l'apparition me saisit doucement le bras pour m'emmener. Je reconnus la Muse de Beethoven, et plein d'un trouble délicieux je me laissai faire. La Muse me fit monter un chemin fort escarpé, tout embarrassé de pierres croulantes; entre ces pierres perçaient de délicates corolles de saxifrages, blanches et roses, en forme d'étoiles. J'aurais voulu m'arrêter, ne fût-ce qu'une seconde, pour en cueillir, mais la Muse m'entraînait en avant, sans parler d'ailleurs. Je me laissai faire violence, par ce pressentiment vague que je tiendrais d'elle, tôt ou tard, la clef du mystère qui préoccupait si fort mon esprit.

*
* *

Cependant nous montions toujours et redescendions, moi, péniblement, en pèlerin pesant et timide, elle avec l'allégresse d'un oiseau qui, sans s'aider de ses ailes, effleure le sol. Elle m'avait quitté la main et courait devant... Soudain, je la vis se retourner, et du geste me prier de la débarrasser de l'arc et du carquois; elle-même délia les cordons qui retenaient ces choses

à son épaule. Gauche et malhabile, je laissai glisser l'arc avec son carquois, qui furent précipités sur le sol. Aussitôt je me hâtai des deux mains pour les ramasser. Mais, la mortifiante surprise! ces armes qui semblaient si légères à mon regard, balancées sur l'épaule de ma compagne, voici que j'étais impuissant à les soulever : en vain je redoublais d'efforts : c'était du plomb! Elle, voyant mon insuccès, sourit d'un air espiègle; puis ramassant, comme une plume, son équipement de sagittaire, elle le rattacha prestement sur son dos, et la course à travers les pierres croulantes recommença.

Soudain encore, au moment où je m'y attendais le moins, la Muse laissa glisser son écharpe de deuil; et moi, de nouveau je me précipitai; mais cette gaze presque impalpable fuyait mes doigts; capricieuse et triste en son vol comme un immense papillon noir, elle s'affalait sur les fleurs, ou s'enroulait autour d'un tronc d'arbre, telle une tenture funèbre habillant un pilier d'église. Lorsque je croyais enfin la saisir, elle partit, pareille au lambeau qu'un coup de vent arrache à la flamme d'un mât. Mais, de sa main tendue, la Muse, très aisément, la rattrapa, puis, la fixant à ses cheveux, tourna son visage de mon côté, et sourit d'un air indéfinissable; enfin, me touchant le front du bout de sa longue houlette, subitement elle disparut.

*
* *

Resté seul, je sentis d'abord mon cœur défaillir d'amour et de regret; puis, reprenant un vague espoir, je tournai mes regards de tous côtés; j'explorai les sentiers du bois et battis les buissons en cercle, mais vainement. La Muse avait réellement disparu. Aucune trace de ses menus pas sur le sol. S'était-elle donc envolée de là, comme un oiseau? Ne s'était-elle pas, plutôt, évaporée sur place, à la manière des fées et de tous les personnages de rêve? D'ailleurs, ce n'était point ma Muse à moi, c'était la Muse de Beethoven. Pouvais-je m'attendre à la garder plus longtemps à mes côtés?

Par aventure, mes doigts frôlèrent le *skizzenbuch* qu'à l'exemple du Maître, mais certes avec moins de profit, je portais sur moi dans mes promenades. L'ouvrant à la première page, j'y revis des esquisses informes et stériles, tâtonnements laborieux de la veille et qui m'apparurent de ridicules enfantillages. Un pouvoir supérieur me dominait; je me sentais tout autre et tout nouveau. D'un coup de crayon brusque je raturai ces lignes fausses, ces lignes ratées. Le

souvenir me vint de ces partitions magistrales où l'œil est satisfait, déjà, par une harmonie de dessin, prometteuse d'harmonie sonore... Et devant les pages blanches de mon album mon imagination s'exalta; quelque chose m'affirmait que j'allais enfin faire bien, créer de l'expression, de la beauté; ce quelque chose, assurément, c'était le coup frappé sur mon front par la baguette de la Muse.

Au moment, toutefois, d'accrocher à la portée de cinq lignes une clef de sol, j'hésitai; mon œil restait fasciné par les horizons vides, vaporeux, et mon oreille par le silence. Alors, par une association d'idées lointaines, le tableau de l'école où j'avais appris mon métier me réapparut. Je revis l'appartement triste, avec des pianos dans les coins, et la grande ardoise où le professeur de solfège traçait à la craie, sur une portée rouge, les notes aux noms puérils que nos gosiers d'enfants, assez laborieusement, vocalisaient. Puis c'était l'amphithéâtre solennel et exhalant une odeur de renfermé, où, de sa chaire, le professeur d'harmonie nous dictait des basses chiffrées, tançait les maladroits qui s'étaient laissés aller aux *quintes de suite,* sermonnait les relaps du péché d'*octaves cachées*, de *fausses relations*... Enfin la haute composition, les analyses d'œuvre, la structure de la fugue et de la sonate, l'art de grouper les voix dans un cho-

ral, les instruments dans une symphonie. Et cela me revenait en mémoire, dans cette solitude peuplée d'êtres ignorants, muets ou babillards ingénus, en cette académie d'insouciance où tout était spontanément si joli, si mélodieux, où tout sentait si bon. Qu'est-ce donc qui rattachait ceci à cela, la poésie des ciels, des terrains et des eaux aux artifices du contre-point, l'élégance des tiges feuillues et fleuries aux formules rythmiques, enfin, dans la musique elle-même, le charme des effets à l'aridité des moyens, — en deux mots : l'Art au simple métier?

Il fallait éclaircir, avant tout, ce mystère : la pratique, m'imaginais-je, serait plus aisée, quand j'aurais plus de lumière sur le dogme. Aussi bien j'entendais une voix intérieure qui m'exhortait à laisser vierge, encore, la portée; je devais écouter la leçon des êtres et des choses environnantes, recommencer dans le plein air les exercices confinés de l'école, me rasseoir au cours libre que font sur la mélodie, l'instrumentation, les oiseaux chanteurs, et les feuillages bien divisés sur le rythme.

Alors, docile comme si la Muse fût restée là pour me guider, me préserver des tentatives présomptueuses, je remis album et crayon en poche. Mais où diriger mes pas maintenant, sans cette main qui m'entraînait?

A ce moment précis, je me trouvais à l'origine de trois chemins : l'un descendait, rapide, vers la ville; le second s'entr'ouvrait sur une plaine assez nue; un troisième s'enfonçait en pleine forêt. C'est ce dernier que je choisis.

Je pénétrai sous la voûte des arbres, et là, flâneur, je m'amusais à détacher l'écorce des érables ou dérouler l'hélice des lianes flétries, ou contrarier dans sa course un coléoptère... Les idées, cependant, ne me venaient pas, ni musicales ni philosophiques, et je me demandais, paresseusement, s'il ne valait pas mieux renoncer, lorsque par hasard, ou par la volonté de la Muse, mon attention fut éveillée par une branche d'ormeau, très longue et très régulière; elle sortait du fourré tout exprès, sans doute, afin d'inaugurer la leçon de choses.

Un rameau d'orme! Et quoi de plus commun, du moins à la campagne, et dans un bois?... Mais je lui découvris, soudain, une beauté singulière, et l'ordre se révéla comme l'élément fondamental de cette beauté; il se manifestait d'ailleurs avec un si gracieux abandon et si peu de contrainte qu'on avait l'illusion, le plaisir immédiat de la liberté. J'étais frappé tout à la fois par l'uniformité de taille et de couleur des feuilles, et par l'indépendance d'allure de cha-

cune à part; leur similitude de teinte et de contour créait pour mon regard l'unité, mais de légères dissemblances, presque imperceptibles à l'œil, atténuaient pour mon esprit ce qu'il aurait pu y avoir de trop rigide et de trop sec en cette unité. Discipline libérale et nonchalante en quelque sorte, qui se trahissait encore en l'insertion des feuilles sur l'axe commun; sans appuyer sur le contraste plein d'harmonie du feuillage vert et tendre avec le bois ferme et brunâtre, je fixai mon attention sur l'échelonnement méthodique, aux deux faces latérales du rameau, de ces petits plans de verdure : bien étalés comme des mains, ils dirigeaient leurs doigts, unis par la membrane du limbe, en dehors, et tous d'un geste uniforme où perçait toutefois, çà et là, la personnalité vitale, organique.

Et je fis la réflexion que ce parti symétrique en la flore avait été, depuis, adopté par la faune, que des feuillages il s'était transmis aux plumages; d'où le nom de *penne,* reporté par les botanistes, à rebours, sur cette forme classique de symétrie.

Symétrie... je devrais ajouter : *ma non troppo,* puisque la Nature, encore là, trouve le moyen d'être gracieuse en restant logique. On dirait qu'après avoir disposé, par amour de l'ordre, les feuilles par paires, elle dérange à dessein, quelque

peu, son premier ouvrage, et fait glisser un côté sur l'autre, de manière à changer l'opposition en alternance : parti d'ailleurs avantageux pour le végétal, dont les membres ne se portent plus, ainsi, réciproque ombrage, et profitable, du même coup, à notre goût d'aération, d'ajourement, et de souplesse dans la règle.

Mais ce même goût — je devrais dire : ce même besoin, ne perçait-il pas également en l'Architecture, aux Arts décoratifs et, particulièrement, en le domaine musical, qui est un peu comme un quatrième règne de la Nature? Et, sans quitter des yeux la branche d'ormeau, je suivais, en idée, le fil des partitions jadis entendues, ou lues mentalement, sur le papier rayé de cinq parallèles. Alors m'apparaissait, très évident, un *axe sonore :* tantôt fictif, représenté par les seules divisions, les « entrenœuds » du rythme et de la mesure, tantôt réel et figuré par une longue tenue, par une pédale entière ou fragmentée, par une note dominante formant comme le pivot de l'oscillation mélodique. Et de cet axe de croissance idéal se détachaient, à des intervalles définis, de véritables *appendices,* c'est-à-dire des parties « dépendantes », insérées à des nœuds qui s'appelaient « temps forts », ou « moments rythmiques »; tantôt rigoureusement opposés, de sens transversal et perçus simultanément, ils réalisaient

les *accords;* tantôt simultanés ou successifs, mais de sens oblique, ils se développaient en *motifs;* tout comme en l'arabesque vivante ou le rinceau d'un manuscrit, ils montaient et redescendaient, se succédaient fidèlement en *imitations,* ou s'écartaient l'un de l'autre en mouvement contraire.

Et les *notes* elles-mêmes, simples éléments du motif, ne suivaient-elles pas la loi du motif? L'alternance ne venait-elle point rompre opportunément le régime sévère du contre-point, en opposant, au lieu de « note contre note », *note contre silence?* « Contre-temps », disent les musiciens... Mais connaissent-ils un contre-temps végétal, un contre-temps ornemental, architectonique?

Quelle surprise c'était pour moi de découvrir, sur le territoire du botaniste, des modèles pour le musicien! Ce dernier, pour composer ses chants, n'avait certes nul besoin de feuilleter une flore; mais, s'il était doué de quelque génie, l'intuition lui venait de certaines lois, de certaines convenances logiques s'imposant à toute chose qui croît, qui *se développe,* soit dans le temps, soit dans l'espace. Idée sonore ou pousse végétale évoluait ainsi, d'une allure périodique, germant, s'épanouissant, se ramifiant, pour s'épuiser tôt ou tard en formant, ici la pointe d'une feuille ou le verticille étalé d'une fleur, là telle *cadence* concise ou prolixe.

Mon attention s'était reposée si longtemps sur le rameau d'orme que, fixé sur ce détail infime, j'avais perdu la notion de l'ensemble, du monde végétal immense qui m'entourait. J'étais à ce moment en plein bois, et quand je levai mon regard, et que je le dirigeai, successivement, vers les quatre points cardinaux, la multiplicité prodigieuse de troncs, de feuillages, d'herbes et de lianes me causa presque du vertige... Mais bien vite, en cette diversité, j'eus ressaisi l'unité foncière et rassérénante.

A quinze ou vingt mètres au-dessus de ma tête, les arbres de haut jet étageaient leurs plans de verdure, et cette verdure, en somme, était faite de l'assemblage et de la jonction dans les airs d'une quantité de rameaux plus ou moins analogues à celui que je venais d'observer. Ils naissaient, sur chaque individu, de branches secondaires, elles-mêmes issues de branches maîtresses qui provenaient de la bifurcation du tronc principal; et ce tronc d'aspect columnaire, avec ses basses branches tendues, tels des arcs d'église en amorce, n'avait-il pas été jadis mince et flexible, et garni de feuilles distiques?

Frappé de cette ramification méthodique, et doucement transitionnelle, qui multipliait les parties de bas en haut par division successive, jusqu'à l'épuisement, je reportais ma pensée

sur un autre développement, en apparence bien éloigné, — mais en apparence seulement : le développement musical. En réalité, tel *allegro* ou tel *andante* des maîtres classiques ne reproduisait-il pas, sous l'aspect sonore, ce système de progression fractionnaire où l'accroissement du nombre des parties est compensé par leur brièveté? N'y retrouvait-on point, comme en l'arbre vivant, la figure persistante d'un *thème*, d'un motif initial, se faisant de plus en plus délié vers la terminaison et s'épanouissant en sorte de cime, par la ténuité même et la fragmentation des éléments rythmiques? De telle sorte qu'au lieu de dire les « variations » de ce thème, on pourrait dire aussi justement ses « rameaux », parler de *ramification sonore*. Déjà, le seul tableau des valeurs musicales, de la ronde aux quintuples croches, offre l'image d'une « dichotomie » idéale.

Mais la Nature, inspiratrice de l'Art, donnait l'exemple d'une opulente variété dans son unité; ce terme général de *ramure* embrassait, comme celui de verdure, tant d'espèces de frondaisons, de feuillages! Il y avait des chênes à feuille lobée, sinueuse de contour et ferme de consistance; des ormes à limbes plus tendres et dentés en scie; puis des frênes aux feuilles composées, joliment pennées, simulant de jeunes rameaux non ligneux encore, et des bouleaux aux cimes

claires, à l'écorce d'argent, que les Anglais appellent les « jeunes filles de la futaie... »

Je retrouvais donc là, sous forme concrète et vivante, la merveilleuse diversité des styles artistiques. En musique comme dans la nature végétale, — pourquoi ne pas dire, tout simplement, au *règne musical?* — un cadre rigoureux, uniforme, tel que la symphonie, le quatuor ou la sonate, admettait l'épanouissement de pensées et de formes si personnelles! A l'image de la Nature qui, de ce parti des plus simples, un axe muni d'appendices, savait tirer tant d'effets, et de beaux effets, le génie sonore exigeait très peu d'éléments pour créer l'inédit et l'inattendu. Mozart avait surpris nos admirations, après Haydn; après Mozart, Beethoven, sans modifier le mode de végétation symphonique, n'avait-il pas produit de nouvelles « essences », une flore très différente de l'ancienne, et plus parfaite encore, — au moins plus puissante? Enfin, de même que certains arbres laissent pendre leurs branches, comme éplorés, — proches parents toutefois des espèces à rameaux dressés, — nous avions vu succéder aux droites frondaisons classiques les attitudes déclives de Chopin. L'Art musical, d'ailleurs, avait ses arbres de haut jet, ses arbrisseaux, ses menues herbes. En ces touffes de troènes ou de viornes, dont les tiges à peine rameuses ne s'élevaient guère au-dessus

de ma taille d'homme, je retrouvais, pour ainsi dire fixées dans leur cours éphémère, les mélodies brèves, mais « périodiques » encore, de Schubert, de Mendelssohn et de Schumann.

Et ce n'étaient point là de vaines rêveries, des imaginations de poète... Un symbolisme sérieux et profond, je le sentais bien, éclairait la partie raisonnable de mon intelligence; il s'opérait, quelque part en mon jugement, comme un transport de qualités de ces feuillages aux musiques. Celles-ci, bien sûr, étaient joyeuses ou plaintives, actives ou nonchalantes, hésitantes ou résolues, superbes ou gracieuses, — par les mêmes causes que ceux-là. La ligne droite offrait partout la même signification esthétique ou sentimentale, qu'elle fût le résultat d'une gamme, d'un son filé, d'une pédale persistante, ou celui d'un accroissement de tige en longueur; la ligne brisée d'un axe végétal dichotome, inclinant successivement à droite, puis à gauche, ne nous intéressait pas autrement que celle d'un trait mélodique alternativement ascendant et descendant; enfin, la ligne serpentine atteignait constamment notre âme au même endroit, qu'elle fût tracée dans l'espace par une liane volubile, — ou dans le temps par une arabesque sonore.

De temps à autre, mes regards s'abaissaient

sur l'étage inférieur formé par les taillis, les buissons, ces fourrés impénétrables qui laissent à peine pénétrer la lumière et l'air; mais toujours si harmonieux, si décoratifs, si beaux sans le vouloir et sans le chercher, sûrement... C'était une leçon donnée par la Vie toute simple à des artistes très savants comme moi et qui restaient incapables de créer, d'organiser de la beauté parfaite. J'étais humilié de mon impuissance, moi si riche de ressources, lorsqu'elle, la Nature, en possession de quelques touffes et de quelques lianes fort ordinaires, arrivait à réaliser une œuvre artistique.

Œuvre d'art, en effet, ce hallier où le chasseur ne voit qu'un repaire, et la bête traquée qu'un abri... Sur le sol qu'on ne soupçonnait plus, qui ne se révélait guère davantage que le canevas d'une tapisserie parachevée, toute une flore spéciale s'était tissée, — et d'abord de menus végétaux très humbles, « humicoles », ne s'élevant pas fort au-dessus de la terre nourricière, mais s'y étalant en tiges rampantes, en rosettes. C'étaient des mousses touffues, douillettes et moites; des lycopodes frêles, minutieusement découpés; puis, montant plus haut, les fougères, les merveilleuses fougères jadis arborescentes, mais qu'on ne songe pas à regretter comme arbres, si pleinement elles satisfont, en leur taille réduite, par le délicieux festonnage de

leurs frondes : ouvrage de primitive et pure ouvrière ayant ignoré par bonheur les subterfuges de l'art horticole. Entre les vases bien ajourés, et formant volute, dressés par la divergence de ces frondes, le lierre projetait ses rinceaux de feuilles pleines, polygonales de contour. Il rampait au niveau du sol ou le long des tiges, en colonies d'allure audacieuse et sereines pourtant, n'évoquant point l'idée de reptile... Par-dessus ces rejets, ces *coulants* de sève solidifiée, les ronces jetaient leurs ponts en arceaux ; et, pour peu qu'on perdît de vue l'architecture supérieure de la futaie, tout cela formait pour les yeux qui savaient le voir un petit monde achevé, bien que fantastique, et se suffisant à lui-même, une façon de jardin subtilement aménagé pour des gnomes.

Dans cette harmonieuse unité que le chaos des éléments semblait devoir exclure, un trait me frappa. C'est que tous ces éléments du hallier, recouverts les uns par les autres, laissaient néanmoins soupçonner les parties cachées au regard ; et nulle part ne s'en interrompait la continuité idéale. Ici, le lierre s'aventurait à fleur de sol ; là, ce même lierre montait à l'assaut des tertres ou des troncs d'arbres ; mais on lisait toujours entre ses lignes.

Les arceaux de ronces, les lianes, s'entrecroisaient de mille manières, sous les angles les

plus variés, suivant les directions les plus imprévues; et la lumière, constamment, s'infiltrait dans leurs interstices; ou, si l'ombre noyait les contours, c'était doucement, d'une dégradation discrète et fondue. Nulle part, au reste, l'œil ne surprenait une ligne fausse, un geste incohérent, une attitude végétale forcée. Jamais la complexité de cette vivante *tessiture* n'atteignait le point de périlleuse complication; la réunion fortuite en apparence de tous ces êtres concurrents, luttant pour l'espace, ne sombrait pas, oh! merveille, dans le désordre; en dépit d'un individualisme bien manifeste, aucun symptôme d'anarchie ne se révélait. Sans parti pris pourtant d'ordre ou de discipline, un ordre certain s'imposait, on sentait régner une discipline... Enfin, ces broussailles si confondues n'étaient pas confuses, et, sans principe de symétrie dans l'arrangement, elles rencontraient infailliblement l'eurythmie.

Comment cela, par quel stratagème? En réfléchissant, je trouvai trois causes très positives.

Et, d'abord, la *simplicité* des éléments, leur homogénéité de plan, de structure. Les unités végétales qui composaient cet emmêlement étaient en soi faciles à démêler : un axe longitudinal de croissance, et, transversalement, des appendices rangés par paires, ou par couples, —

c'est à quoi se réduisait, en somme, l'indéchiffrable partition; *axe* ici plus court, là plus allongé, tantôt indivis et tantôt coupé de segments, droit, oblique ou sinueux; *appendices* foliaires ou floraux espacés largement ou serrés, unis ou festonnés de contour, disposés au long de l'axe en ordre alterne, en couples opposés, en verticilles... Mais toujours, en définitive, se retrouvait le plan bilatéral qui fonde la flore.

Cette simplicité, cette homogénéité dans la forme, je les découvrais également en les tendances vitales et sociales, pour ainsi dire, de ce menu peuple. Là comme en tous les groupements primitifs, fussent-ils ou non concertés d'avance, chacun ne demandait qu'à vivre, — à *végéter*, voulais-je dire, mais à végéter au sens botanique et non pas humain, c'est-à-dire à profiter le plus largement possible de l'air, de la lumière, de l'humus, de tous les biens naturels et communs; rien au delà. Le *vouloir vivre,* en ce règne heureux, était tempéré par un *laisser vivre* assez nonchalant... Les plantes ne luttant point à la façon brutale des animaux, la concurrence vitale ne s'y montre pas avec cette âpreté qui scandalise dans la faune; elle revêt, tout au contraire, en la flore, un aspect innocent, rêveur, harmonieux. Il n'y a même pas de sève répandue; la *cuscute* parasitaire, qui s'enroule autour des luzernes, n'a rien absolument, à notre vue,

du serpent qui de ses anneaux presse en spirale sa victime... Ce *laisser vivre* enfin, il s'offrait patient et discret; il suggérait la paix, la sérénité, l'harmonie, parce qu'il impliquait un renoncement, aisé d'ailleurs en ce règne sans volonté ni sensibilité, une abnégation spontanée, un abandon aveugle aux forces naturelles... D'où provenaient les discordances, dans l'*œuvre d'art?* — D'une désobéissance aux lois immanentes du goût, d'une révolte contre la Logique générale, ou tout au moins d'un excès de confiance de la volonté dans ses propres forces, d'une présomption du Vouloir qui prétend suppléer au Pouvoir...

Ainsi, le *génie musical,* c'était le pouvoir conféré d'en haut; c'était aussi la docilité de l'esprit qui recevait ce magnifique privilège et qui tout ingénument, comme la plante suit le soleil, se laissait guider par la Muse.

Car, j'y songeais... la complexité dans l'Art était un péril. Plus les figures sonores s'entremêlaient, et plus leur accord se faisait ardu, l'eurythmie totale, problématique. Le jour pénétrait avec peine à travers le réseau serré de l'orchestration; des parties étendues étaient noyées d'ombre; la partition devenait un hallier sonore, mais confus et sans grâce, où les rameaux mélodiques se couvraient trop ou s'entre-croisaient mal, où l'œil ne savait plus distinguer les es-

pèces essentielles des accessoires... Ces espèces même, prises à part, avaient une structure déjà trop complexe : la tentation, pour être original, d'abandonner les figures simples et la géométrie consonante des anciens maîtres, entraînait les compositeurs ambitieux à construire des courbes d'un degré transcendant, de plus en plus ouvertes, indéfinies; ils se fondaient en cela sur l'exemple de la Nature, où les profils vivants, en effet, gagnent à ce jeu la souplesse, la grâce câline, une savoureuse apparence de fantaisie... Mais la rigidité pesante de leur flore — ou sa mollesse énervée, prouvaient bien que la Nature, comme on dit, ne leur avait pas livré tous ses secrets. Sans doute n'avaient-ils jamais battu ces buissons, considéré de près ces marges de forêt où les mousses, les lycopodes, avec les gramens, font une basse continue sur laquelle s'étagent l'élégance des fougères bien ajourées, la vivace ténacité des ronces et la persévérance des lierres.

Détachant mon regard du hallier, je le reportai plus haut, sur la futaie. Je fus frappé davantage par son ordonnance si nette, architecturale presque, évidemment séculaire et définitive... Cette assemblée muette et mystérieuse de géants debout, étendant leurs cent bras d'un geste sûr, en pleine lumière, je la vis en ce moment sous un nouveau jour... Elle m'apparut, très loin dans le passé, jeune encore, « en puis-

sance d'être », point futaie, mais taillis, quelque chose comme ce hallier où les lianes rampaient, s'entre-croisaient dans l'ombre, jetaient des ponts, à fleur d'humus, sur les lacs de gazon et les ruisseaux de lierre... Mais, de graines prédestinées qui dormaient sous la terre humide, quelques essences forestières avaient germé, — quelques essences arborescentes, de celles *qui font du bois,* et dont la sève patiente organise peu à peu une végétation monumentale. Et ces plants minuscules à deux cotylédons charnus avaient poussé des feuilles, chaque été; chaque été, ils s'étaient ramifiés, raffermis un peu plus. On les laissa grandir : ils eurent la force de percer l'inextricable réseau du taillis, étouffèrent bientôt toute végétation parasite et dominèrent la flore ambiante. Devenus enfin arbres de haut jet, ils ont virilisé, pour ainsi dire, la forêt adolescente : au lieu d'un monde sinueux, minutieux non sans charme, mais indécis, la futaie dresse et superpose l'ampleur, la décision du geste et de la forme. Et voilà comment elle fait penser au *génie,* à cette montée de sève exceptionnelle qui, sur les ruines de l'amorphe, fonde le *conforme.*

*
* *

A mesure que j'avançais, méditant ainsi sur les arbres, ceux-ci, d'abord serrés, espaçaient leurs intervalles; la forêt s'entr'ouvrait en clairière, et bientôt la clairière elle-même s'ouvrit; et dans le cadre d'une dernière frondaison, tel le grand arc doubleau par où l'on sort de la cathédrale, j'eus soudain la vision panoramique du dehors, de ce qu'on appelle la « rase campagne ».

C'était pour l'âme un fort contraste, à la fois exaltant et rassérénant, que ce passage des bois à la plaine : exaltant par l'épanouissement subit de la lumière, qui, longtemps filtrée par les fûts, les branchages croisés, les feuilles innombrables, s'épandait maintenant en nappe glorieuse; apaisant aussi par l'étendue, par l'horizontalité, par la vaporeuse atmosphère des lointains. A l'ordre végétal concentré succédait l'ordre dispersé : la futaie faisait place à des bouquets d'arbres épars dans les champs, à des rideaux de peupliers au long du fleuve, à des carrés d'ormeaux autour des fermes. Au lieu de vols d'insectes bourdonnant tout près, de frôlements d'oiseaux et d'un murmure d'orgue, on entendait des appels de

coqs, des aboiements éloignés et des voix brèves de laboureurs excitant leurs bœufs; on voyait naviguer très haut, sans les entendre, des troupes de ramiers ou d'hirondelles. C'était un nouveau monde qui s'annonçait.

Spontanément, certain passage de la septième Symphonie de Beethoven me vint en mémoire : cette phrase dont Berlioz a dit fort justement qu'elle découvrait, à l'issue du *scherzo* pressé, tumultueux, des horizons larges et calmes. Était-ce la modulation brusque au ton relatif, mais rendu *majeur,* et, partant, plus découvert et plus lumineux, — ou l'espèce de point d'orgue initial, ce *ré* trois fois de suite étalé largement sur une blanche? — ou la pédale plane, illimitée, du *la,* prolongeant sa ligne uniforme en horizon sonore très lointain? — Ou bien n'était-ce point toutes ces choses ensemble?

Toujours est-il que la musique, en première audition, m'avait produit l'effet noté par Berlioz, et que le paysage, à son tour, me remettait la musique en tête... Au fait, quoi de surprenant en cela? Le maître avait passé par ce pays, naguère; il avait, son *skizzenbuch* en poche, accompli le cycle de ma promenade; et ce puissant contraste du bois touffu, serré, populeux, avec la plaine ouverte, élargie, spacieuse, ce même contraste qui me rappelait son tableau sonore, le lui avait suggéré, ce tableau. Comment cela?

Sans doute par une faculté, portée chez cet homme jusqu'au génie, qui transmet au sens auditif les émotions causées par la vue. Le langage lui-même, abstrait et si pâle, n'évoque-t-il pas le monde moral par les mêmes mots — j'allais dire les mêmes *motifs,* qui retracent le monde physique? Ne confond-il point le temps et l'espace, l'abstrait et le concret, l'objectif et le subjectif dans une seule terminologie?... Ce langage idéal et sentimental qu'est la Musique est donc très capable de figurer, de peindre à notre esprit la transition de l'étroit au large, du divisé à l'uni, du reploiement de cet esprit même à son expansion, lorsque l'horizon se découvre. Elle ne peint pas, la Musique, une forêt avec ses arbres, une campagne avec ses cultures; elle reproduit seulement, par un parti de *sons* émis de suite ou simultanément, unis ou séparés par de brefs ou de longs silences, et groupés enfin dans tel ou tel ordre, les qualités qui nous impressionnent en le feuillage dense, interceptant la vue du ciel, ou le parallélisme vertical des tiges, la divergence des rameaux, — puis en l'immensité d'un espace libre, la continuité plane ou mollement onduleuse des terres, l'allure vive et serpentine des eaux courantes, et le calme des eaux stagnantes.



Toutefois, à contempler plus longtemps ces terres et ces eaux avec leur flore, leur faune épisodique, et le ciel avec ses nuages, qui s'étendait sans interruption au-dessus, une série d'idées, qui n'étaient pas venues sans doute à Lamartine, ni même à Beethoven, germèrent et se ramifièrent en mon cerveau. Je me demandai si le pouvoir inspirateur de la Nature et le pouvoir interprétateur de l'Art musical ne portaient pas plus loin, plus profondément qu'une suggestion donnée ou reçue, si la langue des sons n'enfermait point un symbolisme plus précis que la métaphore; et la Muse aidant, dont je sentais toujours la présence invisible à mes côtés, je vis ce ciel déjà teinté de rose et ce soleil d'or déclinant, et ces prés assombris traversés d'un fleuve d'argent, je considérai tout cela sous un nouvel angle.

Déjà, lorsque je cheminais le long d'une allée de bois, n'ayant guère alors sous les yeux que des figures à contour défini, bien individualisées, des figures organiques, la Nature m'apparaissait plutôt modèle de *composition* que modèle d'imitation, « modèle » au sens des ateliers... C'était un

exemple « technique » avant tout, encore que les contours et les proportions fussent expressifs et beaux en soi, révélateurs de grâce autant que de logique. Mais tous ces végétaux, herbacés ou ligneux, gigantesques ou nains, dressés ou retombants, dessinaient des figures spéciales, même *spécifiques,* des figures bien arrêtées, mesurées méthodiquement, et se fermant sur elles-mêmes. Or, par une opération mystérieuse de l'intelligence, cette notation concrète, cette construction dans l'espace, elle évoquait, presque aussi promptement que les signes de la « portée », la suite mélodique émise dans le temps, c'est-à-dire une succession de longues et de brèves vibratoires. Ce trait fort singulier de psychologie ne m'étonnait d'ailleurs que faiblement, si naturelle et primesautière, en nous, s'avérait la transposition du langage plastique au phonique, la traduction des purs contrastes de fréquence en différences de niveau, en *hauteurs.* C'est ainsi que, sans effort de ma part, un paysage forestier m'avait suggéré d'emblée la partition. Ç'avait été pour moi le modèle, esthétique et technique à la fois, des formes sonores, une leçon d'harmonie, de *cursus* mélodique et de contre-point.

Dans un simple détail, un segment isolé de la partition vivante, le rameau d'orme, j'avais saisi la loi d'évolution du motif, et la futaie, ce

tout bien homogène, m'avait enseigné le développement du *morceau*. Mais à présent que ces organismes bien définis, et groupés à souhait, s'éparpillaient loin de mon regard, que les lignes du végétal se fondaient en masses confuses, à cette heure où la vaste scène était à peu près vide ou peuplée de rares figurants, mon attention, quittant les formes, se concentrait sur les jeux de lumière et d'ombre.

Par eux-mêmes, ils représentaient déjà les éléments d'une musique, d'une œuvre musicale virtuelle, « en puissance ». La teinte rose du couchant, épandue sur une moitié de la voûte céleste, s'opposait au bleu sombre de l'autre moitié, comme la sonorité chaude et claire d'instruments à vent, sans stridence, tranche avec la résonance fraîche, assombrie, la voix « sombrée » des cordes au grave. Ainsi l'est et l'ouest du ciel étaient pareils aux deux côtés d'un orchestre. Mais, dans le ciel aussi bien qu'en la partition, ce double effet ne demeurait pas stationnaire : le dessin à peu près persistant des nuages se colorait à chaque instant de nuances nouvelles, de la même façon qu'un motif, invariable ou peu modifié dans son profil sonore, est transformé par la modulation, transfiguré par le changement de timbre. Quelle jolie leçon d'instrumentation m'était donnée là, si loin du Conservatoire! Leçon, même, de mélodie, puisque

ce beau jeu de lumière se poursuivait méthodiquement depuis le matin; il avait commencé par l'aurore et devait, sortant de la nuit, — je pourrais dire du *silence,* — retourner à la nuit par le crépuscule. Et ce « cursus » vraiment symphonique était réglé par le mouvement même des astres, il était « astronomique », ce qui, pour un pythagoricien, était presque équivalent de musical. Régulière et fatale en son évolution, la « symphonie du jour » — ainsi la nommaient les poètes — était traversée, toutefois, d'incidents, d'épisodes variés, imprévus : des nuages passagers, somptueux ou sinistres, y créaient périodiquement des reflets, y jetaient des ombres. Et moi, sorti de la forêt comme d'un dédale de rues populeuses et silencieuses, j'arrivais dans l'amphithéâtre au moment où le concert allait s'achever.

*
* *

Mais, comme c'était un concert pour les yeux, non pour les oreilles, l'épilogue en serait la chute du jour et la menace des ténèbres. Aussi bien je devais me remettre en route, si je voulais souper et prendre quelque repos à l'auberge, à cette hôtellerie glorieuse où lui, le grand Beetho-

ven, s'était jadis, oh! bien distraitement, attablé.

Me retournant une dernière fois, je dis adieu à ce paysage, à ce panorama plein de lumière encore, au ciel doux et laiteux, vraie coupole d'opale, aux champs, aux prairies veloutées, dont la verdure s'assourdissait, puis à la forêt laissée loin, très loin derrière mes pas, masse sombre et confuse; cette forêt où la Muse, à quelques heures de là, m'avait laissé seul... Je jetai un regard suprême sur toutes ces choses mystérieuses, inspiratrices de pensées, de poèmes sonores qui les rappellent; sur ces eaux courantes, ces terrains, ces rideaux d'arbres, ces formes vagues ou bien définies, inorganiques ou conformées d'après un plan de vie, fluides ou solides, étendues ou dressées, immobiles ou frémissantes.

Puis je redescendis par un joli chemin, étroit et sinueux, jusqu'au fleuve. Il allait longtemps, ce chemin, entre deux haies toutes fleuries... L'air en était, à cet instant du soir, embaumé... J'arrivais juste à temps pour jouir de leur parfum, mais aussi pour voir leurs corolles se fermer... Mon attention, alors, se porta sur elles; il me semblait que je voyais des fleurs pour la première fois. Fasciné tout à l'heure par les arbres, ces géants du règne végétal, voilà que j'étais captivé maintenant par ces individus délicats,

ces représentants idylliques de la flore; captivé, mais dans le même temps intrigué, préoccupé d'un problème que je n'avais pas prévu et qui me restait à résoudre... Sur l'axe de croissance sonore ou du développement symphonique, si les feuilles figuraient les motifs, qu'est-ce qui pouvait donc être l'homologue des *fleurs ?* Tirant à moi, de la haie, une longue branche de chèvrefeuille, je l'examinai de tout près, ainsi que j'avais fait du rameau d'orme.

Alors j'observai que ces séduisantes créatures, d'aspect si raffiné, frivole, fantaisiste, se soumettaient à la discipline des feuilles vulgaires, des vrilles, des épines. A l'exemple des appendices végétatifs et vêtus de vert uniforme, ceux-ci, diversement colorés, habillés comme Salomon dans sa gloire, ne dédaignaient point la règle commune : ils s'échelonnaient, en toute simplicité, par paires, au long du même axe, et côte à côte avec leurs modestes parents, leurs parents pauvres... Parents, je dis bien, car, depuis Geoffroy-Saint-Hilaire et Gœthe, on sait qu'inflorescence et feuillage ont la même souche. Oui, ces pétales si distincts du reste et si distingués, ce n'étaient, après tout, que des limbes végétatifs transformés en vue d'une fonction protectrice et d'une fonction de signal; ils masquaient, sous un voile de luxe, d'autres limbes plus profondément transformés, mais point transfigurés cette

fois : les étamines, les carpelles. Ceux-ci composaient le thalamus secret où les mouches puisent le nectar, où très inconsciemment, du même coup, elles recueillent tour à tour et déposent la poussière féconde...

Mais cette science retrouvée ne me mettait point sur la voie. Cette Botanique ne m'éclairait guère sur la Musique. J'avais bien quelques vagues présomptions au sujet de l'analogie; n'étaient-elles pas présomptueuses? Puisque, me hasardai-je à penser, les feuilles figuraient déjà les *motifs,* — insérées comme elles et près d'elles sur l'axe sonore, et ne s'en distinguant que par l'élégance de forme et l'éclat, ne seraient-elles pas, les fleurs mélodiques, des motifs de rang supérieur, des *motifs de luxe?* Y aurait-il au règne musical comme au végétal des appendices purement vitaux, et d'autres perpétuateurs de la vie? — Signalétiques tout au moins, c'est-à-dire révélateurs de la passion, du sentiment intime, et ne servant pas purement à l'entretien de la vie symphonique courante?... Des motifs privilégiés qui flatteraient nos sens par leur aspect, comme une intention de décor ornemental, et qui rempliraient au fond la charge sérieuse d'alimenter le germe d'un rejeton?

Enfin la Musique n'aurait-elle pas, elle aussi, comme l'Architecture, sa fleur? Fleur métaphorique, à vrai dire, et plus abstraite encore qu'en

l'Art de bâtir, où le terme de *fleuron* évoque au moins quelque chose de vivant et de végétal, comme l'échantillon pétrifié de ce qui pousse dans les bois. N'y pouvait-on, toutefois, retrouver ces trois traits de la floraison botanique, même architectonique : *contraction, reploiement* et *couronnement?* Mais qu'est-ce qui, dans l'opéra, la suite symphonique ou la danse, se resserre comme un attique, se referme comme un faîtage, et conclut comme l'amortissement d'un comble?

Ma méditation fut interrompue, juste à cet instant, par un bruit de pas. Il me fit tressaillir, car depuis tant d'heures je marchais dans la solitude! Ces pas venaient derrière moi, mesurés, presque automatiques, avec une sorte de raideur circonspecte, un *ritenuto*... Me retournant, je vis que c'était un aveugle. Agé, mais vif d'aspect, très bien vêtu d'ailleurs, avec une coupe d'habits et de cheveux qui décelait l'artiste. J'avais à la fois honte et désir de l'arrêter au passage. A son allure, c'était aisé de prévoir qu'il me dépasserait, — et quelle admirable occasion j'allais perdre là d'un entretien savoureux, peut-être si profitable! Alors, à demi-voix, je fredonnai le motif de la neuvième Symphonie, de l'hymne beethovenien à la Joie.

L'effet ne manqua point : l'étranger, qui m'a-

vait rejoint, fit halte une seconde; puis, reprenant sa marche à mes côtés, avec une réserve qui semblait contraindre sa curiosité, son instinct sociable, il m'aborda par ces mots : « Je ne sais, monsieur, si vous êtes Allemand ou d'un autre pays; mais vous parlez une langue que je comprends et que j'aime, que j'aime plus encore que ma langue natale.

— Monsieur, lui répondis-je, c'est bien évidemment la Muse de Beethoven qui vous a mis sur mon chemin. Ce matin même, je l'avais invoquée, cherchant le secret de l'expression, de l'inspiration musicale. Vous ne me traiterez pas de fou si je vous dis qu'elle m'apparut, à cette heure de midi où tout pèse et porte au sommeil; or, sur son injonction, j'ai traversé la forêt qui s'étend là-bas, et la plaine qui descend vers le fleuve, écoutant les leçons des herbes et des arbres, du feuillage, de la ramure et des fleurs... Mais pourquoi parler de moi tout le temps? J'aime mieux que vous me disiez, tout d'abord, quelles idées éveillent en vous les sonorités si confuses et si poétiques du paysage. »

L'aveugle se rapprocha de moi : « N'allez pas croire, dit-il avec ardeur, que, privé du regard, je ne saisisse de la Nature que les sonorités... Sans doute, le murmure du vent qui frôle la feuillée, le pétillement de l'averse sur les toitures et le gémissement des troupeaux, le clair appel du

coq au fond des fermes, — tout cela, pour moi comme pour vous, est de la musique, déjà... Mais, comment le dire? C'est peut-être déjà trop musique, au moins musique matérielle; s'en inspirer trop exclusivement, c'est risquer de verser dans l'harmonie dite *imitative,* la périlleuse onomatopée symphonique... Notre admirable Beethoven, en sa *Pastorale,* a montré pour quelle faible part l'oreille impressionnait l'imagination dans une œuvre destinée pourtant à l'oreille... Il était sourd, il est vrai, Beethoven, et non pas aveugle... Mais moi, pauvre organiste d'une église de Vienne, moi, privé de la vue, je puise néanmoins le meilleur de mes émotions dans les *formes.*

« Vous vous étonnez? Mais faites attention que le sens des formes n'est pas en l'œil uniquement; il siège aussi — me permettrez-vous d'ajouter *surtout?* — dans la main. Si je ne puis atteindre les arbres, je les mesure à l'échelle des plantes plus à portée; la loi de ramification est, en somme, partout la même. J'explore de mes dix doigts les tiges végétales, un peu comme les touches de mon clavier ou les cordes parallèles d'une harpe; j'en mesure les intervalles majeurs et mineurs, les *nœuds* et les *ventres;* j'observe les pauses, les silences, les accents rythmiques, et ce doigté me révèle des figures presque musicales. En définitive, pour moi comme pour vous,

croyez-le bien, la mélodie court horizontalement à la manière d'une arabesque ou d'un rinceau sculpté en bas-relief; elle monte, descend, serpente, se segmente et se ramifie; elle croît, rameau tout idéal, en longueur; elle émet simultanément des mélodies accessoires ou des accords, sortes d'appendices... »

A ces mots, je pressai le bras de mon compagnon. « Vous parlez, m'écriai-je, comme la Muse. Combien je suis heureux, sans en être étonné, d'une si parfaite concordance entre vos paroles présentes et les leçons que j'ai reçues d'elle tout à l'heure! »

Et, pour le mettre tout à fait au courant, je lui contai les incidents de ma traversée de forêt, le rameau d'orme, les frondaisons et les feuillages d'essences sylvestres; puis le hallier, eurythmique dans son désordre; et le passage saisissant des bois ombreux, touffus, à la plaine découverte, ensoleillée; puis enfin le sentier intime, tout embaumé d'aromes, et le mystère de la fleur... Cette *fleur* au charme délicat, féminin, elle était pour le végétal un organe utile. La science m'éclairait sur sa finalité, sur sa genèse; mais c'était tout... elle m'y faisait bien voir, avec Gœthe et Geoffroy-Saint-Hilaire, le résultat de trois actions combinées : *contraction, reploiement* et *couronnement*. Mais où la retrouver, en musique, sous ce signalement trop sommaire? Et com-

ment, sur l'axe sonore qu'il reconnaissait de même que moi, distinguer l'inflorescence du feuillage?

En disant cela, ma voix faisait un point d'orgue anxieusement interrogatif; car, sur ce seul *desi-deratum,* tout un pénible échafaudage de pensées demeurait, pour ainsi dire, en suspens. J'épiais attentivement les lèvres entr'ouvertes de l'aveugle; j'attendais sa voix comme un oracle de sibylle.

« C'est très simple, fit-il d'un air réfléchi. Le point délicat, c'est de ne pas fausser les deux termes du parallèle en voulant les joindre de force... Vous et moi, n'est-il pas vrai? nous ne cherchons pas l'identité, mais l'*analogie.* Le monde végétal est une chose, la Musique en est une autre. Seulement, notre raison humaine (je n'ai pas dit notre « imagination ») découvre, en deux royaumes si distants, certaines lois communes. C'est un peu comme le droit des gens, qui domine toutes les jurisprudences locales... Vous vous demandez où se cache la *fleur* en l'œuvre sonore? Son parfum vous pénètre et son charme vous enveloppe, sans que vous puissiez la cueillir; vous la sentez, vous la pressentez tout au moins, et ne sauriez, dans le bocage polyphonique, la toucher du doigt...

« Eh bien! entre les partitions et vos yeux, interposez le prisme du langage. Il met les choses

au point, nous les fait voir sous l'angle d'une *Logique universelle;* il a des « mots-miroirs », si j'ose dire, des mots qui projettent sur l'abstraction un reflet du monde concret : par exemple, un style *fleuri,* des *fleurs* de rhétorique, « ne prendre d'un sujet que la *fleur* »*;* il désigne un gothique, un roman *fleuris;* il peint l'éclat de la jeunesse par un teint *fleuri,* la *fleur* de l'âge; — même il transfigure végétalement la décrépitude quand il célèbre la barbe *fleurie* du vieil Empereur. Des fleurs?... Mais le langage en est prodigue; il en sème partout, sur l'Art monumental autant que sur l'Art littéraire, son propre domaine; et sur le nôtre, l'Art musical, n'a-t-il pas fait pousser le contre-point *fleuri?* Dois-je ajouter les *fioritures?* »

Je voulus interrompre l'aveugle en cet endroit : il était clairvoyant, cet aveugle; il projetait sur moi, *voyant,* un trait de lumière. Mais ce fut en vain; lancé, tel un pianiste sur la piste d'un *Allegro,* tout le travail thématique (en style de compositeur) devait y passer...

« Oui, monsieur, poursuivit-il *con fuoco,* le langage émaille, enguirlande, adonise les choses les plus triviales : il voit des fleurs jusque sur le vin et la bière, découvre une *fleur de farine,* une *fleur de soufre,* une *fleur d'antimoine...*

— Permettez, dis-je à mon interlocuteur vivement; il me semble qu'à votre tour vous forcez

les analogies. Quel rapport pouvez-vous établir, par exemple, entre cette expression galante : « *conter fleurette* » et la *fleur de soufre ?* »

L'aveugle, sans s'émouvoir, me répondit : « Je ne suis pas si loin du but que vous pensez. Le génie créateur du vocabulaire a vu dans une inflorescence trois choses : l'*éclat,* la *distinction* et la *situation terminale*. Car cette « contraction » des quatre verticilles et ce reploiement du dernier en ovaire, dont vous me parliez, sont des caractères savants et qui ne sautent pas à tous yeux; tandis que le premier venu peut être frappé par ce quelque chose de vif et de somptueux que vous autres nommez *couleur,* et que je me figure comme une sorte de parfum plus palpable... il appréciera, même aveugle, le velouté, la douceur du contact, èt notera, dans le même temps, que ce luxe est tout *à l'extrémité,* qu'il couronne les axes ou les plans de verdure, ou s'épanouit en marge, sur les côtés. Alors, par une tendance métaphorique qui, malgré son nom pédantesque, est primitive et populaire, il projettera l'image de la fleur sur les surfaces les plus ingrates, et par ce fait seul qu'elles sont des surfaces. D'où ces locutions : *à fleur de tête, à fleur de sol;* les fleurs d'antimoine et de soufre, que je citais, appartiennent à cette famille. Ne sont-elles pas produits de « sublimation » ?

— Et la Musique? interrompis-je, impatient de tenir enfin le mot de l'énigme.

— J'y viens, dit posément l'aveugle. La Musique « fleurit », à l'instar de l'Architecture et de la Végétation, par les extrémités, par les surfaces... Jetez les yeux sur une partition d'orchestre : la fleur, c'est-à-dire l'*ornement*, n'a-t-elle point pour lieu d'élection la partie supérieure, la « mélodique » ? Cette frise de l'architecture musicale, qui se développe ici prodigieusement, elle n'est pas, c'est vrai, décorée sur toute sa longueur; mais, de même que les pleins alternent avec les vides, les motifs s'opposent aux silences; et comme les métopes sculptées viennent, à chaque moment, rompre la monotonie des triglyphes, aux strophes nues, purement rythmiques, en succèdent d'autres d'un dessin plus riche et plus significatif à la fois. Que si vous reprenez la flore comme modèle, c'est la révolution périodique qui, sur le rameau, ramène, après chaque étage de feuilles, un luxe de thyrses, de grappes ou de corymbes. Même, observez qu'ici comme aux partitions végétales l'inflorescence offre une gradation croissante ou décroissante : car tantôt les boutons — je veux dire les motifs — vont s'épanouissant toujours davantage vers la pointe, et tantôt leur éclosion, approchant du terme, est graduellement retardée; deux manières de finir aussi

délicieuses, — aussi *consolantes,* devrais-je dire...

— Vous dites bien, et vous dites vrai, repris-je à mon tour : les maîtres de l'œuvre, en notre moyen-âge, avaient compris cette appréhension de la fin, ce besoin que nous avons d'en atténuer la mélancolie. Les pinacles, prolongeant au delà de l'horizon du comble l'élan vertical des contreforts, en témoignent : à peine résignés à finir, ils bourgeonnent encore, tout proches du terme, par les crochets, les crosses, les fleurons; image touchante de nos espoirs, de notre foi dans un « au-delà ». Et les maîtres de l'architecture sonore ont agi de même : ils ont dissimulé charitablement à nos sens l'épuisement fatal des thèmes; leur édifice éphémère, mais idéal, après avoir fleuri longtemps sur ses marges, projette, inflorescence suprême (ou, pour mieux dire, préfloraison), cette fusée de boutons tout prêts à s'ouvrir, les accords de la cadence finale.

— Bravo! monsieur, exclama l'aveugle; vous avez fort brillamment vous-même conclu. Dans ce duo philosophique si bien concertant que nous venons de jouer en plein air, vous aurez donné la première et la dernière note. Adieu! Et, j'espère, au revoir! Il faut que j'aille de ce pas à la cathédrale. » Et l'excellent homme insista pour m'avoir le soir même à sa table, et le lendemain à la tribune de son orgue. J'acceptai

la seconde invitation, mais je déclinai la première. En vérité, j'étais trop las : il me fallait retourner bien vite à l'hôtellerie, me coucher sans même souper, et que la nuit passât sur tout ce chaos d'incidents... Que de choses, en effet, pour un seul jour! Le matin, entrevue avec une Muse; l'après-midi, traversée d'un bois, leçon des feuillages, des fleurs; le soir, rencontre d'un collègue, d'un mélomane philosophe... Et quelle gymnastique sublime, mais fatigante! Quelle esthétique désarticulation de l'esprit! Je me sentais décidément fourbu, j'étais exténué par l'analogie. Ma tête se brouillait; je ne savais plus au juste où j'allais, d'où je venais, et quelle fantaisie m'avait amené jusque-là. Mes yeux et mes oreilles échangeaient follement, dans ce délire, leurs sensations : ces silhouettes d'arbres et de maisons, ces toitures et ces vitrages que le soleil couchant faisait flamber, ronflaient pour moi comme des trombones, et ces flots argentés du fleuve déferlant sur la berge sonore, confondaient en mon sensorium leur couleur et leur timbre... Au fond, mon délire était-il si déraisonnable, quand on songe à ces termes flottants de *tonalité*, de *ligne*, de *dessin*, et qu'un académicien peut, sans divagation, parler de *nuance* en Musique, et de *dissonance* en Peinture ?

J'eus beaucoup de peine, en cet état de trouble

où j'étais, à retrouver le chemin du retour. Enfin, m'orientant sur la cathédrale, dont la croix d'or retenait un rayon du couchant, je parvins à joindre la grand'route qui, peu à peu, par le resserrement des bâtisses, devint grande rue. Mon auberge était au fond d'une voie latérale et tranquille. Je trouvai du soulagement à la retrouver, à prendre pied, enfin, sur le Réel, sur le « terre à terre » rassurant de l'existence. La marche forcée que je venais de faire m'avait donné de l'appétit. Devant un quartier de jambon et une bonne bouteille de vieux vin du Rhin, je me sentis l'âme à la fois truculente et sentimentale d'un pur Allemand... Ce jambon était, en vérité, substantiel, et ce vin aussi généreux qu'excellent au goût; ils raffermirent tous deux mes nerfs ébranlés, et me firent songer qu'après tout la musique des maîtres, en Germanie, était faite, comme notre ancienne architecture française, de robustesse et de santé. Peut-être que les modernes mangeaient trop peu...

* * *

Que faire, après souper, dans l'auberge de Beethoven? Après un peu d'hésitation, par respect et par défiance de moi-même, j'ouvris le

piano; puis d'instinct, sans avoir l'idée de choisir, je frappai de la main gauche ce triple *ré* sur lequel part, allègrement, la quinzième Sonate : charmante pastorale qui est à la grandiose, la symphonique, ce qu'une estampe est au tableau. Je la savais, heureusement, par cœur, ce qui me laissait le loisir de l'écouter tout en l'interprétant, et de *vivre* cette musique ineffable. Au cours, déjà, du premier « mouvement », tout ce que j'avais vu, ce que j'avais entendu, senti dans mon excursion, me revint en mémoire. La Muse m'entraînait, de nouveau, dans sa course légère, et l'écho de ses pas, gentiment martelés, retentissait en la note de basse, en ce *ré* du début, obstinément frappé durant trente mesures, mais d'une détente si douce, élastique, pour ainsi dire... Au-dessus, la phrase mélodique s'élevait, questionneuse, presque suppliante, évoquant par ses strophes alanguies ma lassitude à suivre, exprimant aussi ma surprise et l'émerveillement de mes yeux... Ainsi tous deux nous montions, et redescendions, à travers des pays enchantés, elle m'entraînant sans merci, moi haletant, demandant grâce, et soupirant après une pause, afin de cueillir des fleurs curieuses que j'entrevoyais... Un épisode modulant de *fa dièse mineur* en *la naturel* me fit souvenir du carquois tombé : la basse y descendait au grave, par saccades, tel un corps lourd qui roule de degrés en degrés; mais, sans

effort, la belle *hoplitodrome* le rattrapait, puis, sans s'arrêter un instant, le rajustait sur son épaule, pour courir encore.

Dans un autre passage, où des gammes aériennes s'inclinent comme refoulées par une brise invisible, pour se soulever de nouveau, puis s'incliner, à plusieurs reprises, je revis ce voile de gaze glissé naguère de ses cheveux, et que mes mains, alors, ne pouvaient saisir dans son vol...

Ayant joué cela tout d'un trait — certes, en bien moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, j'avais atteint ce « relai » musical où le sublime cavalier change de monture : *groupe central*, ainsi le nomment les théoriciens; pour le pianiste, instant critique où le travail dit *thématique* va commencer. Alors l'idée dominante devient obsession; elle fait le tour des tonalités, franchit toutes les écluses sonores. Ici, dans la quinzième Sonate, c'est un fragment du thème initial qui, détaché de sa tige-mère, est entraîné, telle une jolie fleur naufragée, par les remous de l'accompagnement... Je ne retrouvais plus, en ces longs méandres, les pas bien détachés de ma taciturne compagne. Elle m'avait quitté, je m'en souvenais à présent, à l'orée du bois; à sa place, un ruisseau jaseur me poursuivait de son clapotis. Mais par contre je revivais, dans l'idée mélodique flottante, et « surnageante », mon

attitude questionneuse et l'émerveillement de mes yeux...

Ce travail thématique terrible, il tirait tout de même à sa fin; rapide, il passait sous mes doigts, comme le flot d'un bief, quand la vanne est levée; mais avant d'exciter quelque nouveau rouage, et de s'y pulvériser en écume, il reflétait encore des figures d'arbres, des images de terrains et de ciel...

Avec quelle évidence elles se réfléchissaient, en cette Sonate, les leçons reçues en plein air! Le *rameau d'orme,* objet de ma première méditation, ne revivait-il point en ces axes mélodieux poussant à vue d'œil, si bien articulés, fléchis, et développant en bel ordre des feuilles et des fleurs impalpables, aussi vite passées que venues, appendices immatériels et de rêve, qu'au Conservatoire on appelle « fragments de dessin », « modèles et séquences ».

Le Conservatoire! Il existait un Conservatoire... Et dans cet établissement de l'État, maison maussade au centre de Paris, on enseignait la langue des Dryades et des Ondines... Sans doute, il le fallait; mais pourquoi ne plaçait-on point l'école d'application, l'*École de Rome,* en quelque île séquanaise, ou quelque bois armoricain?...

Et classique toujours, mais pédante jamais, la Sonate se déroulait sans trêve sous mes deux

mains; elle passait comme une longue, longue oriflamme, blanche ou légèrement irisée, plissée par la brise, *ondée,* plutôt, de figures inconsistantes et fugaces. Elle retraçait dans la teinte initiale de *ré* tout, à peu près, ce qu'elle avait déployé dans la tonalité de sous-dominante, en *sol* majeur... Cette reprise obligatoire, parce que naturelle et *voulue,* ramenait très heureusement la Muse à mes côtés; car je n'étais point rassasié de ses petits pas élastiques et prompts; et ce fut à regret que, toutes les étapes franchies, la terminaison s'annonça : d'abord par les longs traits descendants du *groupe du chant* — tel l'ont baptisé les théoriciens, — puis, par ce qu'ils dénomment la *seconde idée,* mais transformée, presque méconnaissable, et revêtant une élégance, une grâce encore imprévues : profil mélodique suggéré, sans doute, à Beethoven par de délicats visages de femmes ou de fraîches corolles de fleurs. Enfin, le cœur gros, tout gonflé d'amour, je conclus sur le motif de l'*émerveillement* (tel je le baptisais, moi); j'en scandai, d'abord *crescendo,* puis *decrescendo,* la strophe suprême, la strophe qui, lassée, comme moi, de tant d'épreuves et d'avatars sublimes, finissait néanmoins dans une insistance de vivre...

*
* *

Le maître de l'hôtel, qui professait un certain respect extérieur à l'égard de la Musique, spécialement celle de son plus illustre client, attendit que j'eusse frappé le dernier accord. Puis, ouvrant discrètement la porte de la salle, il me fit entendre, avec politesse, que tout bruit devait cesser dans sa maison quand sonnaient *dix heures;* il ajouta que deux voyageurs de commerce, arrivés de Hollande et désirant partir de bon matin, aspiraient au sommeil... J'obtempérai sans discussion... N'avais-je point moi-même rempli ma journée?

Je gagnai le lit, brisé de fatigue, à présent que les nerfs ne me soutenaient plus; et, sans avoir le courage d'ôter mes habits, je m'abandonnai... Cette nuit-là, je fis un songe très didactique: je rêvai que, professeur à l'Institut de la rue Sainte-Cécile, je faisais aux élèves de ma classe un cours de composition... J'énumérais un à un, devant eux, les principes du style pastoral, et plus généralement du grand style. Je leur exposais la théorie de l'*axe sonore* et de ses appendices, telle que je la tenais de mes derniers maîtres, les arbres et les fleurs, leur vantais l'agrément qui

résulte d'une symétrie brisée par l'alternance, et d'une progression rythmique tantôt croissante et tantôt décroissante; je leur prêchais la régularité sans rigidité, la souplesse sans énervement ni mollesse. Je citais la Nature, surtout végétale, comme un modèle d'uniformité jamais monotone, et de variété toujours homogène. Je les adjurais de choisir, pour leurs essais futurs, des thèmes simples et féconds, et surtout de ne pas user prématurément l'intérêt en visant à la complication d'emblée. « La Nature, leur répétais-je, est patiente; sa marche favorite est du plus simple au plus complexe. Or les grands maîtres procèdent comme elle; étudiez leurs chefs-d'œuvre : en aucun point ils ne s'écartent des lois de vie, de logique foncière, universelle; ils ne copient jamais la *belle* Nature, mais empruntent seulement ses moyens pour réaliser le beau d'une autre façon. L'univers créé n'est pas à leurs yeux un modèle, c'est un exemple : il ne s'agit point, pour l'artiste, de refaire l'appareil exposé à sa vue ou même d'en faire un semblable; son but est d'inventer un appareil nouveau, tout en profitant des mêmes agencements. Voyez avec quelle science instinctive du paysage un Mozart, un Beethoven, un Weber entremêlent les voix ou les instruments dans leurs partitions, de manière à dissimuler, par instants, telle partie sous telle autre, cela sans

que la continuité soit rompue... » Et je leur citais ce *hallier,* toujours vivant en mon souvenir, où sur les mousses, les lycopodes et le lierre traînant à fleur de sol, les ronces suspendaient leurs arceaux, tandis que les fougères, à travers ce lacis, trouvaient le moyen de percer, d'étaler leurs frondes en bouquets. Et puis je leur parlais des *fleurs*, de leur lieu d'élection aux marges de verdure, aux marges de l'orchestration; je leur désignais des motifs, des strophes, des morceaux entiers fleuris ou « fleuronnés » de ces ornements que les Anglais appellent *graces,* et les Italiens *fioretti;* coulés, mordants ou ports de voix, trilles et battements, appogiatures ou gruppetti, trémolos, vocalises, points d'orgue... Homologues du décor architectural, ils n'étaient pas, ne devaient pas être purs agréments; à l'instar des chapiteaux sculptés, des bagues, des moulures, à l'imitation des corbeaux et des modillons, des clefs de voûte et des nervures diagonales, aussi des trumeaux de portails, des archivoltes peuplées de figures, des fleurons terminant les pinacles et des épis chargeant la pointe des pignons, leur fonction était avant tout positive et statique. Adaptés primitivement à cette fin de renforcer les points faibles, ou d'adoucir, pour l'oreille, les passages critiques, ils se prêtaient très opportunément, ces motifs, aux fonctions *idéales,* c'est-à-dire aux fonctions

significatives, expressives et décoratives. L'*imaygier* musical, comme l'autre, trouvait dans les réserves de l'architecture sonore un champ propice au semis des figures. Mais il fallait semer *là* seulement, et pas à côté : terminaisons, marges, arêtes, devaient fleurir ; le reste en épargne. Ainsi l'exigeait la Logique, au grand profit, d'ailleurs, de la Beauté, de la gloire légitime et durable...

*
* *

Comme elle coulait vive et facile, la leçon que je faisais, en songe, aux élèves de la classe de composition! Jamais, tout éveillé, je n'aurais eu pareille éloquence. Mais les songes sont si décevants!... Voilà que récapitulant, pour finir, mes sept principes de Beauté (telles les sept lampes de l'Architecture, de Ruskin), impossible de retrouver le septième, le dernier de tous, et le plus important. J'eus beau farfouiller dans mes notes et dans ma mémoire, ce septième principe ne venait pas. Alors mon beau rêve, si raisonnable et si lumineux, s'obscurcit; je sentis ma cervelle qui s'embrouillait : c'était un de ces écheveaux emmêlés qu'un pouvoir mystérieux, dans les cauchemars, oblige à résoudre...

Heureusement la pendule de ma chambre, sonnant sept heures, coupa court à cet état pénible; sa claire et rassurante sonnerie, de bonne fabrication française, me fit reprendre mon aplomb; et, quand elle eut frappé le septième coup, j'étais levé, debout, les yeux fixés sur le cadran où, la torche symbolique en main et les yeux bandés, s'appuyait un génie de bronze.

Ce fut comme un trait de lumière, et trouvant là, justement, mon *skizzen-buch* à portée, je traçai sur la couverture ces mots :

« Le septième et suprême principe du Beau, dans l'œuvre musicale, c'est le *génie*. »

*
* *

Après avoir fait mes préparatifs de départ, j'allai trouver mon ami l'organiste à la cathédrale; accomplissant ma promesse avec enthousiasme, je gravis l'escalier qui mène à la tribune des grandes orgues. La Musique s'annonçait déjà dans la gamme montante et descendante des tuyaux; elle dormait, comme pétrifiée, d'après le mot de Novalis, en ces arcades levées, puis abaissées symétriquement; et je suivais ainsi le *cursus* de la nef, divisé par la mesure des travées, jusqu'à la *coda* de l'abside, jouissant de

la répétition uniforme des gros piliers, ces basses fondamentales du morceau d'architecture; jouissant aussi de la variation du motif en chaque chapiteau, pris à part. C'était surtout la *fleur* que, là, je retrouvais avec plaisir : curiosité satisfaite d'un œil qui perçoit sur le vif, au dehors, l'abstraction plus ou moins flottante et pâle du dedans.

Alors, je plaignis tout bas cet homme que je voyais s'asseoir, automatiquement, sur le banc de bois, tâtonner des deux mains pour tirer ses registres, puis explorer, sans bouger la tête, les touches de son clavier, — et qui ne me voyait pas, lui, et qui ne voyait pas surtout la cathédrale, ne l'avait jamais vue, ne la verrait jamais...

L'aveugle, cependant, ne s'inquiétait nullement de ces choses; il accompagna d'abord un chant liturgique, puis improvisa de jolis versets bien fleuris; enfin, *pour moi,* par extraordinaire, il exécuta la grande fugue de Bach en *ré majeur*. Ce torrent roula d'un seul jet, sous ses doigts agiles, et sous ses pieds qui faisaient sortir du pédalier, comme des vannes d'une écluse, les ondes mugissantes des bombardes. Lorsqu'il eut achevé, je ne le plaignais plus : je l'enviais.

*
* *

Trois mois après cette séance d'orgue et cette poétique équipée sur un sol foulé par Beethoven, j'étais de retour à Paris, et renfermé, en compagnie de cinq à six cents mélomanes comme moi, dans une salle de concert. L'hiver était venu; le péristyle, encombré de mantes et de pelisses fourrées, vous mettait l'âme bien loin des clairières, des pelouses, des pâquerettes et des rossignols. Mais, aussi, l'*ut mineur* était au programme.

Tandis que les violons s'accordaient, dans ce charivari pittoresque qui n'est pas si différent, au fait, de certaines harmonies modernes, un critique de mes amis m'aperçut, et, me tendant la main de sa stalle : « Voici longtemps, dit-il, qu'on ne t'a vu, mon cher... Et d'où viens-tu donc, pour paraître à ce point changé? Retour de Bayreuth, apparemment? Wagner?

— Non, retour de Vienne, Beethoven.

— Vienne... Ah! la ville joyeuse, exquise... bière blonde, valses, jolies Viennoises. Mais

quel air rêveur je te trouve! Est-ce que tu serais amoureux?

— Hélas! tu dis vrai, répondis-je. Oui, je suis amoureux... amoureux d'une Muse! et de la Muse de Beethoven, encore! »





Sous la Coupole bleue

La scène est au Parnasse, sur un versant de la montagne mystérieuse. Là, les myrtes et les lauriers, en touffes massives, enferment un rond-point. Au-dessus, la sérénité bleue des ciels de Grèce; au-dessous, le velours vert d'une prairie que fleuronnent des asphodèles, avec des taches d'ombre laissées par le soleil déclinant. A l'entour flotte un frais parfum de lavandes, où se mêle l'arome des pins.

PERSONNAGES

APOLLON MUSAGÈTE. — LE CHŒUR DES NEUF MUSES.

APOLLON MUSAGÈTE. — Ouranos est pur et brillant; les flancs du Pinde reluisent au reflet de mon char comme des cuirasses d'or. Une brume aussi légère que la tunique des vierges aux Panathénées voile là-bas les horizons, là-bas où sont les demeures des mortels... Tour est beau, splendide et radieux dans le séjour que nous avons choisi sur la terre... De ce centre du monde habité, je puis

surveiller les humains, recevoir leurs vœux, leurs hommages; la fumée de leurs cassolettes arrive jusqu'ici, portée par les courants ascensionnels de l'air, et se mêle aux parfums de notre montagne. Tout est enveloppé de grâce, d'harmonie, de solennité; tout est parfait. Et cependant, mes sœurs, vous l'avouerai-je? Il me prend quelquefois un curieux désir d'être mortel et d'exister comme eux dans cette fièvre de vie qu'aiguise l'appréhension de la mort. Ah! que ne suis-je un simple citoyen d'Athènes! Philosopher sur l'agora, parler religion, science, politique, argumenter sur le connu et sur l'inconnu, voilà des plaisirs qui m'échappent, à moi qui sais tout. J'éclaire les hommes, il est vrai, mais je jouis peut-être moins qu'eux de ma propre lumière. Je goûte l'ambroisie, le nectar; mais je donnerais, certains jours, toutes les coupes d'Hébé pour une figue de Corcyre. N'ayant aucun besoin, je ne devrais sentir en moi nul désir, et cependant je ne sais quelle inquiétude me gagne. Je viens à me lasser de ma situation d'immortel et je porte envie — le croirez-vous? — aux fourmis débiles, mais actives, qui circulent en bas sous notre nuage, ont faim, soif et sommeil, et connaissent cette ineffable volupté, le *travail*.

LE CHŒUR DES MUSES. — Un dieu qui jalouse les hommes!... Étranges paroles que les vôtres, Phœbus. Quoi? n'avez-vous point notre

compagnie pour vous distraire? Chacune de nous a son talent, ses grâces, et peut dérouler devant vous sa gamme de séductions. Êtes-vous las d'Euterpe, vous faites appel à Terpsichore; Thalie viendra vous faire sourire quand Melpomène vous aura mis des ombres sur le front. Ce contraste de clartés et d'obscurités qui fait pour les mortels tantôt le beau, tantôt le mauvais temps, ce n'est qu'un faible écho des alternatives qui, suivant le sens de nos jeux, illuminent votre face ou l'assombrissent. Seriez-vous las du changement même?

Apollon. — Il est vrai, j'ai tort de me plaindre, possédant des compagnes aussi jolies, aussi intelligentes, aussi fidèles. Mais les dieux de l'Olympe ne sont point parfaits, vous le savez; non, pas même le grand Jupiter... Aussi bien, pour me créer quelque occupation et charmer vos propres loisirs, car le temps est long pour des immortels, une idée m'est venue : c'est d'imiter ces assemblées de sages vieillards qu'on appelle, en bas, des *académies;* de composer à leur exemple un dictionnaire de la langue, — de la langue des dieux, il s'entend, ou, si vous préférez, de la langue de beauté, parlée par les dieux.

Clio. — L'idée est vraiment neuve en ce Parnasse, et l'on n'attendait pas moins de vous, chef du chœur des Arts et des Sciences. Je me

propose tout de suite pour la section d'Histoire, et pourrai vous donner là-dessus de savantes dissertations.

Uranie. — Moi, je puis vous fournir des formules exactes pour ces sortes d'arts que les mortels nomment *sciences physiques,* et dont ils m'ont gracieusement, au début, offert le haut patronage.

Melpomène. — L'article *tragique* est mon affaire : au travers de mon masque, je vous soufflerai les meilleures définitions.

Thalie. — Lorsque sortira le mot *rire,* faites-moi signe, Apollon : c'est moi qui, dans l'intervalle si court de la naissance à la mort, communique une ou deux fois au pauvre éphémère humain ce tressaillement joyeux, ce spasme de bonheur illusoire... Ici même, aux festins de l'Olympe où je suis invitée, je sais faire passer dans l'assemblée solennelle des dieux un grand souffle de joie homérique; souffle qui fait trembler la voûte olympienne et soulève une houle sur l'Océan.

Apollon. *Terpsichore, Erato, d'autres muses encore, veulent parler toutes à la fois.* — Assez, mes sœurs, il suffit. Je compte sur votre zèle et votre forte érudition. Je compte aussi sur les charmes de votre style pour embellir notre vocabulaire et lui donner la forme académique, laquelle me paraît la plus convenable à notre majesté olym-

pienne. Eh bien! Profitons de vos neuf bonnes volontés et commençons de suite. Je soumets à vos voix, comme début, le mot *Idéal.* C'est, il me semble, une matière admirable à vos discours. Sortez du rang, mes sœurs, l'une après l'autre, et venez me donner, de cette chose qu'on appelle *Idéal,* la définition qui vous agréera.

Clio. — *Mon* idéal, ô Phœbus-Apollon, c'est d'observer, à travers les interstices que laissent les nuages, les actes et les gestes des mortels. Ils naissent, ils vivent, ils meurent; ils s'aiment, s'entre-tuent; ils plantent et bâtissent, fondent des républiques ou des monarchies et les abolissent, ou rasent les villes, les forêts. Or tout est là; car il n'est pas une idée, pas un fait, qui ne soit compris en l'histoire et dont l'histoire ne rende compte. Les sciences?... elles sont filles du temps : c'est en regardant le passé derrière elle que l'intelligence humaine peut progresser, marcher vers l'avenir. Notre mère commune, Mnémosyne, m'a désignée spécialement pour cette fonction : graver sur des tables d'airain l'image de tout ce que Saturne entraîne avec lui dans sa course; car ce dieu ne revient jamais sur ses pas. Sans moi, par conséquent, plus de sciences, plus d'arts; la mélodie d'Euterpe ne laisserait pas plus de traces que le vol d'un oiseau dans l'espace; et l'homme, enfin, dans ses travaux ou ses jeux, serait forcé de

réapprendre constamment ce qu'il apprit une fois.

Uranie. — Sans doute, ô fils de Latone, Clio parle à ravir de son art; mais qu'elle ne prétende point élever le moyen à la hauteur du but. L'Histoire conserve, il est vrai, les gestes de l'homme; mais, à chaque pas que l'homme fait en avant sur la route changeante du progrès, il lui faut oublier ce qu'il avait appris et voir les phénomènes qui l'entourent sous une lueur nouvelle. Il n'apprend guère plus en ton livre, ô Clio, que ce qu'il ne devra plus faire. Car ce livre est le sien, et l'histoire de l'homme, c'est l'histoire de ses erreurs et de ses illusions. Mon livre est celui de la Nature, qui reste toujours vrai et ne trompe pas. Je mets donc l'Idéal en la Science, et non dans l'Histoire. Au lexique de notre académie, le mot de « *Science* » devra briller au-dessous du mot Idéal, comme une étoile de première grandeur.

Apollon. — Au tour d'Euterpe, maintenant. Ne vas-tu point nous donner une définition en musique?

Euterpe. — Elle ne serait pas la plus mauvaise, car avec le chant, des voix, des instruments, l'on dit tout; si le nom d'Idéal convient à quelque chose, c'est bien à ce langage privilégié qui, sans rien articuler de précis, dispense plus de joie, donne plus d'évidence que les meilleures

nouvelles reçues et que les discours les plus persuasifs. Un appel sonore de trompette souffle autant d'héroïsme aux soldats que les harangues de Tyrtée; les mélopées de la lyre, accordée sur le mode lydien, suffisent pour amollir les cœurs les plus endurcis. Moi donc, Euterpe, avec une écaille de tortue marine et des nerfs tendus, je produis des effets plus prompts et plus profonds que les peintres ou les sculpteurs, avec tout leur appareil des formes, de couleurs. J'ai cet avantage sur eux qu'ils copient et que moi j'invente. Ils remplissent l'espace de matière; je le remplis, moi, de mouvement, et le simple dessin des ondes que j'épands, en pinçant mes cordes, réveille dans l'esprit des mortels et des dieux les vives images de tout ce qu'il y a de grand, de beau, d'harmonieux dans le monde.

TERPSICHORE. — Comme tu vois, ô Phœbus-Apollon, je ne suis pas jalouse d'Euterpe, et c'est ma main droite en la sienne que je m'avance pour déclarer à mon tour ma fonction propre, et mon idéal. Les hommes ne se souviennent pas assez de ma noblesse; ils méconnaissent aujourd'hui la portée et la dignité de mon rôle. Je suis la Danse : non la danse lascive ou la danse banale, lyrique ou mondaine; non pas une danse particulière, mais *toute la danse;* et la « Chorégraphie », que j'incarne, est sœur

jumelle de la Musique. C'est moi qui dans les solennités de l'ancienne Grèce, aux Jeux olympiques, aux Panathénées, dans les rites mystérieux d'Éleusis, rythme la marche, les gestes, les attitudes des célébrantes; moi qui règle par des mesures harmonieuses les mouvements naturels du corps, et qui leur transmets la même expression de force ou de grâce, d'enthousiasme hiératique ou d'élan guerrier qui s'exprime par la Musique. Qu'on honore donc mon nom suivant mon mérite et qu'on laisse en le prononçant les sourires équivoques. Terpsichore a son idéal, elle aussi; et même si l'Idéal veut être défini, je le nommerai *Terpsichore*. Quoi de plus élégant et de plus parfait que ces entrelacs alternés, que dessinent et sculptent dans l'air, de leurs bras arrondis en anses d'amphore, les jeunes et belles Gaditanes? Quoi de plus majestueux qu'un bataillon couvert d'airain qui chante le Péan, faisant sonner en mesure guerrière ses boucliers comme des cymbales?

Et, disant ces paroles, elle salue son maître Apollon d'une révérence; puis elle court reprendre son rang parmi ses compagnes; elle vole, plutôt, d'un preste essor de libellule, car les pans de son écharpe, en se soulevant, lui font comme deux ailes palpitantes. Apollon, émerveillé lui-même de tant de grâce, la suit longtemps de son regard de dieu. Mais un trio

charmant arrive à son tour; il est formé par trois jeunes femmes qui s'avancent de front, se tenant par les doigts entrelacés. L'une porte la robe longue et talaire : c'est *Polymnie,* muse de l'ode; la seconde, revêtue d'une chlamyde, au beau front tout éclairé de gloire, c'est *Calliope,* muse de l'épopée. Plus frêle et plus libre d'allures, avec une taille d'enfant et des yeux rieurs, *Erato* ne saurait dissimuler que, tout en aimant bien ses grandes sœurs, elle les juge un peu trop sérieuses; la maligne a caché sous sa robe un masque tragique : c'est celui de sa sœur aînée Melpomène. Vite, elle le pose sur son visage au moment de paraître devant Phœbus. Le dieu, malgré sa dignité de *musagète,* ne peut s'empêcher de sourire à cette boutade d'enfant gâtée; mais il feint d'être scandalisé, et la réprimande tout haut, quand il voit Melpomène prendre un air fâché.

Craignant toujours d'indisposer celle qu'on nomme « la Matrone de l'Hélicon », Phœbus lui rend son attribut tragique. Alors, d'un accent pénétré, Melpomène proclame son idéal :

« Polymnie, dit-elle, c'est le chant abstrait, indéfini, la rêverie métaphysique; moi, je suis la voix même du drame humain, voix concrète et vivante, belle par la réalité même de la souffrance et de la lutte. Je ne chante pas de vagues aspirations, mais la chair qui frémit sous la dou-

leur physique, ou l'esprit qui s'affole de douleur morale; j'exprime la détresse d'un mortel que poursuit la froide cruauté du Destin. Ma poésie n'est que l'expression juste de l'humanité, car elle tire ses effets sublimes de la lutte engagée par l'homme, au pied de cette montagne, contre la mort, la maladie, la servitude. Aussi définirai-je l'Idéal : le spectacle donné par l'homme, quand il est sincère; lorsque l'homme, en effet, ne ment pas, lorsqu'il ne se ment pas à lui-même, ce spectacle est toujours tragique. »

Alors, THALIE parle à son tour; ses traits sont fins et distingués, avec un pli de lèvres en dehors qui trahit l'optimisme, une élégante ironie.

« Que votre dictionnaire sera morose, ô cher maître Apollon, si vous écoutez les doléances de cette pleureuse. Eh! n'y a-t-il que des ombres dans l'existence humaine? N'y a-t-il pas, aussi, et surtout, des clartés?... Un jour, je risquai mon regard à travers un trou fait par le soleil dans les nuages. Athènes s'étendait tout en bas, avec ses blanches maisons, ses portiques, son agora sonore d'orateurs, son marché fourmillant d'une plèbe loquace. Quelle animation prodigieuse, quel entrain! Nous-mêmes, sommes-nous à ce diapason dans l'Olympe? Je distinguai cependant, malgré la distance, des citoyens qui revenaient du columbarium; un des leurs était resté là, poignée de cendres informe, afin

que ce corps, hier encore, peut-être, beau, fier et plein de santé, n'infectât tout le voisinage d'une peste meurtrière. Et ces hommes, ces femmes, ces vieillards, s'en retournaient gaîment, heureux de vivre, de survivre ; ils semblaient d'ailleurs assez las de s'être composé, pour une heure, un visage de deuil. D'où je conclus que l'Idéal, pour l'immense majorité des mortels, c'est le plaisir de la santé, la joie d'un organisme équilibré, robuste; celle aussi d'un esprit pratique qui, supérieur au mal futur, puisqu'il n'y pense pas, jouit de l'heure présente et s'amuse à mes comédies.

— C'est vrai, dit Calliope, qui s'était, pendant ce discours, tenue à l'écart; le commun des mortels est fait de la sorte; et, par Jupiter! c'est un bien : sans ce bandeau compatissant dont ils aveuglent l'humanité, certes, les dieux seraient trop cruels. Mais, entre l'attente optimiste et le spectacle tragique et pessimiste des choses, il faut placer l'*action*. Et moi, Calliope, muse de l'épopée, je représente l'action. Je suis l'élément essentiel, utile, du drame. Melpomène gémit, moi je marche; elle souffre, et je lutte. Les héros que j'inspire ne sont ni heureux ni malheureux, ni gais ni mélancoliques : ils sont résolus. Et pour moi, l'Idéal, c'est la décision. Penser, c'est beau, sans doute; parler, c'est bien parfois; agir est mieux. Les paroles ressemblent

aux oiseaux qui, volant en tous sens dans l'air, ne laissent nulle part aucune trace de leur passage. Les pensées qui ne se réalisent pas sont telles que ces graines qui dorment dans un tombeau sans germer... Mais le vouloir fait passer l'homme de la pensée à l'acte; je chante le Vouloir; l'Idéal, à mes yeux, c'est la Volonté, c'est l'*Action*. »

*
* *

Huit Muses avaient parlé et personne ne prêtait attention à la neuvième, à POLYMNIE, qui, recueillie sous ses longs voiles, gardait encore le silence. Dans son péplum de lin, drapé chastement, elle était belle d'une beauté souveraine; ses yeux brillants avaient l'éclat mouillé des pierres marines qui filtrent le soleil après avoir été baignées par le flot. Le regard de ces yeux très doux était si pénétrant de franchise et si plein de vertueuse tendresse, que le dieu même de la lumière ne put le soutenir longtemps; troublé comme par une divinité supérieure, il lui demanda, balbutiant, de définir son idéal. Alors, d'un geste ravissant, la Muse étendit ses deux bras sur le groupe de ses compagnes :

« Apollon, dit-elle simplement, je représente

la *Prière*. L'homme s'instruit par l'histoire, il s'élève et s'étend par les sciences. Il a, comme remède à ses maux, Thalie pour le faire sourire, Melpomène pour lui communiquer la sympathie, la consolation de souffrir en commun. Calliope l'excite aux actes héroïques; la grâce d'Érato l'invite aux douces rêveries. Par la Danse et par la Musique, il ennoblit ses gestes naturels, son langage. Moi, j'interviens en ces moments où, se souvenant qu'il n'est qu'un mortel, après tout, l'idée d'un monde supérieur, d'où son âme est venue, auquel elle reviendra, le saisit pour le faire tomber à genoux. L'homme est admirable, déjà, lorsqu'il agit pour le bien, pour le beau, quand il accomplit de bonnes actions, ou bien achève de beaux ouvrages. Mais sa plus belle œuvre n'est-elle pas l'hymne apollinique que, sous mon inspiration, il adresse au dieu de la lumière, au dieu guérisseur et dispensateur d'harmonie? Et quand, les yeux levés au ciel et les mains tendues, il te célèbre et chante tes bienfaits, n'est-il pas sublime et n'atteint-il pas l'Idéal? »

* * *

Phœbus-Apollon, tout ému, se trouva, par surcroît, fort perplexe. Les neuf Muses avaient

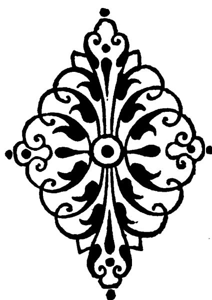
parlé; chacune avait donné sa formule de l'Idéal. Et maintenant comment décider du litige... encore qu'il penchât, naturellement, du côté de la dernière opinante? Aussi, la tête dans ses mains, demeura-t-il pensif quelques instants... Quand il se découvrit, la synthèse, d'elle-même, s'était faite. Les neuf Muses s'étaient groupées fraternellement, réalisant, dans un chœur plein d'harmonieuse unité, la définition vivante de cette idée complexe qu'est l'Idéal. Melpomène et Thalie d'une part, Calliope et la rieuse Érato d'autre part, formaient les deux tenants d'une chaîne ouverte qui se terminait à droite par Euterpe, à gauche par Terpsichore. Alors la Danse et la Musique tendant chacune leur main libre, entrelacèrent leurs doigts; et la chaîne, se refermant, se mit à graviter, légère et lente pourtant, environnant la seule Polymnie, tel un cortège de satellites autour d'une planète et sous le rayonnement de l'astre central.

*
* *

Et longtemps de suite Apollon, soleil des humains et compagnon des Muses, les regarda tourner dans un cycle enchanteur, les filles sé-

duisantes de Mnémosyne. Sur les flancs du Pinde s'étalaient maintenant de grandes taches d'ombre, et Vesper, à l'occident, allumait son flambeau rougeâtre. Le parfum des lavandes et des thyms, mouillés par la rosée du soir, s'avivait; mais toute la Nature était calme, et le silence planait sur les versants du Pinde assombri. Le lendemain un petit pâtre thessalien, qui gardait ses chèvres par là, raconta que la veille, à la tombée du jour, sur le rond-point des dieux, à quelques pas de la fontaine Castalie, il avait vu neuf robes blanches flotter en rond, après une conversation magnifique, dans un grec qu'il n'avait pas compris...







Le Coupeur de Lys

HENRI BOUILLON, jadis, au Salon de la « Plume », exposa son *Coupeur de Lys*. Je ne sais si c'est là ce qu'on est convenu d'appeler un « chef-d'œuvre », mais je sais bien qu'il m'a causé une sensation d'art exquise. — Un jouvenceau, pris à l'âge indécis où les contours adolescents hésitent, en quelque sorte, presse de son bras gauche replié la sommité fleurie d'un lys sur qui se penche, d'amour féru, son regard. De la droite il tient, abandonnée, la serpe dont il trancha les fleurs liliales, une à une... Et voici qu'un regret le saisit : devant les corolles qui restent il s'arrête, amoureux du lys, et, dans ce geste d'extase attendri, le bronze l'a fixé.

Je vis cette figure, et je fus épris. Épris de la grâce si joliment mièvre du regard baissé sur la tige, mutilée sauf la cime; épris du contraste piquant entre la tête ample, juvénile déjà, et l'enfantine gracilité du buste et des bras. Épris surtout de je ne sais quel mouvement langoureux des lignes qu'accompagne harmoniquement la flexion de la hampe liliale... Et je composai, d'un trait, l'églogue suivante.

Le Lys. — Enfant cruel, cesse, oh! cesse mon supplice... Ta serpe a déjà tranché cinq de mes corolles. Ma sève s'écoule, et je m'épuise. Oh! que t'ai-je donc fait?

L'Enfant. — Je t'aime. Ta blancheur de lait me passionne; tu me grises de tes parfums. Il faut bien que je coupe tes fleurs pour mieux les toucher de mes yeux, mieux les flairer de mes narines.

Le Lys. — Attends, je t'en supplie! Laisse pendre ta serpe un instant; écoute ma plainte. Si tu m'aimes, pourquoi me faire souffrir? Ne peux-tu courber ma tige près de ton sein qui bat... elle est souple. Ne peux-tu, de ta main ronde d'enfant, lever mes fleurs jusqu'à tes narines? Mes corolles sont élastiques; elles savent s'orienter au soleil; elles se hausseront bien à tes caresses.

L'Enfant. — Mais je te demande seulement

de couper encore cette fleur : elle est trop belle, c'est la plus belle de toutes. Après, je laisserai ta tige en repos. Il faut que le bouquet soit achevé, le bouquet que je destine à Cypris.

Le Lys. — Cypris? La petite bergère qui rit, en découvrant ses dents, quand elle t'aperçoit?

L'Enfant. — Oui, ses dents blanches, comme tes fleurs de lait. Et comme toi, lys, elle est pure et souriante, elle épanouit son rire de fillette comme une de tes corolles.

Le Lys. — Alors tu l'aimes mieux que moi-même puisque, pour lui plaire un instant, tu tranches mes fibres vivantes et tu détruis ma beauté, mon espoir de fructification à l'automne.

L'Enfant. — O beau lys, pardon! Je t'aime; tu es si beau, si pur aussi, si parfumé, si blanc! Je ne veux point te faire mal. Tes fleurs repousseront sans doute. De tes plaies ne coule pas un sang rouge; les blessures qu'on te fait te laissent silencieux. Tu ne peux souffrir, puisqu'on ne t'entend point crier... Oh! donne-moi cette fleur encore!

Le Lys. — Cruel enfant! Tu ne seras satisfait, hélas! que lorsque ma pauvre hampe mutilée, marquée de cicatrices, sera réduite à l'état d'échalas nu, honteux...

L'Enfant. — ... Non, lys, rassure-toi. Je comprends ma folie. Je laisserai cet épi qui renferme

encore trois corolles ouvertes et quelques boutons. Demain ceux-ci, aujourd'hui fermés, écloront, et ma Cypris en étalera les pétales de ses doigts, de ses doigts de fille soigneuse; elle sera contente de les déchiffonner, comme le tissu d'un voile, sans les séparer de ton corps. Lys, oh! pardon de t'avoir mutilé; je l'ai fait sans savoir pourquoi, d'un geste instinctif et stupide. Tu es beau, tu es innocent, et je t'aime.

Le Lys. — Adieu, berger, merci! Dis à Cypris qu'elle m'épargne, car mes fleurs, séparées de ma tige où coule une sève féconde, se faneraient vite sur son sein... Et ne crois plus que les plantes soient insensibles et qu'elles n'aiment pas, ne souffrent pas comme vous. Seulement notre amour, ou notre douleur, s'exhale en parfum vif, ou lent; et quand on nous blesse nous penchons la tête, et doucement nous expirons.

L'Enfant. — Adieu, beau lys, je t'aime.

Le Lys. — Je t'aime, gentil berger. Entoure une fois encore ma tête fleurie de ton bras, presse mon tissu frêle sur ta poitrine. Mais retiens ton haleine chaude, pour ne pas flétrir mes pétales.





Paysage normand

ROMILLY-SUR-ANDELLE... FLEURY-SUR-ANDELLE... Ces deux stations d'une petite ligne du Vexin se détachaient sur mon « indicateur » en joli relief, rejetant dans l'ombre toute une banale ou bizarre nomenclature. L'euphonie singulière de ces deux noms évoquait de délicieux paysages. La finale surtout, si féminine, de cette rivière, l'*Andelle,* me ravissait : elle était prometteuse de sites si gracieux, de si coquets rivages! Aussi je résolus de l'aller voir et de donner à mes yeux la fête que mes oreilles me prédisaient.

Un matin d'été, le train de Rouen me débarqua sur le quai d'Alizay, où fumait, patiente, avec le nonchaloir propre aux lignes secondaires,

ma locomotive, celle qui devait me conduire à la musicale rivière. Et dès l'abord je ne fus pas déçu; car, après quelques tours de roue, le train, quittant la vallée séquanaise, large comme une plaine, s'engagea dans un val étroit, mystérieux. A droite, une falaise à pic, une de ces côtes intérieures de Normandie qui s'étonnent de ne plus voir la mer battre leur pied. A gauche de la voie, des feuillages touffus s'enfuyaient, ormes et saules, frênes et peupliers; sous leur voûte coulait la jolie rivière au nom féminin... Refoulée par quelque évolution géologique très lointaine dans les limites d'un *thalweg,* elle laissait à sec tout son ancien lit; et ce territoire perdu par les eaux, la terre, le regagnant, en avait fait un ferme tapis d'herbages; tapis moelleux, semé de fleurs, où les vaches s'accroupissaient dans une nonchalance orientale. L'alluvion l'avait déroulé jusqu'au coteau nord, sur les flancs duquel, même, il remontait, les drapant de verdure; de distance en distance, une exploitation de carriers en interrompait l'unité paisible, et l'œil était surpris d'une blancheur de calcaire...

*
* *

Pitres!... Cet appel de station m'eût désenchanté si, devant le promontoire dressé là, qui

sépare les eaux confluentes, Andelle et Seine, je ne m'étais avisé de l'étymologie, — clef minutieuse, mais non méprisable, puisqu'elle ouvre le secret du temps et de l'espace... *Pitres,* c'est, j'imagine, le latin *petra.* C'est la pierre calcaire entièrement dévêtue de gazon, qui, forçant le regard, dicte au pays son propre nom de baptême; c'est le derme du sol qui s'excorie ça et là d'une blessure industrielle, ou qui laisse naturellement percer l'ossature. Devant ce cap sans Océan, en vigie sur un horizon de plaine solide, je me représentais la côte de la Hève réunie à celle de Grâce par des prairies, des champs de blé!...

On me signale, tout auprès, les traces d'un camp romain, des « antiquités », l'existence d'un paysan érudit, archéologue en blouse. Oui, je verrai, plus tard... Mais quelque chose m'attire plus loin, *plus profondément;* je ne descends pas. Mon train reprend sa marche.

Le promontoire dépassé, ce mur de falaise qui se continue dans le val, c'est la *Côte des deux Amants.* Légende assez connue, popularisée par les « guides » : *elle* promise à celui qui la portera du bas au sommet, d'un élan; *lui* se chargeant du précieux fardeau et défaillant à mi-chemin, d'un effort délicieux, à l'idée duquel son cœur, déjà, battait à se rompre...

Mais j'ai toujours glissé sur ces menues con-

tingences humaines, d'un intérêt si passager devant l'attitude séculaire de la Nature. La « Côte des deux Amants », à mon regard, ce n'est pas tant un but d'escalade amoureuse qu'un beau mur naturel démantelé, un rempart jadis assiégé par les eaux, racontant la défaite momentanée de la terre, et la victoire d'un Océan, — d'un fleuve colossal tout au moins qui, réduit à son tour par des forces supérieures, battit en retraite... Ce qui captive ma pensée, c'est moins la trace de leurs pas, à ces deux amants, que les vestiges d'une vie fluviale et marine, ces coquilles saillant à demi, tels des fragments de sculpture antique, sur la tranche du sol effrité.

Mes yeux ne voient plus là d'escalier romanesque, mais un rustique sentier de chèvre, ceignant la croupe montagneuse de ses lacets, et dont l'aboutissement est, sans doute, un plateau très découvert, d'où la vue plane sur le pays.

Cependant le train qui m'emporte, à longs sifflements questionneurs et caressant les arbres, au passage, du panache de sa fumée, pénètre plus avant dans le val. Un second arrêt. Cette fois, je cours ému vers la fenêtre du wagon : *Romilly-sur-Andelle!* Les horizons, là, se resserrent; les halliers se font plus touffus, les prés se teignent d'un vert plus pensif. La brume du du matin, déchirée, flotte en cardes légères de coton, ce que les filateurs des environs nomment

le *voile*. Les fonds se dégagent par degrés, et les prés humides évaporent leur buée au soleil qui monte... Ici je descends; je veux lier connaissance intime avec la rivière, la mystérieuse rivière au nom fluide, qu'on entend déjà s'écouler en lettres liquides, et consonantes, pour le rimeur, avec *demoiselle*, avec *hirondelle*. Oh! ce rapport profond entre les choses vues — et la voix... Car la musique du langage note les lignes et les couleurs; elle transpose les impressions lumineuses en sonorités concordantes; ou bien c'est notre oreille qui choisit, dans un accord fortuit de syllabes, l'harmonique le plus adéquat au sens du vocable.

*
* *

Peu de minutes après, je suivais la berge fleurie de l'*Andelle*, à petit pas, m'arrêtant pour un rien, comme un insecte lent explore curieusement le territoire d'un beau livre. Volume à la fois profond et très clair, que cette eau courante, aux rinceaux flexibles, et non pas seulement flexueux, et qui déroulait, continûment, son texte fait de rides parallèles et fugitives, telle une cursive idéale...

Que la lecture d'une pareille œuvre était atta-

chante! — Et combien, aussi, profitable! Elle contenait toute science connue et non connue, exposait, sans détour ni convention, la logique des choses et leur esthétique, traduisait les nécessités de vie en beautés... A la surface des eaux, les algues filandreuses s'étalaient, quenouilles rompues peignées par le courant, poussées par lui, toujours, dans le même sens, mais sans se détacher du fond. Sur les mousses formant des tertres de velours vert, tout un peuple d'arbrisseaux graciles et tendres se penchait au fil de ces eaux vives, prisonniers perpétuels du rivage et spectateurs forcés de cette liberté voyageuse.

Au-dessus de cette population altérée d'eau fraîche, les grands arbres, avides d'air pur, dressaient leurs têtes; et je retrouvais, dans l'entrecroisement forcé de leurs branches, ce quelque chose de fraternel et de touchant que m'avaient inspiré les voûtes ogivales. Je passais, recueilli, sous ces arceaux vivants et frémissants, comme sous les nervures impassibles d'une cathédrale; et je vivais, littéralement, la lettre morte du langage, qui nomme à la fois des nefs de verdure et des futaies de pierre.

Je faisais halte par instants pour écouter l'instrumentation, innotable, des bois et des eaux, ce tissu symphonique amorphe, ajouré de silences, brodé de mélodies sans formule et s'es-

sorant, fatales, de je ne sais quel fond harmonique; bruissement monotone et complexe de petites vagues pressées touchant les herbes au passage, tourbillonnement sonore des remous, murmure sourd et lointain des eaux s'échappant de l'écluse... Quelle association de violes, de harpes et de flûtes restituera jamais ce timbre inexprimable, fait de dissonances si douces et d'incohérences rythmiques si berceuses? Résonance qui n'est plus un bruit, et n'est pas encore un son musical; langue énigmatique de l'eau, simple en sa structure comme l'eau, mais compliquée par l'entrelacs infini des ondes; chuchotement de voix câlines et voilées qui dialoguent de telle façon qu'on ne sait pas si c'est la parole chantante ou le chant sans parole. Est-ce, d'ailleurs, un concert de voix ou d'instruments? Et de quels instruments? Hautbois et clarinettes à système d'anches inconnu, cors en sourdines, de facture inédite, inimaginable; cithares aux résonances éoliennes; cymbales de feuilles ou de cercles liquides, frôlées par la brise qui passe...

*
* *

N'avais-je point tort de comparer ainsi, même inconsciemment, la Nature naïve à nos Arts? Le

véritable parallèle n'était-il pas de sens inverse? « *Natura, artis magistra* »; je me rappelais ce mot de Bacon...

Mais nous connaissons bien nos propres procédés, tandis que ceux de la Nature demeurent si peu pénétrables! Lors même que nous découvrons les rouages et les rythmes de vie chez les êtres, il nous reste à trouver le secret de leur expression, de leur claire et rayonnante beauté. Peut-être me faisais-je illusion sur les difficultés du problème : cette beauté ne peut-elle s'expliquer, extérieurement, par la perfection du travail? Car le monde créé, qui nous paraît en fête, est réellement en perpétuel labeur. Seulement, ce labeur est caché, silencieux et séculaire; il est aussi et surtout *automatique*. Ces arbres de haut jet, qui me dominent de vingt mètres, ils ont grandi, chaque saison, d'une crue insensible; leur tronc n'a pas été dressé par des mains visibles, ainsi que nos fûts de colonne : il s'est dressé lui-même, de son propre effort; et si leurs rameaux fléchissent en arc, c'est par épuisement de l'effort. Leur feuillage non plus ne fut tissé ni découpé, mais *s'est tissé, s'est découpé* par l'effet d'une force intérieure et d'une force mesurée, la science l'atteste. De même, les terrains se sont soulevés ou affaissés; les eaux n'ont pas été versées de l'urne d'un dieu païen; elles se sont amassées, puis, ruisselantes, se sont frayées leur

route grâce à leur propre poids. Et si l'ensemble de tant d'éléments divers demeure homogène, s'il en émane un apaisant effluve d'unité, c'est que là, sur les rives de cette Andelle, l'onde, le sol et l'atmosphère se sont mis d'accord; soumis eux-mêmes aux lois cosmiques, ils ont agi tout aveuglément sur des êtres obéissant aux lois vitales, et ceux-ci réagissent à leur tour, disciplinent le ciel et les météores, affermissent les terres et contiennent les eaux impatientes.

De ce jeu réciproque et réglé, le résultat certain, c'est l'*harmonie*. Car, où les contradictions ne peuvent subsister, les concordances ont le champ libre. Ainsi, l'onde de cette Andelle est un miroir pour le soleil, qui s'y reflète en fleur métallique immense aux mille rayons, et pour les roseaux, les iris, qui projettent là leur image renversée, symétrie paradoxale mais rigoureuse. Sur le velours vert des mousses qui capitonne les deux rives, l'ombre, contraste du reflet, reproduit en noir, horizontalement, le tableau vertical des verdures et des ramures. Dessin fantasque de tapis que compose impassiblement la Lumière. Ces verdures et ces ramures elles-mêmes, nous aimons les voir penchées sur les eaux, se rejoignant en voûte sur nos têtes; et ce geste, en définitive, dont nous profitons, il n'est pas fait *expressément* pour nous : c'est un geste de soif et d'aspiration à l'air libre; l'atmosphère attire les

végétaux au zénith; l'onde et le sol humide les rappellent vers le nadir. Mais, parce que nous avons une âme intelligente et sensible, la résultante de ces forces aveugles est comme une intention de douceur et de grâce.

Les frondaisons, d'ailleurs, les feuillages, les fleurs, ne sont pas que douces et que gracieuses, à part, par leur contour, leur attitude et leur coloris; toutes ces étoffes vivantes sont assorties; tous ces festons, ces plis, ces ajustements d'une « façon » si diversifiée, ne présentent aucun disparate. D'où vient cette apaisante unité, qu'on ne voit plus, hélas! dans nos tentures ni dans nos costumes?... C'est que les feuilles, les fleurs et les écorces ne s'habillent pas à leur guise... Sans s'être concertées, précisément, elles se rencontrent sur le terrain de la convenance et du goût, c'est-à-dire sur le sol natal. Paysannes, Françaises, autochtones, elles ne souffrent auprès d'elles aucune étrangère, aucune espèce exotique ou de luxe; feuilles d'un vert constant, elles excluent les feuillages colorés, artificiels, de nos jardins; corolles « simples », elles répudient les variétés *flore pleno* des horticulteurs, à dédoublement factice et stérile — j'allais dire *duplicité*. Ce n'est pas une main d'homme qui les a semées, c'est l'aile du vent. Or le vent, s'il est aveugle, est un aveugle bien mené; ne soufflant pas lui-même au hasard, il n'ensemence pas le

sol au hasard. Plus ou moins lourdes ou légères, les graines se disséminent à des distances variables, et qui sont calculées, sans doute; leur répartition, parcimonieuse ou prodigue, sur le sol, fonde ici des colonies uniformes, là ne pose que des jalons isolés. C'est ainsi qu'en marge de la rivière, je cueille des épilobes, des spirées par touffes, et, de loin en loin, je trouve une *mélitte* pour parfumer mon bouquet... Il existe aussi des graines ailées, véritables papillons de la flore. Cet érable champêtre sous lequel je passe en porte des centaines, prêtes à partir; vers l'automne, quand je ne serai plus là, cet essaim végétal s'envolera des cimes dans l'espace, et pour tomber où? Je n'en sais rien; mais, encore une fois, le vent ne souffle pas au hasard... Ailés ou non, les grains eux-mêmes revêtent mille formes, qui favorisent ou contrarient leur voyage aérien. Que le vent, au surplus, n'ait pas « la main heureuse », le sol corrige ses erreurs : il opère, ce sol, pour son compte, une sélection, et définitive : les espèces qui doivent pousser ici, dans ce vallon, en marge de cette eau, poussent seules, parce que seules elles *peuvent* y vivre. Ainsi l'élimination des types en désaccord avec le milieu s'opère, automatiquement, par la résistance même du milieu. Voilà comment s'est faite l'unité du paysage que j'aime; un équilibre perpétuel entre la puissance

et la résistance, entre la force vive et l'inertie, a tracé les méandres de ma rivière, comme il a dessiné, tout auprès, l'hélice élégamment lâche des lianes et la spire serrée des coquilles d'eau douce...

*
* *

Aussi bien, la vue perspective d'usines échelonnées le long du val ne me gâte pas trop mon plaisir. Officines ingrates de l'Utilitarisme, je les maudirais, si leur vaste nef en brique rouge, ajourée de blanches verrières, leurs cheminées en minces tourelles couronnées d'un panache noir, et leurs processions de bourgerons bleus, ne m'y faisaient voir, transfigurés, les temples de la science.

Au dedans se dit et se chante l'office ponctuel du Travail. Là, les *mull-jennies* font mouvoir des rouets plus savants, moins poétiques aussi que ceux tournés par nos aïeules... Et cependant il est expressif en son genre, ce geste des broches qui, prestes, tendent le fil et l'enroulent en le croisant sur les bobines impatientes; le bourdonnement obstiné des tambours fait songer aux abeilles en activité dans la ruche. Et puis ce nom de *mull-jenny* fait revivre un passé naïf, évoque

l'ouvrière anglaise fine et pâle, aux cheveux d'or, aux doigts nerveux; il transmet quelque grâce encore à ces travaux d'aiguille métallurgiques.

*
* *

Alors, par un chemin d'idées plus ou moins direct, je reviens à l'*Andelle,* à la rivière au nom féminin, fluide et gracieux comme son cours, à l'Andelle qui baigne et laisse baptiser de son nom les haltes d'un *railway*, qui rend les prés si frais, et si touffus les taillis en marge du rail, et qui pousse avec condescendance de son flot les palettes des roues d'usine, anime les machines fileuses et tisseuses, épand ingénument son eau pour l'Art et pour la Science.

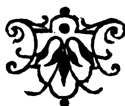
Au fait, dans la Nature, qu'elle soit normande ou bretonne, exotique ou française, continentale ou maritime, la beauté n'est jamais un produit de luxe et d'oisiveté, mais émane constamment de quelque labeur vital ou cosmique. Les eaux voyagent, suivent la pente, érodent d'un côté, alluvionnent de l'autre, et leur activité, pour nous, est un spectacle; leur travail d'érosion se présente comme une sculpture, leur travail d'alluvion comme un modelage... De leur côté, les terres s'éboulent, se fissurent, et la seule gravi-

tation pesant sur elles ou les flagellant d'averses précipitées, crée pour notre sens esthétique expression, caractère, beauté. Les arbres vivent, simplement, et vivent très vieux; or leur geste de vie, magnifié par l'âge, devient un geste d'éloquence. Les oiseaux naviguent dans l'air, et, sans se préoccuper de nos admirations, ils sont admirables; tels les navires qui déploient, pour un but commercial, leurs ailes blanches à l'horizon... Il suffit que le vent, jouant son rôle fatal, passe sur la forêt, le champ de blé, la mer, pour composer un drame supérieur, un tableau qui surpasse tous les tableaux; — je ne dis pas une symphonie qui surpasse toutes les symphonies...

Le Grand Artiste, Dieu, n'a donc rien créé pour le seul aspect : c'est, avant tout, le Grand Ouvrier. Notre œuvre d'art, à nous, est au contraire toute en surface; elle manque de structure intérieure, et souvent de fonction profonde. Le grain même des moellons qui composent une cathédrale n'appartient pas encore au règne artistique; ainsi des vibrations dont se tisse une symphonie. Sans doute on peut rehausser notre ouvrage, en le montrant désintéressé, directement tendu vers le beau... Mais combien de fois, ce beau, l'atteint-il?

Coule donc, Andelle insoucieuse, en ton val écarté, recueilli! Les peintres perdent leur temps à te projeter sur un coin de toile, et les poètes à

rimer en phrases parallèles sur toi... Vain sera leur effort et leur désir de gloire, s'ils n'ont point en eux-mêmes, déjà, cette force infaillible qui dirige ton cours, libre en apparence, et t'achemine, irrévocablement, vers la pleine mer.







En Chemin vers la Cathédrale

LÀ-HAUT, dans les lointains d'un vaste et calme paysage, elle étend, la ville de province, ses pierres grises encadrées de quelque verdure; et son aspect serait bien morne si, par-dessus les maisons, les murs, les jardins, la cathédrale n'élevait ses clochers. Du lieu d'où je l'aperçois, ses grandes lignes seules sont saisissables; l'œil en fait plus aisément la synthèse, et l'âme en saisit mieux l'expression essentielle, fondamentale. Dans le silence de ses cloches, elle est éloquente et me parle... Et que dit-elle donc? Quelque chose à la fois de grand et de familier, de puissant et de doux; elle exprime une ténacité patiente et majestueuse, un élan résigné vers le ciel, — aussi

une grave bonté de vieillard... Le fleuve, serpentant tout au bas, mais dans sa direction, a l'air d'un beau chemin qui conduirait à ses portails; et les péniches lentes, descendant le courant, semblent guidées par sa flèche comme par un phare.

Aux dimanches brumeux de novembre, elle épandra, lugubres, à l'entour, les tintements de son bourdon, et les toits d'ardoise mouillés, les vieux murs, les ponts, les feuillages demi-morts des parcs s'imprégneront d'une mélancolie pénétrante.

Vienne Pâques, et ce linceul d'hiver étant tiré, les façades blanchiront sous la lumière d'avril; les cimes s'épanouiront en verdures neuves, tout s'ouvrira. Alors la cathédrale sera rajeunie; l'office de la Résurrection fera résonner ses nefs d'*alleluias,* que les cloches porteront au loin dans la campagne.

Elle est belle, la cathédrale, sous tous les ciels, à toutes les heures : virginale aux matins de mai, lorsque sa face reflète le rose de l'aurore, tragique aux nuits d'orage qui la sillonnent d'éclairs rougeâtres ou violacés, mystérieuse et douce quand la gaze noire des nuits constellées s'étend sur ses tours...

Mais s'arrêter à cette silhouette est un peu trop superficiel, et souci de peintre. N'y a-t-il pas là bien plus qu'un pur décor?... Et n'y pressent-

on pas la perfection d'une architecture et sa vocation supérieure?... J'irai donc vers ce grand et beau corps, et j'essaierai de pénétrer son âme. Oui, je marcherai vers la cathédrale : « *Introibo ad altare Dei.* » Car cet autel géant et soigneusement clos renferme toute chose essentielle. Là se trouve abrité, comme en l'Arche biblique, un exemplaire de toute beauté, de toute précieuse utilité. Que l'eau du fleuve, débordant, vienne l'isoler du monde extérieur, on pourra vivre une vie de forêt sous ses chapiteaux et ses berceaux de pierre, une vie de plein firmament sous l'irisation des verrières, des roses.

J'irai donc vers la cathédrale, mais lentement, respectueusement : ainsi le prêtre qui monte les degrés de l'autel. Oui, patiemment je gravirai les pentes qui y conduisent. De loin, je l'aperçois, je la désire; je prévois cette communion des Arts avec les Vérités éternelles... Mais, entre elle et moi, tout un monde s'étend, où je chercherai son modèle, où je tâcherai de pénétrer sa genèse : d'abord un bois profond, aux berceaux infinis de verdure; puis de vastes prés découverts, et le fleuve coulant au bas; enfin tout un amphithéâtre de ruelles escarpées, d'escaliers grimpants, de terrasses; chaos calcaire amorphe d'où se dégage, en cristallisation miraculeuse, la double aiguille de calcaire.

Immédiatement au-dessus de ma tête, un ber-

ceau continu de feuillage annonce les voûtes de là-bas, et déjà je peux me croire dans la cathédrale, en levant mes regards sur ces rameaux entrelacés formant presque l'ogive... Serais-je influencé par la théorie de Chateaubriand? Je ne le crois pas; d'ailleurs, si l'Art, ici, n'a point imité la Nature, tous deux se sont manifestement rencontrés... Après tout, l'allée de forêt n'est-elle pas artificielle, elle-même, par un côté? Et du simple fait d'ouvrir un chemin entre des arbres, y a-t-il bien loin à celui de ménager, entre deux rangs de piliers, une nef?

Tout en cheminant, mon imagination se reportait sur le passé, le passé lointain... elle évoquait ces hommes d'autrefois que nous appellerions de grands architectes, d'éminents sculpteurs, et qui s'intitulaient « maîtres de l'œuvre » et « tailleurs d'images »... Aujourd'hui couchés et dissous dans l'humus, sans qu'on puisse retrouver la trace de leur tombe, ils étaient alors des vivants comme nous, — et même, si l'on en croit les chroniques, de « bons vivants ». Non pas serrés dans un habit mesquin ni coiffés d'un chapeau lugubre, choses très capables de nuire, en fait, à l'inspiration; mais à l'aise dans des bliauds et des surcots très amples, dont les manches favorisaient le geste large, expressif, l'eurythmie des conceptions et des tours de main. Non sceptiques et taciturnes, mais gais et

croyants, n'ayant certes aucun soupçon de nos querelles modernes entre *idéalistes* et *réalistes;* ne pâlissant point sur des livres, des cartons, et déchiffrant plutôt, comme il est prouvé, le texte vivant des feuillages, des inflorescences et des préfoliaisons végétales.

Je les revoyais, ces maîtres, en des sentiers de bois comme ceux-ci, se promenant de compagnie, causant, s'ébattant, se penchant, tels des botanistes, sur les scions, les bourgeons printaniers, les crosses des jeunes fougères et toutes les jeunes pousses, de préférence. — Et pourquoi? Pour les serrer dans une boîte de fer-blanc peinte en vert et scruter leur anatomie, ou les classer dans un herbier méthodiquement? Non pas, mais pour se procurer des modèles, ou plutôt des *exemples* de beauté simple, ingénue.

Car ces plantes méprisées des horticulteurs, qu'on appelle *acanthe, hépatique, chardon, mauve frisée,* s'offrent déjà décoratives dans le hallier : oh! très naïvement, sans le savoir ni le vouloir, et ne se préoccupant, bien entendu, que de vivre, de fructifier... Et par un mystère à la fois joyeux et glorieux de la Nature, il arrive que ce *vouloir-vivre* crée de la beauté et qu'il inspire le *savoir-faire*... Ainsi les constructeurs d'églises de ce temps-là se trouvaient avoir à la fois l'esprit surnaturel et naturaliste; ils puisaient, en définitive, dans la création, les ornements

d'un temple expressément bâti pour le Créateur.

Voyageant peu, ces architectes, ils ne risquaient point de brouiller les styles; l'*exotisme,* qui nous corrompt, n'existait pas encore pour eux. Seul, l'Orient avait introduit ses formules; mais c'était à l'origine première, et la coupole byzantine ne s'entrevoyait plus que bien vaguement dans ces voûtes perfectionnées. Au milieu du XII[e] siècle déjà, l'Art de bâtir était français : les plus pures de nos cathédrales ont poussé sur le territoire de l'*Ile-de-France;* leurs berceaux calcaires reproduisent, en un rêve de blancheur et d'immobilité, les berceaux rameux et feuillus des forêts gauloises, celtiques; la flore de leurs chapiteaux, de leurs archivoltes, est celle des bois parisiens, rouennais ou chartrains.

S'ils ne voyageaient guère, nos maîtres d'œuvre, du moins dans le sens qu'on donne aujourd'hui au mot *voyager,* il n'avaient pas besoin non plus de s'éloigner beaucoup de la cité pour trouver ce qu'ils recherchaient : leurs villes n'avaient pas cette stupide immensité qui recule le cadre de verdure et de fleurs toujours plus loin; les jardins, les espaces libres étaient alors nombreux : on pouvait voir des chênes et respirer des roses sans s'éloigner du centre et des écoles. Ainsi la Nature n'était pas, pour ces heureuses gens, luxe dominical, et, la trouvant

près d'eux, toute la semaine, pouvaient-ils sans arrière-pensée, le dimanche, s'enfermer dans la maison de Dieu, vivre à la lumière des vitraux, et chanter les vêpres.

Et lorsqu'ils sortaient de l'église la Nature s'ouvrait devant eux, de nouveau, comme une leçon de choses, une leçon d'art inappréciable pour perfectionner le corps de l'église. De la sorte, l'œuvre de Dieu servait de modèle à l'œuvre humaine, faite pour Dieu; le spectacle de la Création inspirait ces créateurs du style ogival.

*
* *

Mais aussi, par une action réciproque, le séjour qu'ils faisaient, ces artistes, en la maison de Dieu, purifiait chez eux l'instinct naturaliste : leurs yeux, emplis des lueurs irisées de vitrail, étaient moins tentés par l'or somptueux du soleil; leurs oreilles retentissaient encore trop du son des orgues et des cloches pour écouter les murmures câlins du feuillage et des ruisseaux; leurs narines, tout imprégnées d'encens, se refusaient aux aromes capiteux des fleurs qu'une atmosphère d'orage fait languir. De là cette chasteté dans le style, ce mysticisme sain, sans

mièvrerie. De là ce culte du symbole parfois minutieux, cette façon surnaturelle de voir la Nature.

*
* *

Ici ma rêverie changea de direction. Le bois où je marchais depuis un quart d'heure venait d'interrompre ses longues nefs, et l'horizon, s'ouvrant de nouveau, découvrit à mes regards, lointaine encore, mais précise, la *Cathédrale*.

Entre elle et moi s'étendaient des pâturages, en pente douce jusqu'au fleuve, jusqu'au beau fleuve serpentin, amorcé sur elle, ayant l'air d'un chemin menant à ses portails, mais qui se serait vite dérobé au détour de l'escarpement. Et mes yeux faisaient le trajet par avance : ils dévalaient le long des prés, traversaient les eaux, escaladaient les pentes de l'autre rive, et se posaient enfin sur la double aiguille de pierre. De là, tournoyant à vol d'oiseau, de-ci de-là, ils rasaient les pignons fleuronnés, les hauts murs ajourés de fines balustrades, s'arrêtant aux portes jumelles, ombrées d'archivoltes figuratives.

Une idée me vint alors à l'esprit, peut-être étrange : quelle sensation la Cathédrale peut-elle bien évoquer chez d'autres que moi — par

exemple, en l'âme de ces ruminants (faut-il dire une *âme ?*) de ces vaches paisibles, indifférentes à tout ce qui n'est pas leur pâture — et curieuses pourtant, qui regardent si longuement et si droitement devant elles?... J'imagine, à la légère peut-être, que l'harmonie des lignes suffit à les rassurer, et se borne là, l'animal ne sachant distinguer que le *rassérénant* du *rébarbatif.*

Et que dit-elle, la Cathédrale, au petit berger qui seul, armé d'une baguette, mène tout ce troupeau?... Ce n'est là qu'un enfant, et qu'un paysan; encore est-il singulièrement supérieur aux êtres puissants qui l'entourent; d'abord, parce qu'il les dirige; ensuite et surtout, parce qu'il voit plus haut et plus loin qu'eux... Certes, un théologien ou un archéologue en sait plus long que lui sur la signification du noble édifice; un artiste en saisit plus nettement et plus profondément la beauté... Mais ce pâtre ignorant peut devenir un jour théologien, archéologue, artiste; et, en attendant, il sait sur la Cathédrale, déjà, de certaines choses, et des choses qui sont, en définitive, essentielles... C'est, pour son âme d'enfant chrétien, une grande église, une église plus grande et plus ancienne que les autres; mais c'est toujours une *église,* c'est-à-dire un lieu vénérable où l'on se découvre, où l'on s'agenouille... Plus tard il mettra, s'il prend de l'instruction, des mots savants sur ces idées

simples : il acquerra ces deux notions de luxe, celle d'*adaptation liturgique* et celle de *pieux symbolisme;* il apprendra le sens du plan crucial et du « triplet », verra dans la rose du tympan central la « Couronne du Roi des rois » ; la légère déviation de l'axe, au chevet, exprimera pour lui la tête, inclinée sur la croix, de Jésus; dans les croisillons du transept, il reconnaîtra ses bras adorables...

S'il devient plus tard un savant, le petit pâtre que je vois là, maîtrisant son bétail avec une baguette de coudrier, il jouira comme nous du panorama, si complexe en son unité, de l'architecture; son esprit se passionnera pour ces lignes si pures, ces plans d'une perspective impeccable, ces contrastes de pleins et de vides, de saillies et de creux ingénieusement ménagés, aussi cette hardiesse en la structure des voûtes, ne suscitant aucun effroi, cette richesse en fûts de colonnettes, en nervures, en arcs parallèles ou concentriques, se conciliant avec la plus scrupuleuse économie. Car, du faisceau compact des tiges calcaires, telle une cépée de forêt, les nerfs divergent tous au même niveau, et chacun à part court accomplir une fonction spéciale et précise. Se rejoignant, fraternellement, d'une pile à l'autre, les uns vont composer, dans l'axe du vaisseau, le profil des arcs « formerets » ; d'autres, se rencontrant au sens transversal, con-

stituent les « doubleaux », mesure des travées; d'autres enfin, croisant leurs diagonales à la clef de voûte, dressent ces pavillons de pierre non pareils, qui donnent leur nom au style *ogival*. N'en sont-ils point, en somme, la substance?

*
* *

Avant de redescendre le val assez bas pour que la Cathédrale disparaisse à ma vue, j'essayai de la voir sous un angle nouveau : sous son aspect abstrait et pour ainsi dire primesautier. M'efforçant d'oublier, pour un court instant, ma science archéologique et théologique, je voulus me la figurer à la manière, sans doute, de ces êtres nonchalamment étendus là, sur la prairie, et que les Cartésiens traitaient de machines... Mais, vaine tentative! Si, pour une seconde, je perdais de vue le temple chrétien, la notion du monument historique persistait. A peine, dans un éclair de pensée — d'absence, plutôt, de pensée, parvenais-je à saisir le pur et vide ensemble des lignes... Encore ces lignes, et ces plans, et toute cette sèche géométrie dans l'espace, ne pouvaient-elles enchaîner l'essor de mon imagination ni paralyser les fibres de mon plaisir. Je subissais quand même le charme

des parallèles, et la magie des verticales me dominait.

Alors je descendis; abandonnant le pré, les vaches et leur pâtre, je me hâtai vers le fond du val, où le fleuve roulait des flots d'or... C'était un signe que le jour s'avançait, que le coucher du soleil était proche.

J'arrivai bientôt sur la berge, où la falaise à pic du rivage opposé me cachait la ville juchée tout au sommet. Je jouissais du contraste anticipé de cette solitude avec la vie sociale de là-haut; je mesurais d'avance l'espace, bien problématique, qui s'étendait du beau fruste, mais onduleux, de ce paysage — à la beauté rigide, et pourtant « achevée », de cette architecture.

Et, comme un enfant, pour me distraire, je lançai dans l'eau plate du fleuve un galet, puis deux, puis tous ceux qui me tombaient sous la main... Mais, voilà ce que c'est que d'être philosophe! Les trous que je faisais dans l'étoffe liquide s'entouraient de cercles toujours grandissants, et qui s'entrecroisaient, merveilleusement, sans se défaire; et ces cercles magiques, bien connus sous le nom banal de *ronds d'eau,* je les comparais aux ronds savants de craie que le premier manœuvre venu sait tracer sur un mur avec le compas, et qu'il se plaît à entrelacer, cherchant des rosaces...

Certainement, nos maîtres de l'œuvre du

moyen-âge, bien qu'ils portassent des surcots aujourd'hui démodés, se livraient au même exercice; et peut-être les comparaient-ils, ces dessins voulus, immuables, à ceux qu'une loi physique trace, fugitivement, sur les eaux.

Constamment le compas en main, ils n'en étaient point, pour cela, plus *compassés;* non, pas plus compassés, ni plus pédantesques, que ce beau fleuve où se croisent les ondes, en cercles parfaits, et que toute la Nature, en somme.

Est-ce que la lumière, elle aussi, la *belle lumière,* qui transfigure jusqu'aux murs lépreux, qui embellit tout ce qu'elle touche, n'a pas un trajet rectiligne? Ne se brise-t-elle pas en angles précis, implacables? Et l'horizon marin ne nous apparaît-il pas exactement circulaire? Ainsi la Nature, à sa base, du moins, tendrait à réhabiliter les « Éléments d'Euclide » auprès des artistes...

Mais l'Architecture, également, pratique la ligne droite: elle ne dédaigne pas le chemin le plus court. A la droite, prise au rayon, elle joint le cercle, emprunté à l'onde. Et comme l'onde est fluviale, lumineuse, sonore, l'architecture, dans ses courbes, sera fluide, rayonnante et musicale tout à la fois. Là-haut, au tympan des fenêtres, aussi bien qu'ici, sur le fleuve, les cercles se coupent, interfèrent, font des entrelacs. Si Novalis a pu définir l'édifice *une musique pétrifiée,* à plus forte raison pourrons-nous y voir

un système cristallisé de flots et d'ondes liquides, même d'ondes vitales et modeleuses d'organismes.

Ainsi, sans doute, et par une intuition de logique universelle, les constructeurs de nos églises entrecroisaient leurs cercles, au triforium comme à l'étage fenestré, de manière à leur prêter l'aspect d'une fleur épanouie : fleur schématique, à dire vrai, géométrique et tout idéale, aussi bien *fleur de neige* que fleur d'églantier, *rose* de diamants que rose de Rosacée... Mais cette flore abstraite, symétrique, est le lien qui rattache aux lignes maîtresses du monument la flore plus concrète et plus imitative des archivoltes et des chapiteaux.

*
* *

Sans m'en apercevoir, et distrait par ma propre pensée, je m'étais éloigné des rives du fleuve; j'avais même gravi les derniers lacets du sentier qui mène à la ville haute. Aussi, quand la Cathédrale réapparut, réelle, émergeant d'une mer de maisons, j'eus comme la surprise de l'inédit, de l'inouï, pourrait-on dire. Ses deux aiguilles, qui m'avaient attiré du lointain, tel un double aimant gigantesque, je les voyais, à cet instant,

tout près; j'étais obligé de lever mes regards très haut, presque verticalement, pour apercevoir la croix, et le coq d'or; ils flambaient au soleil couchant, et me donnaient le vertige...

Mais le but, que je croyais toucher, n'était pas encore atteint cette fois; non, pas tout à fait. L'accès du splendide édifice m'était coupé par un mur banal, interminable; il me fallut le longer jusqu'au bout. Alors je me trouvai dans un labyrinthe de petites rues, où je m'égarai. C'étaient de ces vieilles rues de province, sans voitures, presque sans passants, avec des seuils élevés sur perron où dormaient des chats et s'asseyaient quelques bonnes femmes en bonnet ancien. Enfin, je débouchai sur une place de peu d'étendue; au centre, une naïve et charmante fontaine : un Saint Michel adolescent ailé, du XVe siècle, enfonçant sa lance dans la gorge du dragon symbolique, d'où l'eau coulait à gros bouillons pour les lavandières... Je vis là comme un rejet du grand arbre de pierre qui vit et fleurit au centre de la cité. Sans doute, en divers coins de cette cité, déjà trop moderne, on trouverait des rejets semblables, des *stolons* du tronc gigantesque et générateur. Mais combien rares et dispersés ! Ici, c'est un écu, demeuré par miracle au front d'un portail, hélas ! rajeuni; là, quelque échauguette oubliée, gardant l'angle d'un carrefour; ou bien

une maison ayant son pignon sur la rue, portant ses deux étages en encorbellement, — paysanne intéressante, et dépaysée parmi ses voisines prétentieuses... Plus loin le vantail d'une baie conserve son heurtoir; un puits, sa ferronnerie bien ouvragée. Fragments précieux mais mélancoliques, jalonnant le champ du vandalisme à la manière des baliveaux dans une forêt défrichée.

J'évoquais ce temps si lointain où le monde était homogène, et la beauté continue, sans interruption et sans heurt; cette époque admirable sans s'en douter, à l'exemple de la Nature, et qui prolongeait la Nature, insensiblement, par la logique aimable et prime-sautière de son Art.

Que je les regrettais, ces siècles ingénus autant qu'ingénieux où la cathédrale n'était pas encore « monument historique », et pour ainsi dire pièce de musée! Jadis, la transition des logis humains à la Maison de Dieu s'opérait aussi doucement, harmonieusement, que celle du paysage aux premières constructions des faubourgs. On ne sait pas bien, dans les vieilles cités, où finit la montagne, où commence le mur : les assises naturelles de pierre à bâtir prennent, avant l'architecture, un aspect architectural; et, réciproquement, les remparts à demi ruinés, avec leur toison de mousses, d'iris et de

joubarbes, se présentent comme un ouvrage de la Nature.

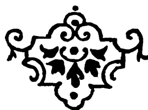
De même, sur la grande place où j'arrive, d'antiques façades à pan de bois, au pignon pointu, — conservées comme par miracle, — m'introduisent vers elle, vers la Façade très illustre, et la Maison par excellence.

Enfin, après tant de tours et de détours, je suis là, devant elle, et sans étonnement, dans une extase tranquille, je la contemple.

Sa grandeur, bien que surhumaine, m'est familière : l'immense étendue de ses murs est si nettement divisée, sans être interrompue, par des bandeaux, des contreforts et des corniches; ses tours, surélevées à donner le vertige, ont leur sommet si bien ajouré, brodé de fines balustrades! Et puis enfin, sous l'auvent somptueux des archivoltes, tout un peuple de saints personnages est là, qui m'attend : diacres à tête nue, évêques coiffés de la mitre et la crosse en main, confesseurs et martyrs tenant des phylactères déroulés, ou l'instrument de leur supplice; tous, fraternellement accotés ou superposés tête-bêche, suivent avec abnégation le dessin, droit ou courbe, de l'architecture... Ils ont la mine débonnaire, les traits empreints de grâce adolescente et d'une piété très aimable. Leur aspect et leur nombre ne m'intimident pas; ils sont, d'ailleurs, à peu près de ma taille, et tout

comme les arcs, les colonnettes, les moulures et les archivoltes qui les encadrent, ne dépassent point notre échelle humaine.

Ah! je comprends qu'on les ait placés là, debout, la face tournée du côté de l'Occident, vers l'espace libre et la vie profane... Car, étant les hôtes de choix du Seigneur des seigneurs, ils font aux étrangers, dès le seuil, les honneurs de sa sainte Maison... Aussi, sans plus tarder, je monte les degrés de la Cathédrale; et j'ai cette impression d'être embarqué sur un navire stable et sublime, pour je ne sais quel voyage hors du monde...





Le Bénitier

LA Cathédrale est sombre, et, quand on sort du plein soleil qui rayonnait sur le parvis, l'œil ne perçoit d'abord que de magnifiques ténèbres. A tâtons, la main cherche à l'angle du pilier, près du seuil, une vasque à bord onduleux; car on se souvient que la Cathédrale, recommandée par les *guides,* n'est pas uniquement un « monument historique »... et cette vasque à forme de coquille est pleine d'eau bénite : c'est le *bénitier.* Il nous force à refaire, en cette nef en croix, le signe de croix...

Que cette minute passée debout devant la nef qui s'ouvre est paisiblement solennelle! Le chœur, vide de célébrants à chapes d'or, de suisses empanachés, de thuriféraires à robe

tuyautée, à ceinture bleu ciel, enveloppe de silence le Saint-Sacrement de l'autel. Dans la futaie de pierre si tranquille, un frémissement passe, par instants; le grand orgue, de son nid d'aigle, a poussé comme un soupir, et les stalles répondent par un gémissement.

La vue, cependant, s'accoutume à l'obscur par degrés; l'ébauche d'architecture se précise, arrête ses contours et ses plans; l'ensemble est enfin saisi, dans ses trois dimensions, comme les trois sons simultanés d'un accord parfait. Du tronc des piliers massifs, tels des arbres très vieux, les jeunes colonnettes s'élancent, d'un geste de liane; elles vont se perdre aux frises, où l'œil les suit, dans le vertige, et dans l'extase, les raccorde aux nervures, croisées en mains jointes, des voûtes...

Et sous ce dais de pierre tendu par les arcs diagonaux, le fenestrage, des deux côtés, ouvre sa longue suite de jours, que des arcs formerets cernent encore d'une ogive; tandis que le même contour ogival se répète, en perspective, sur les arcs doubleaux, rythmant les travées... L'âme est comme stupéfaite de cette unité sublime, si peu coutumière...

Alors, pour faire quelque chose et secouer la gêne que cause toute splendeur, on visite... La contingence des documents archéologiques est bienvenue. L'on est heureux de s'appuyer à

la froide, mais ferme « main courante » des dates, des menus faits historiques, car le mystère du beau donne le vertige. On demande qui posa la première et la dernière pierre, et la date de l'incendie qui consuma la charpente du comble, endommagea l'angle du transept droit ou gauche...

Ainsi faisais-je, un jour, mon tour de Cathédrale... Et quand j'eus passé lentement sous les arceaux des bas-côtés, que j'eus mesuré les deux bras de la croix latine, m'arrêtant aux roses, baignant mes regards, un instant, dans leur rayonnement d'émeraude et de pourpre... je me retrouvai sous la tribune du grand orgue, au point d'où j'étais parti.

Alors mes yeux, tout à fait adaptés à l'obscur, se reposèrent sur l'ample vasque, à bords contournés en festons, du bénitier. Et voilà que soudain cet objet religieux — presque un vase sacré — m'apparut sous un nouveau jour. Je m'étonnai d'avoir pu si longtemps oublier son origine vivante... Je m'avisai que d'autres que moi, la foule des fidèles qui puisait là l'eau lustrale en entrant, ne songeait pas le moins du monde au passé de cette coquille... Si bien faite elle semblait à tous pour le lieu même qu'elle occupait, et qui paraissait être son lieu d'origine.

Ne sommes-nous pas habitués à ramasser, nous autres Européens, sur nos plages, de menus

tests de *bucardes* ou de *paludines,* des conques fluettes de *vénus* ou de *pholadomyes?* La valve en éventail des *pecten* ou celle des *haliotides,* en forme d'oreille humaine, est pour nous le terme de la grandeur. Que dire alors du *tridacne* géant, — ainsi l'ont baptisé les naturalistes, — du *Bénitier* vivant, encore laïc, qu'un missionnaire, errant sur les rives de la Mer Rouge, croirait peut être épave d'une cathédrale naufragée?

Aujourd'hui pleine d'eau pure, inerte et fixée de force sur l'escarpement d'un mur d'église, elle vécut jadis, la conque géante, collée de son suc même à la muraille d'une falaise et remplie des viscères pressés, mucilagineux, d'un mollusque. Un être animal l'habita, l'ayant pétrie de ses propres exsudations, de ses sueurs, pourrait-on dire. Le manteau flasque du bivalve, constamment humecté d'eau saline, s'était couvert d'un toit d'écailles calcaires imbriquées; l'animal s'était pétrifié sur le vif, fossile déjà tout préparé pour des couches géologiques futures; tandis que la chair vive et molle se dissociait, s'en allait avec la vie, l'écorce pierreuse, dure, qui jamais, elle, ne vécut, se ferait une immortalité dans la roche.

Sans doute, après des siècles et des siècles, les « tridacnes » qui peuplent aujourd'hui la mer chaude des Indes, on les retrouvera peuplant de leurs tests géants, refroidis, le cimetière

des roches... Alors, peut-être, ce somptueux calcaire coquillier qu'ils auront bâti, les bénitiers, — un maître d'œuvre le taillera, l'appareillera pieusement en mur d'église; ces conques gigantesques qu'on voit saillir en haut relief à l'entrée, tendant leur coupe solitaire, — elles feront sur le parement des piliers, polis par l'égrisoir, des mosaïques fossiles étonnantes. Plus étonnantes que jolies, à coup sûr, et nous n'admirons pas assez les fines vermiculures naturelles que les *orbitolites* ou les *nummulites* en forme de médailles, ou les coquilles hélicoïdes des *cérithes,* des *turritelles,* ciselèrent sur notre pierre à bâtir.

Mais tout coquillage de mer ne trouve pas ces mausolées... Combien meurent sans sépulture, brisés par le ressac, roulés par la vague qui les écrase en poudre sur les récifs, mêlant leur poussière à celle des silex pour tisser le beau tapis de sable de nos grèves!... Des coquilles nouvelles venues ont une fortune bien différente : sur ce sable mouillé, « frange d'or de la mer », erre la jeune fille aux pieds nus que Lamartine chante ou, tout simplement, quelque flâneuse enfant de Paris, qui serre ses jupes devant l'écume et s'amuse de voir l'Océan la poursuivre... Curieuse et peureuse, elle batifole avec le flot, longtemps; jouissance de civilisée que reprend la vie sauvage atavique... Et voici que, soudain,

quelque chose de blond et de nacré vient de reluire parmi les galets... *bucarde* en cœur ou *pétoncle* en peigne de patricienne, ou bien encore une *vénus,* mince coquille au nom superbe de déesse, et qui révèle une science émue, conquise par la grâce, la vénusté.

Oh! ce joli geste d'Ève curieuse, approchant la coquille de son oreille, conque contre conque. Le poète des *Méditations* a peint amoureusement, naguère, ce tableau : la volute rose de chair effleurant la volute de pierre, opaline, et, dans les profondeurs de son labyrinthe spiral, écoutant...

> Tantôt, c'est la tempête avec ses lourdes vagues,
> Qui viennent en tournant se briser sur tes pas;
> Tantôt c'est la forêt...

Ici, la musique des vers n'endort pas notre esprit sur le vide de la pensée. Écoutez vous-même plutôt : ce bruissement confus qui paraît sortir de la valve, est-ce un écho de vie du frêle habitant disparu? Ou n'est-ce point que, moulée par l'Océan, la volute rend la sonorité même de l'Océan?... Mais non, ce n'est point l'Océan qui l'a contourné, ce nacre, en hélice, pas plus qu'il n'a festonné le grand Bénitier des églises... Le sculpteur, ici, c'est la Vie; le même pouce invisible a modelé les contours du vase sonore et ceux du vase attentif aux sonorités.

Couche par couche, un derme vivant engendra d'un rythme parallèle, ici la spire d'une oreille humaine, et là l'hélice d'un test animal. Et nul doute que l'esthétique parenté des deux formes n'ait pour origine un parti commun d'énergies plastiques, une parenté de fonctions... Qui sait? Les ondes sonores si pesantes qui font tonner les nuages orageux, les canons et les bombardes d'orgue, ne s'insinuent-elles point en notre frêle conduit auditif, canalisant leur impétuosité dans le cours d'un trajet serpentin, le long des rampes limaçonnes? De même, l'onde marine immense, et qui lève des montagnes liquides, un test fragile et menu de mollusque en reçoit, dans son tube hélicoïdal, plutôt la caresse que la secousse.

*
* *

Mais songe-t-elle à ces choses, la *distraite enfant aux pieds nus?* Lorsqu'elle a fini d'amasser son lot de coquillages, leur trouvant à tous le même son, elle s'est occupée de leur forme... Pour les admirer? Pour comparer leurs profils divers, noter leurs dissemblances et leurs analogies? Non, pour les juxtaposer patiemment en une épaisse mosaïque, et faire avec ces bijoux marins, ingénus et charmants à part, un de ces

coffres rocailleux, d'un goût sauvage, qu'on vend aux baigneurs dans les ports.

Hélas! quand je tiens entre mes mains un de ces coffres, ma pensée se reporte aux longues grèves solitaires... Là, ces *bucardes,* ces *palourdes,* ces *buccins* enflés, ces *trochus* en toupie, ces *turritelles* en fuseau, ces *pectens* en éventail déployé; là, ces *cérithes* en flèches d'église, ces *pholadomyes* doucement sinueuses, ces *lucines* plates et roses, ces *murex* épineux et ces conques à charnière engrenée que le peuple appelle *mains jointes;* — tous, univalves ou bivalves, autrefois vivants, palpitants et s'aimant, étaient groupés ou séparés suivant les lois de vie, la mesure des vagues et des marées; et si le hasard des courants rassemblait leurs dépouilles en quelque estuaire, ce n'était point pour faire un cimetière banal, aux tombes symétriquement rangées côte à côte...

Et voilà que soudain, quittant ces étendues sans limite, elle revient, ma pensée, vers les espaces clos, et sous les cloîtres de la Cathédrale. Là, dans l'ombre du seuil, en marge de la nef, une conque immense et béante offre son eau bénite par un prêtre. Sa volute imite la vague; c'est comme un morceau de mer pétrifié. Séparée du monde marin, elle s'adapte au nouveau milieu qui la cloître... Scellée de force au pilier pour le temps que vivra l'église, elle se montre aux en-

trants résignée, restituant sa beauté de forme à Dieu qui la créa, vivant de l'existence recueillie de la Cathédrale. Oreille colossale qui ne s'entre-bâille plus au bruissement du flot, et reste grande ouverte au murmure de la foule, les jours d'office; qui n'entend plus le cri des mouettes effarées, mais les voix unies chantant le *Credo;* plus le son rauque des sirènes, mais la musique douce des orgues.

Oreille, aussi, curieuse et captivante par sa forme, et dont le ton s'accorde à celui des murs de calcaire... Oh! combien à regret je quitte ce coin d'église, où dans l'ombre fut suspendue la coupe animale du *Bénitier*... D'un geste attendri, j'y plonge mes doigts, et son eau douce, mouillant mes lèvres au passage du signe de croix, m'imprègne d'une salure d'Océan.







La Forêt de Verre

Il y avait une fois... un petit garçon de mine paisible et taciturne, au front têtu, plein de pensers et de vouloirs. Les gens du pays où il était le voyaient souvent sortir de la ville, tantôt par une porte, tantôt par l'autre, et cheminer le long des routes droit devant lui. Puis on le perdait de vue sous les premiers arbres du bois ou derrière un pli de terrain.

Que faisait-il, ce petit garçon taciturne, au front plein de pensers et de vouloirs? Il allait sous les arbres du bois ou dans les replis de terrains, et plus les arbres se serraient, plus les terrains s'accidentaient, plus il était heureux... Les terres, en s'élevant ou s'abaissant, dessinaient

des lignes si belles, et les arbres, en se ramifiant, traçaient de si harmonieux contours !

Et toujours devant lui, sans quitter du regard ces beaux terrains, ces jolis feuillages, il marchait. Il cheminait à travers monts, bois et plaines, jusqu'à ce que la masse touffue des forêts devînt sombre au lointain, derrière ses pas, et que le soleil, déclinant, aveuglât ses yeux de longues flèches d'or.

*
* *

Un jour, il s'avançait ainsi sous une futaie d'ormes, et de hêtres, et de frênes gracieux qui croisaient leurs branches très haut, formant voûte de cathédrale. Ses pieds faisaient crépiter, au passage, un tapis sonore de feuilles mortes ; une senteur de tan et de verdure émanait, salubre et fraîche, de partout. Et lui caressait, de ses pas enfantins, les feuilles tombées, reniflait les parfums, ouvrait tout grands ses yeux sur les panneaux mouvants de feuilles, et toutes grandes ses oreilles pour écouter les oiseaux qui, perchés dans les cimes, chantaient posément.

Et marchant ainsi dans le bois, l'oreille aux chants d'oiseaux, l'œil aux attitudes muettes des arbres, il relevait cependant, au besoin, quelque

rameau d'églantier s'affaissant sous le poids de sa propre tige, ou secouait l'eau d'une coupe de fleur emplie par l'averse; ou même se baissait pour tendre une paille au coléoptère effaré, perdant pied dans l'océan d'une flaque; ou bien encore, patiemment, délivrait les troncs d'arbrisseaux des étreintes de la cuscute, en déroulait avec dextérité les anneaux de serpent; puis, de ses mains en tuyau, il sifflait, afin d'écarter les chouettes, les effraies, les chats-huants qui font taire, le soir, les oiseaux chanteurs et laissent des taches de sang sur la verdure...

Et combien il était fier, ce garçon, lorsque à long tire-d'aile, aux coins perdus du bois, ils s'enfuyaient, les chats-huants, les effraies, les chouettes, tous les mauvais oiseaux de nuit...

Alors les petits chanteurs gais et francs, qui volent au plein jour, se rassuraient; ils ébouriffaient leur plume de joie, reprenaient la strophe interrompue. Et leur chant avait, dans ses notes, comme des saluts, des mercis, à l'enfant qui passait si bien à propos, plein de pensers, de bons vouloirs.

Et quand, au crépuscule, il repassa par les mêmes chemins, les petits coléoptères passagers, se hâtant vers leur nid, s'arrêtèrent à mi-route, le saluant de leurs antennes; les corolles de fleurs lui jetèrent un nuage d'aromes; les rameaux se tendirent vers lui comme pour lui dire

de rester; tout ce monde semblait lui chuchoter doucement à l'oreille cette parole qu'il avait lue dans les contes de fées : « *Plus tard, je te le revaudrai!...* »

*
* *

Plus tard, beaucoup plus tard, un homme d'âge mûr et robuste, au regard droit, au front d'enfant encore, traversait la même forêt. L'enfant sauveteur d'insectes et d'oiseaux avait grandi; ses épaules avaient pris la carrure virile; pour avoir trop pensé, pour avoir trop voulu, dans l'espace de monde qui s'étend hors de la forêt, son front s'était dépouillé, mais il restait pur; ses yeux, un peu lassés, gardaient un regard clair, empli de bonté; sous ses fortes moustaches on retrouvait des lèvres tendres, ingénues.

Il passait, sérieux, sous les arbres; il se souvenait des oiseaux, des insectes et des corolles qu'il avait aimés, auxquels il avait voulu, jadis, faire du bien. Combien, depuis, s'étaient succédé, sous le couvert des mêmes bois! Combien de générations et de morts! Cent passereaux, plus encore, sans doute, avaient tu leur chant, étouffés par le chat-huant ou transis par le givre; mille jolis insectes avaient sombré dans les averses; un million de fraîches corolles s'é-

taient fanées, semant leur fruit... Mais les corolles, les insectes et les oiseaux qui vivaient là, heureux, à cette heure, à cette minute, semblèrent compatir à sa compassion. Sous ses yeux, les fleurs s'épanouissaient, se faisaient belles pour le consoler; les insectes le frôlaient d'un vol musical; les tourterelles de forêt parurent à leur balcon de feuillage, deux à deux, murmurant l'amour.

Enfin, les êtres et les choses qu'il avait compris, le comprirent; ils se penchèrent sur lui, lui dirent tout bas leur secret.

Il connut alors clairement ce qui demeure trouble à tant d'âmes : la force qui dirige le trajet des rameaux, rigoureux sans être rigides, et qui les divise tout en ménageant l'unité superbe de l'arbre; et l'énergie réglée qui fait tracer, à la libellule comme à l'hirondelle, ces arabesques crues fantaisistes, ces entrelacs traités de capricieux; la puissance lui fut révélée, qui rythme les feuilles, mélodiquement, le long des jeunes tiges, et les oppose ou les fait alterner par paires symétriques, harmoniquement. Il eut conscience de la vie filant et tissant ces étoffes frêles, les façonnant en ouvrière silencieuse et les festonnant en artiste; il eut aussi la prescience que cette habileté, cette ingéniosité mystérieuse, était un don communicable. Il les sentait même déjà virtuelles en lui-même, et comme impa-

tientes de prendre une forme, de s'incarner en quelque œuvre idéale.

Un instant, il s'arrêta pour contempler ce qu'il allait quitter pour toujours; puis, bien résolu, sortit de la forêt comme d'un temple, emportant l'oracle de la sibylle.

Il prit, à son retour, pour retracer son rêve, le *verre,* cette belle charte indestructible, en silice fondue par le feu, qui, transparente, se lit devant la lumière, et n'a d'ombre que la couleur. Et la feuille, dure et diaphane, de cette couleur fut ombrée : le vermillon l'ensanglanta glorieusement; l'outremer la trempa d'une vague méditerranéenne, le chrome l'ensoleilla de ses métalliques reflets, le violet mauve jeta sur elle un joli voile crépusculaire. Et chacun des éclats de la vitre sublime, étant instrumenté d'un de ces tons, put chanter sa partie dans la symphonie mosaïque. Non pas au gré des pures rencontres tonales, mais en concordance avec un parti figuratif, avec un *dessin.* Et ce dessin, pouvait-il signifier autre chose que la Forêt?... Oui, *sa* Forêt, ce monde silencieux, désert — et si peuplé, cette crypte recueillie de verdure aux piliers vivants, soutenant des nefs de feuillage, ce paradis, plein de souffrance encore, où jadis il avait porté secours aux insectes et fait fuir les mauvais oiseaux.

Et telle il l'avait vue, dans son rêve naïf d'enfant, telle il la recréait dans sa maturité d'artiste,

sur un vitrail... Les troncs d'arbres trapus, à l'écorce gercée, s'adaptant au milieu nouveau et vivant de la vie du verre, d'une vie cristalline; et la silhouette des rameaux cernée d'un trait précis, se généralisant en schème harmonieux; et les cimes bombant en dômes bas, massifs, sculptés de feuilles fortes, illuminés de rayons émeraude, aigue-marine ; enfin, sous un firmament d'opale laiteux, des terrains curieusement stratifiés, argiles d'améthyste, calcaires ferrugineux en rubis, silices de diamant, marnes transfigurées en topaze.

Mais ce paysage de rêve, au sol de pierres précieuses, au ciel de cristal, avec sa flore idéalement minéralisée, presque astrale, il parut, à son créateur, solitaire et morne. Comment l'animer? En le traversant d'une *Chasse*, c'est-à-dire d'un parti de beaux gestes humains et cruels, en contraste avec l'innocence des attitudes végétales. Étrange galop, rapide et stationnaire, de croupes chevalines rutilantes, masse fuyant sur place du sanglier noir, héraldique; puis le veneur équestre, féodal, mirant sa flèche allongée sur l'arc tendu, et l'écuyer pédestre et vassal qui plonge son couteau dans la venaison encore vive...

Quel beau rêve enfantin et profond cette verrière sans ogives nous fait rêver! Nous nous voyons dans une cathédrale de fées, avec un peuple de géants muets, pressés comme les sol-

dats d'une armée captive, les pieds enchaînés, courbant la tête. Et la Chasse, libre, allègre, passe devant eux; elle court sans interruption dans le temps, et d'un élan qui, dans l'espace, demeure immobile, est comme saisi dans la matière vitreuse, est vitrifié. Somptueuse cavalcade aux montures héraldiques, moins chevaux qu'hippogriffes, à la crinière en fleuve, ondoyant de la queue comme d'une flamme, elle traverse vite, très vite, le champ du vitrail, et n'a jamais fini de le traverser; elle croise, en diagonale bigarrée, cette forêt perpétuellement automnale, jaune, rouge et violette au soleil couchant de l'année, tandis que le couchant du jour qui s'achève en chauffe les teintes et les avive d'un reflet de four...

Ainsi, sonore de couleurs et muette de fanfares, la Chasse est notée là comme un épisode éternel; elle jette l'homme inquiet, passionné, dans la Nature calme et patiente... Elle vit là, dans la forêt mourante, d'une vie cristalline et définitivement idéale...

. . . .

Oh! le petit garçon au large front têtu, plein de pensers, de bons vouloirs... qu'il a bien fait d'aimer la forêt, et les hôtes de la forêt! Et quelle précieuse école buissonnière — et forestière, il fréquenta!





Le Thème de l'Étoile

« Le firmament nous apparaît comme un vaste champ dont les étoiles sont les fleurs. »

(Le P. MONSABRÉ.)

NE souriez pas... j'ai fait, dans mon enfance, de grandes découvertes. — Et dans quel domaine? — A la fois dans les champs du ciel et sur l'horizon des prés et des plages... Cela, sans télescope ni longue-vue, mais avec mes yeux, simplement, avec ma pensée. Il faut que je vous les raconte.

Et, d'abord, très tôt mes regards furent attirés par le ciel de jour, par cette voûte d'un bleu si calme où la lampe d'or du soleil si merveilleusement se tient suspendue; j'aimais ce vélum idéal tendu sans plis, comme pour une fête; je ne mettais aucune différence entre ce ciel de beau temps et le Paradis...

Le ciel de nuit m'étonnait davantage, lui qui n'éblouit pas, qu'on peut dévisager sans scillement de paupières; où mille petits soleils froids et lointains prennent la place du grand, solitaire, proche et brûlant... Oh! ces soirs de Décembre, aux cloches sonnant Noël, avec des fleurs de givre sur les carreaux! De mon lit d'enfant, je m'amusais à compter les étoiles, comme je comptais les cierges à l'église; tout doucement, elles m'emmenaient en des songes de rois Mages et d'Enfant Jésus... Et ces soirs du mois d'Août, aux cloches sonnant l'Assomption, avec les fenêtres grand' ouvertes sur les senteurs du foin nouvellement fauché! Mes menottes solidement accrochées à la barre de bois du balcon, et haussant ma petite taille, je fouillais des yeux cette coupole obscure illuminée de lampes innombrables; et, vaguement, je m'imaginais assister à l'Office de la Sainte Vierge, en la cathédrale.

Plus tard, je lus dans des livres, à l'école. Je fus très intrigué par l'histoire d'un petit pâtre, un enfant comme moi, qui de sa cabane roulante observait les astres; et lorsque, passant au crépuscule sur la route, j'apercevais dans un pacage une de ces petites maisons à roulettes, avec les moutons parqués tout autour, je me la figurais habitée par un écolier très savant, dont l'occupation était d'épeler les étoiles...

*
* *

Parfois, l'été, quand il faisait grand jour, à la pleine lumière de midi, l'idée me venait de fixer le soleil bien en face... Mais je me souvenais de ce que ma grand'mère m'avait dit, sur des gens qui étaient devenus aveugles... et je renonçais. Pourtant, une fois, la tentation fut trop forte, et je risquai sur l'astre un coup d'œil rapide... Aussitôt des myriades de petits ronds, aux changeantes couleurs, pourpres, orangés, vert d'émeraude et lilas, se déposèrent sur tous les objets à l'entour; ils me parurent des papillons d'un autre monde, et je pris peur, n'étant pas encore au courant des images consécutives.

Aussi bien, ce jour-là, je pris la résolution de tenir mes regards au niveau du sol.

Et je contemplai désormais le soleil, tout à loisir, dans le portrait encore ressemblant qu'il se peint à la surface des eaux ou sur les vitres des maisons.

*
* *

Une fois, l'instituteur me surprit dans cette

école buissonnière et... *stellaire;* je demeurai confus, ne trouvant rien à dire comme excuse. Mais, un autre jour, enhardi de je ne sais quelle enthousiaste curiosité, j'allai droit vers lui, et, ôtant mon chapeau, lui demandai sans préambule pourquoi le soleil avait tant de bras quand on le regardait dans le lac, et je l'interrogeai aussi sur les étoiles, petits soleils avec des bras plus courts, et qui tremblaient; sans doute que l'accourcissement de ces bras tenait au grand lointain, et quant au tremblement...

Le maître me fixa, je m'en souviens, d'un œil ironique. Après s'être un instant diverti de ma naïveté, il m'affirma que ni le soleil ni aucun des astres ne possédaient de *bras,* comme les polypes, et ces prétendus bras qu'on nomme plus précisément des *rayons,* ils ne provenaient pas de l'astre, mais de notre œil. C'était moi-même, ou lui, l'instituteur, ou n'importe qui pourvu d'yeux, qui créait cette apparence, qui coiffait le globe solaire, sphérique, chauve en soi, d'une radieuse chevelure...

Rêveur, je m'en allai par le chemin d'ormeaux qui mène à l'école, en secouant la tête. — Oh! non, me disais-je, c'est impossible, et le maître a voulu se moquer de moi. Je sais bien que ces bras, ces rayons dorés, tiennent au corps du Soleil; et m'enhardissant à fixer l'astre, en ce moment glorieux au couchant, je le vis, distincte-

ment, comme un polype d'or projetant dans l'espace ses mille tentacules irisés...

Et bientôt il plongea, telle une araignée géante, et splendide, sous la tenture du coteau. Presque tout de suite je vis monter derrière les arbres, à l'opposé, le disque de la lune; et je remarquai comme son contour était lisse, net et sans rien de saillant en dehors. C'était la preuve, évidemment, de mes dires, et l'instituteur se trompait. Car si notre œil mettait des rayons à tout astre, pourquoi n'en mettait-il pas à celui-ci? Donc le Soleil avait encore ses bras; la Lune avait perdu les siens : c'était un astre apode, mutilé, maladif; on s'en apercevait du reste à sa pâleur, à son regard triste, au lieu que le Soleil, bien vivant, de mine superbe, se dilatait à l'aise dans l'azur.

*
* *

Plus tard, de nouveaux maîtres réussirent à me convaincre, et je quittai ces illusions. J'appris le pouvoir singulier et bien inattendu qu'a notre œil de transformer les phénomènes du dehors, de les *conformer* à notre organisme. Je sus avec la certitude scientifique que le blond Phœbus, aussi bien que la blanche Phœbé, n'est

qu'un globe nu, sans appendices d'aucune sorte. Lui-même prit soin de dissiper tout malentendu sur son compte, et certain soir d'hiver, morne et brumeux, son disque m'apparut dépouillé de rayons, lune de plein jour amplifiée, rougeoyante, sinistre.

Alors s'ouvrit un autre mystère; un problème nouveau se posa. Ce n'était plus le ciel ni le monde extérieur qu'il s'agissait d'interroger, mais *soi-même,* ce petit firmament intérieur où se déforme et se transfigure, comme par magie, le Réel.

Mais cet entrelacement du moi et du non-moi, de la nature humaine et de la Nature avec un N majuscule, était une de ces choses transcendantes qu'un garçon de mon âge ne pouvait pas seulement définir... En ma science simpliste, je prenais le spectacle extérieur « en bloc », et je mêlais, insoucieux de Kant ou d'Hégel, l'*objectif* et le *subjectif.* En définitive, j'acceptais l'œuvre du bon Dieu comme le bon Dieu me la présentait, sans épiloguer.

Aussi, dans cette vision primitive et toute unitaire du monde, devais-je, au prix de quelques erreurs, faire des découvertes.

*
* *

La première ne tarda point. Le chef de notre école n'était pas un pédant; il était seulement à cent lieues de cette science que, sans m'en douter, j'inventais. Mon ignorance cosmographique, teintée de poésie, l'avait mis en verve, mais, très simplement, il m'avait fourni l'explication qu'il devait fournir... Quand vint l'été de nos douze ans, il nous mena faire de la Botanique dans les bois. C'était, il m'en souvient, une après-midi de Juillet admirable; tout au centre d'un ciel uni, bleu, sans aucun nuage, mon beau soleil d'or rayonnait; tel un polype transfiguré, nageant dans l'azur, il semblait palpiter de vie. Sous la piqûre de ses dards ténus, serrés, innombrables, les plantes se ranimaient, les animaux étaient comme aiguillonnés. Mes camarades et moi-même jouissions sans nous en douter de cette stimulation mystérieuse. Seulement, eux étaient attirés, plutôt, vers la terre ferme, et leurs regards se concentraient en bas, sur le sol — le sol constellé de fleurs. Constellé... C'était une sorte de ciel, en effet, un ciel inférieur et solide, parsemé de corolles en étoile. Et moi, d'emblée, sans avoir lu Victor Hugo, qui baptisait les astres

« *fleurs de l'ombre* », je renversais d'avance la métaphore : les fleurs s'offraient à moi comme les astres du gazon... Menues étoiles blanches des croisettes et des caille-lait, jaunes des potentilles, roses des silènes ; étoiles de première grandeur des asters, des marguerites, les unes brillant solitaires, les autres groupées en constellations ou bien fondues en voies lactées.

Et m'agenouillant sur la verdure assombrie de l'ombre des arbres, où luisaient çà et là les corolles claires, il me semblait cueillir des étoiles tombées du ciel, et qui, sur ce firmament renversé, auraient pris racine...

Pendant que je m'attardais à rêver, un mince bouquet entre les doigts, mes compagnons arrachaient les plantes par touffes, et les entassaient en des boîtes vertes qu'ils portaient en bandoulière. L'instituteur me fit observer que je ne profitais guère de la promenade.

Alors, pris d'un beau zèle, je m'efforçai de rattraper les autres : j'arrachais moi-même les fleurs à pleine main, je les tirais en hâte avec leurs mottes de terre, me sciant les doigts aux tiges dures, réfractaires, tachant de sang les églantiers qui m'écorchaient de leurs aiguillons, froissant le feuillage, gâchant la flore. Et je me souvins que le maître, sur qui je levais de temps en temps un œil furtif, prenait, lui, chaque corolle très posément, entre le pouce et l'index, et, séparant

ses membres avec la pointe d'un canif, prononçait des mots latins très difficiles...

Et, le soir, avant de nous renvoyer chez nous, l'herborisation terminée, c'était le tour de l'Astronomie. Le maître nous faisait lever les yeux tous ensemble vers la voûte céleste, et d'autres noms, latins ou grecs, étaient prononcés.

Alors je me demandais, vaguement, si ces astres et ces fleurs étaient des personnes, et si tout cela vivait, sentait, savait son nom, et s'entendait nommer de si loin...

*
* *

Un jour, beaucoup plus tard, toutes ces choses me revinrent en tête. Je travaillais pour prendre mes grades, dans un laboratoire de l'Université scientifique, et je suivais, en des amphithéâtres, les cours de divers professeurs.

L'un deux attirait davantage mon attention, par une certaine ressemblance avec l'instituteur, mon premier maître. Seulement, il portait la redingote avec plus d'aisance, et rajustait ses lunettes sur son nez d'un geste qui ne sentait plus l'enseignement primaire.

Je me hasardai donc à lui demander si l'analogie des images radieuses de points lumineux

avec le plan de symétrie radiaire chez les plantes et les animaux, pouvait se justifier scientifiquement et légitimer l'usage des métaphores.

Après m'avoir écouté très attentivement, le maître d'enseignement supérieur ajusta ses lunettes, du même geste de main preste et distingué, puis, me fixant d'un air de défiance : Aucun rapport, dit-il, n'était à chercher entre les astres et les fleurs, non plus qu'entre les sensations subjectives et les réalités objectives, même semblables en apparence, non plus, enfin, qu'entre les anémones de jardin et les anémones d'aquarium. Il ne fallait pas mêler l'Art et la Science, ni brouiller les règnes. Et là-dessus, daignant sourire, il m'engagea à me rasseoir à la table de dissection, où m'attendait une pauvre écrevisse écartelée, fixée par quatre épingles sur du liège.

Cette besogne, hélas! me causait beaucoup d'aversion. Il s'agissait de mettre à nu, bien proprement, le vaisseau central, puis, le retenant d'une pince, injecter dans son intérieur, avec une seringue, un mélange de suif et de couleur rouge. Alors l'arbre circulatoire apparaissait en évidence, et le professeur approuvait. Pour moi, j'avais gâché déjà de cette manière une quarantaine d'écrevisses, sans avoir acquis le tour de main, sans avoir atteint l'idéal.

Même, l'attention que je dépensais à cette mi-

nutieuse cuisine d'anatomiste me faisait perdre de vue le but scientifique et final.

Mes camarades, au fond, subissaient, comme moi, ces fatalités. Seulement, ils ne ressentaient pas mes répugnances et n'étaient point hantés de mes rêves.

Je leur abandonnai les écrevisses et je choisis comme sujets les animaux de type rayonné. Ceux-ci reproduisaient au moins, en chair, en gélatine, en matière cornée, la figure harmonique qui dominait mon imagination.

Mais pourquoi donc le Créateur avait-il fait les êtres primitifs en *étoile?* Et puisque cette forme était si jolie, si parfaite, pourquoi ne s'en était-il pas tenu là? Enfin, pourquoi chez l'homme au plan bilatéral le schéma rayonnant réapparaissait-il dans l'œil, comme un spectre? J'étais plus impatient que jamais de sonder ces fonds perdus de la science : il me fallait toucher le lien qui réunit toutes ces étoiles célestes, aquatiques, terrestres, inertes ou vivantes, réelles ou fictives, proches ou lointaines...

Or, certain jour d'hiver neigeux, comme je traversais le laboratoire de physique, désert à cet instant, un microscope dressé pour l'observation m'arrêta.

Toujours curieux des choses à-côté, je mis mon œil à l'oculaire. Oh! l'idéale découverte que je fis! Fondant avec lenteur en l'atmosphère

d'une goutte d'eau, mais nettes encore de contour, des étoiles de glace à six branches rayonnaient... Il y en avait de toute forme et des styles les plus divers : les unes en hexagramme très simple, ou bien en hexagone, à six pans carrés; d'autres se ramifiant finement au pourtour, comme un calyce de *nigelle;* d'autres encore ornant leurs pointes de pennes, de fleurons; certaines plutôt bizarres, d'une ornementation recherchée...

J'en notais de sévères et de séduisantes, de rustiques et de coquettes, de classiques et de fantaisistes. Et toutes, sans exception, présentaient *six* parties égales.

Ce multiple de trois, nombre parfait par excellence, étape de concordance absolue sur la route infinie du triangle au cercle, il était le lien d'unité serrant toutes ces variations dans son nœud.

Je songeai de suite à ceci, que la Nature était prévoyante, qu'elle ne nous laissait pas trop longtemps souffrir de l'absence de la beauté. Je me la figurais un peu comme une fée, qui forcerait le règne minéral à fleurir, en attendant l'éclosion printanière des lys, des narcisses et des jacinthes.

A ce moment le règne végétal, souple et vivant, répéterait à sa façon la géométrie du cristal; mais sans se limiter, cette fois, au rythme ternaire. Ces pelouses qu'avaient blanchies les co-

rolles de glace à six pans, on les reverrait émaillées des pétales en croix des *Crucifères,* et de ceux en quinte feuille des *Rosacées,* même, enfin, des demi-fleurons, au nombre indéfini, dont se couronne l'inflorescence des *Composées.*

« Ah! ah! vous observez mes fleurs de neige, fit une voix soudaine. Est-ce que cela vous intéresse, mon ami? »

Cette voix, qui me réveillait en sursaut de mon rêve, était celle du maître de conférences de Météorologie. Bienveillant, d'esprit large, avec un grain de poésie dans le cerveau, c'était, de tous les professeurs d'histoire naturelle, le seul qui pût faire aimer la Nature.

Avec une vivacité de jeune étudiant, il se pencha, pour voir, sur le microscope.

« Admirable! s'écria-t-il. C'est bien dommage qu'elles fondent si tôt, ces fleurettes!... »

Ces fleurettes!... Il disait cela, en parlant d'une préparation de laboratoire, de ce protoxyde d'hydrogène cristallisé dans le système rhomboédrique et dont les éléments se groupent suivant l'angle de 60 degrés...

Un tel idéalisme m'enhardit, me mit à l'aise pour confesser ma hantise secrète.

« Connaissait-on, dans l'état présent de la science, un principe commun, une loi d'ensemble, à laquelle pussent se rapporter tous les phénomènes de rayonnement?

« Et ces *fleurs de neige,* ne les nommait-on pas ainsi, justement, parce que?...

— Mon ami, répondit le maître, ce que vous demandez là, c'est de l'inédit, c'est de la science de demain. Que dis-je? d'après-demain. Nous autres savants d'aujourd'hui sommes là-dessus, *devons* être là-dessus fort sceptiques. Une loi? mais je n'en connais point. C'est à vous de la découvrir, vous qui avez vingt ans, qui représentez l'avenir. En attendant, je vous loue d'avoir ces idées. Seulement, prenez garde! Cette monnaie-là n'a pas cours ici... »

Et, se prenant le front dans les mains, il poursuivit :

« Une *Morphologie totale,* comparée?... Oh! c'est mon rêve, à certains moments de loisir, lorsque j'ai le temps de penser...

« Mais on est captif de sa profession. Aussi bien, cher ami, laissez cela, et serrez bien le microscope. Il faut que je monte là-haut consulter le pluviomètre, inscrire le millimètre d'eau tombé cette nuit... je veux dire le millimètre de neige; et puis après, le baromètre enregistreur, et le thermomètre à minima, et l'anémomètre. Et j'oubliais la carte des isobares... »

Je le regardai avec affection.

Quand il fut parti, je remis mon œil en hâte au microscope. Hélas! les fleurettes glaciales avaient fondu; leurs élégantes découpures, leurs

fioritures hexagonales coulaient dans un dégel piteux, faisaient comme un verglas en miniature... Les fleurs de neige étaient flétries.

*
* *

Quelque long, quelque interminable qu'il paraisse aux étudiants, le semestre d'hiver, il arrive cependant un jour à son terme. Un jour, une affiche manuscrite, apposée sur la porte des laboratoires et des amphithéâtres, annonce les vacances pascales, la fermeture pour une quinzaine. Plus joyeux que des hirondelles, nous nous dispersâmes aux quatre coins de la France. Chacun vola vers son clocher. Moi-même je ne fus pas des derniers à partir.

Pour lire en route quelque chose qui me changeât de la zoologie, j'emportai un volume de vers : c'était *les Contemplations* de Victor Hugo. Cette poésie, qu'on m'avait recommandée comme passionnante, me laissait à peu près indifférent, lorsque j'en vins à ce passage :

> Et tout ce qui travaille, éclaire, aime ou détruit,
> A des rayons : la roue au dur moyeu, l'étoile,
> La fleur, et l'araignée au centre de sa toile...

Immédiatement j'eus l'impression qu'on éprouve en surprenant quelqu'un lisant dans sa

pensée... Je relus ces vers plusieurs fois, je les appris par cœur, je me les récitai tout au long de la route.

Quel plaisir ineffable, celui de voyager avec une idée! Les paysages paraissent plus légers, plus rapides; les incidents du trajet moins banals; on domine tout.

C'est ainsi que j'arrivai, presque sans m'en douter, au village natal; je reconnaissais les prés, les bosquets limitrophes; je saluais des visages connus. Soudain, comme la voiture passait devant l'atelier du charron, je ne pus retenir une exclamation de surprise. Accotée sur le seuil, une roue rustique et superbe, encore inachevée, projetait en étoile ses rayons nus, dépourvus de jante. C'était comme un soleil de bois ou quelque monstrueuse araignée rectiligne. L'absence même du cercle limitateur dénonçait son rôle: il devait, en circonscrivant tous ces *rais* dressés dans le vide, et pour ainsi dire hérissés, rendre la roue roulante, et, du même coup, moins menaçante; circonférence matérielle, la *jante* faisait tous les rayons solidaires avec elle et solidaires entre eux; sa fonction était synthétique. N'allait-elle pas les emmener un jour, ces rayons, les entraîner, bon gré, mal gré, sur les longs chemins de campagne, et si vite que l'œil ne pourrait plus les compter? Eux, passifs et toujours agités pour-

tant, exécuteraient une pirouette perpétuelle; elle, active, mais impassible, avancerait d'un pas continu dans l'espace.

Eh oui! la roue de char « au dur moyeu », elle avait, pour travailler, des rayons comme l'étoile en a pour éclairer, la fleur pour aimer, l'araignée pour détruire. Mais que son travail, encore, était différent de celui d'une roue de moulin, de *moulin à vent,* roue tournoyant sur place, et se passant de jante, et dont les rayons sont ailés!...



Le village où je devais passer mes vacances avait la fortune de posséder une ancienne église très vaste aux proportions, presque, d'une cathédrale. Je fus heureux de me retrouver, le dimanche de Pâques, sous ses voûtes. L'office terminé, comme je me dirigeais, avec la foule, vers le grand portail, aux derniers roulements sonores des orgues, elle m'apparut, la rose centrale, éclatante comme elles, et toute vibrante de lumière. Aussitôt, deux souvenirs vinrent s'affronter dans ma tête : un très ancien, celui de mon soleil d'enfance, irisé, rayonnant en polype d'or; l'autre, récent, celui de la roue hier aperçue au seuil du charron, irradiant ses rais ligneux

dans l'espace... Et, réellement, la rose était ces deux choses à la fois, car ses meneaux, dressés vers tous les azimuts, divisaient la nappe lumineuse en flèches divergentes serrées; mais, façonnés en pierre dure, ils étayaient aussi la jante de cette roue idéale et transfigurée, de cette *roue-soleil* prisonnière d'un mur sacré, lui consacrant son luxe et sa stabilité sublime...

Décidément les poètes ne songent pas à tout. Le mien, dans son énumération d'êtres et de choses rayonnés, avait omis la rose d'église. Et pourtant elle aussi *travaille*, au sens précis, architectonique; que dis-je? même, elle *éclaire*, elle *aime*... j'ajouterai qu'elle *prie*. C'est la « couronne du Roi des rois », d'après le symbolisme du moyen âge; mais c'est en même temps le soleil de la cathédrale et la fleur des rameaux d'ogives.

* * *

Ce besoin que j'avais de poursuivre l'analogie jusqu'au bout, d'être intégral (bien plutôt qu'encyclopédique) et de toucher le lien profond des choses, il me tourmentait à tel point que je dus le mettre en formule. Un exemplaire du Dictionnaire de l'Académie traînait sur une table, à

la maison. On s'en servait ordinairement pour déterminer l'orthographe d'un nom ou l'emploi correct de l'imparfait du subjonctif. Moi, j'y cherchai la trace du concret dans les métaphores. Le front penché sur le volume, et mon doigt explorant les pages, je vivais là des heures, sur ce texte ingrat, m'y promenant comme dans une terre enchantée; je transcrivais sur mon cahier les différentes acceptions de mots tels que *rayon, rayonnement, étoile, constellation, rose, roue, croix* et *couronne,* heureux comme si j'avais retracé sur un album de beaux paysages ou de charmants motifs de décor.

Tous les documents une fois rassemblés, je voulus, à la lettre morte des lexiques, insuffler l'esprit, l'esprit vivifiant. Je jetai sur une feuille de papier vaste, très vaste, à l'échelle de mes pensées, les lignes maîtresses du grand œuvre. En marge, des rubriques bien apparentes désignaient les domaines successifs de la *Matière,* de la *Vie,* de l'*Esprit,* enfin de la *Création humaine.* Aux règnes cosmique, minéral, végétal, animal, humain, j'ajoutais un règne *psychique,* ou des métaphores; puis, en souvenir de la *rose,* et de la *roue*, un règne artificiel, *artistique.* Alors, en face de chacun de ces règnes, je sériais les êtres ou les choses, souvent homonymes, à cause de la divination du langage : rayons de soleil et rayons de roue, étoiles de mer et « stel-

laires », soleil de firmament et soleil de jardin, et tant d'autres...

Mais ce travail me fatiguait, à la longue; aussi, laissant dans un tiroir mon manuscrit inachevé, je sortis faire en pleins champs de grandes promenades; je parcourus mon beau pays natal, surveillant les jeunes pousses printanières, épiant les labours, les semis, jouissant de la saison et de mon congé; les mots du vocabulaire académique s'offraient à moi, sur le chemin, sous la forme charmante d'une corolle étoilée de stellaire, ou d'une inflorescence radieuse de marguerite; et sans lassitude, je les lisais.

* * *

De cette façon passèrent mes vacances... Et, mes adieux faits au pays, pour quatre longs mois, je repartis pour l'Université.

En quittant le village, je jetai deux regards rapides, l'un sur la rose du grand portail, vue cette fois de l'extérieur et sans l'irisation des vitraux; l'autre sur la roue rustique en bois brut, toujours dressée sur le seuil du charron, mais enfin pourvue de sa jante.

Et l'idée me vint d'une beauté qui suit l'achèvement, en rapport avec la destination de l'objet...

*
* *

Mon arrivée là-bas fut tout imprégnée de tristesse : une petite affiche encadrée de noir, juste à la place où s'était lu, naguère, l'avis du congé de Pâques, annonçait qu'un de nos professeurs était décédé... Et tout de suite, avant même de lire le nom, je pensai au maître de conférences de Météorologie, celui qui m'avait montré ses « *fleurs de neige* », qui s'était attendri... Justement, c'était lui, — lui qui venait de mourir, — de mourir pendant les vacances, au premier printemps, à la saison des fleurs...

Le surlendemain, nous assistâmes en corps au service funèbre. Plus poétique que sentimental, hélas! j'eus le loisir de remarquer que la chapelle du *Collège,* d'un style jésuite fort maussade, était tout embellie, transfigurée par ces tentures noires, semées d'étoiles d'argent, et qui cachaient tout. Je pus observer aussi que nos maîtres gagnaient singulièrement, drapés dans leur toge écarlate et l'air absorbé... Le *Dies iræ* fut chanté par trois étudiants toulousains, dont la voix tremblait. — Pour le défunt, pensais-je tout bas, ce jour ne devait pas être « un jour de colère », car il était si bon, si religieux. Je me le

15.

représentais là-haut, dans le ciel, le ciel théologique, faisant de la météorologie idéale et recueillant des fleurs de glace qui ne fondent jamais...

La nuit venue, rentré dans ma petite chambre, je regardai mes livres, mes instruments, mon horloge, avec une mélancolie où se mêlait l'enthousiasme et je ne sais quelle ardeur confiante en l'avenir. Et, fermant ma fenêtre, au milieu du silence un peu morne des vieux bâtiments, je m'endormis.

***

Bientôt je fus dans le pays des songes. Je rêvai que, m'évadant d'une prison dont j'avais cherché longtemps les issues, à la fin une porte secrète m'ouvrait la campagne... Il faisait très sombre; mais la lune, émergeant par instants de l'amas des nuages, illuminait soudain un paysage fantastique : des plaines s'étendaient devant moi à perte de vue, sans arbres ni maisons, avec de vastes cimetières où les tombes étaient surmontées de croix grecques, latines, croix de Lorraine, de Malte et de Saint-André... croix ancrées, potencées, fleuronnées, de tout style. Sur un coteau très bas, rectiligne ainsi qu'un

rempart, s'échelonnaient des moulins aux ailes immobiles, tout enchevêtrées de toiles d'araignée, terribles à voir; puis une cathédrale dont la rose tournoyait sur place, à donner le vertige. Comme j'en détournais les yeux, ma vue tomba sur quelque chose de plus sinistre encore : c'était un catafalque immense, dressé dans la solitude, en plein air, et que recouvrait un drap noir étoilé de saphirs, de topazes et d'émeraudes.

Mais tandis que je contemplais, avec une tristesse infinie, ce drap somptueusement funèbre, voici qu'il commença de se gonfler, comme si le vent l'eût agité par-dessous; bientôt il se souleva dans toute son ampleur, ses plis s'étalèrent, et je vis la robe d'un ange flottant, légère, sur l'étendue. La pesante tenture de deuil s'était transformée, sans que j'aie pu m'en rendre compte, en un tissu d'une aérienne ténuité; et l'ange revêtu de cette gaze noire constellée de pierres précieuses planait, sans ailes aux épaules, et palpitant des bras, comme un bel oiseau d'un genre inconnu. Je le suivais des yeux avec amour, mais il prit son vol vers l'Orient; et, chemin faisant, les gemmes de saphir, d'émeraude, de topaze, se détachaient de son vêtement; tournoyant quelque temps dans le vide, et jetant des feux vifs sous l'éclat du disque lunaire, les unes montaient se fixer à la voûte, et former des constellations; les autres,

attirées par le sol, y tombaient d'un rythme accéléré. La chute de ces astéroïdes, aussitôt fixées en corolles, dégageait une odeur singulière, non de phosphore, de nitre ou de soufre, mais de jasmin, d'œillet et de verveine.

Et le bel ange ténébreux fuyait toujours; sa robe dégarnie d'étoiles s'étendait maintenant en travers de la lune, simulant un long *stratus* gris de lin; devant lui, la mer s'ouvrait en miroir immense, et quelques étoiles y tombaient encore...

Je m'arrêtai sur la lisière des flots, tout hors d'haleine pour avoir voulu suivre l'ange semeur de gemmes. Mais il avait disparu dans la brume lointaine, à l'horizon... Je m'assis sur le sable, et, comme par enchantement, l'horizon de la mer se peupla d'une flottille de nefs. Sveltes et blanches, elles faisaient flotter à la brise des pavillons gaîment constellés... L'Océan s'émailla bientôt d'un millier de ces flammes multicolores, variées d'étoiles, de croix et de toutes sortes de figures rayonnantes... Sans doute que dans la pluie stellaire dont les terres et les cieux s'étaient fécondés une part avait ensemencé le champ de toile des pavois, et tout de suite avait germé, entre la flore céleste et la terrestre, une flore aérienne, *vexillaire*...

*
* *

A la fin, ce spectacle m'étourdissait; pris d'un engourdissement invincible, je vis le flot monter autour de moi sans résistance; l'eau salée me vint jusqu'aux lèvres, des lames de fond m'entraînèrent... Alors je me sentis foncer, mais doucement, sans nulle angoisse, et comme emmailloté du linceul mucilagineux de la mer...

Abandonnant ainsi la vie des surfaces, je fus introduit en l'existence mystérieuse des profondeurs. Autour de moi les goémons châtains, les fucus vésiculeux crespelés sur les bords, aux vessies natatoires toutes boursouflées, les algues d'un vert de prairie, les rouges floridées, composaient des buissons flottants, submergés, voilés de lumière glauque... Et sur le fond sablé comme de fleur de soufre, des étoiles de chair rose incrustées de nacre, les *astéries,* palpitaient. De beaux arbustes de corail, blancs de lait ou couleur de sang vermeil, épanouissaient, par les trous de leur écorce, des couronnes de tentacules : corolles singulières à six ou huit pétales, étalés radieusement non pour l'amour, mais pour la chasse, n'offrant plus leur pollen aux insectes, mais leur dressant un piège... Puis, de

temps en temps, d'autres étoiles carnivores, et libres celles-là, les *ophiures*, traversaient la futaie marine en tordant, comme d'effroyables queues de serpent, leurs rayons multiples et ramifiés...

Je me dissimulais, tremblant, sous les rochers; et, reprenant ma course à l'aventure, au sein de cette atmosphère élastique, molle et visqueuse, imprégnée des senteurs d'iode et de sel, mon pied, à chaque pas, glissait sur une épave ou sur le corps gélatineux d'une méduse...

Soudain, une apparition plus affreuse que tout me glaça le sang dans les veines... Quelque chose comme un soleil charnu, mouvant et livide, descendait sur moi de la voûte des eaux. Paralysé par la frayeur, je le laissai faire : il enlaça mon cou de ses huit rayons, — de ses huit bras armés de ventouses... Il me semble qu'alors je poussai un cri de détresse, un cri très long, mais émis d'une voix si faible...

*
* *

Et cependant, presque aussitôt, l'azur très sombre où j'étais plongé s'éclaira d'une blancheur d'aube; ma tête se dégagea; je rejetai le poids de mes couvertures, et, rouvrant les yeux, je revis les rideaux clairs, les étages de livres et

tout le bibelot familier qui meublait ma chambre d'étudiant.

J'étais bien, en effet, à l'Université, et non plus au fond de la mer... Mais j'avais eu deux heures sous les yeux le catafalque de mon professeur; mon cerveau, par ailleurs, s'était farci de nuits étoilées et de corolles actinomorphes, de soleils levants ou couchants et de zoophytes. En un recoin de ma cellule, un aquarium hospitalisait tous les monstres que je n'avais pas disséqués... Il n'était donc pas surprenant que je fisse un rêve semblable.

Au fond, son côté dramatique mis à part, il n'était pas si déraisonnable, ce songe — pas plus déraisonnable que la métaphore, ou l'allégorie dont les poètes, ou les peintres, nous bercent en plein jour. Et d'ailleurs, en la suite de ces visions, je trouvais, pour ainsi dire, la mise en scène féerique d'un travail esquissé pendant les vacances... Ce travail était contenu dans une feuille de grand format, pliée plusieurs fois sur elle-même, et sur laquelle je finis par mettre la main. De courts alinéas en composaient le texte, séparés naturellement par des *astérisques;* et, détail pénible, chacun de ces alinéas était borné par un point d'interrogation... D'un coup d'œil, je mesurai la tâche future : elle n'exigeait pas moins de toute une vie. Mais quel beau programme! Il s'agissait d'étudier les pro-

priétés géométriques d'un thème proposé par la Vie, varié de mille façons pour les besoins de la flore et de la faune, — puis réapparaissant dans la sensation, enfin utilisé par la technique et par l'art humain, acquérant des propriétés *esthétiques*. Du groupement cristallin à l'inflorescence, et de l'association des idées à la composition d'un chef-d'œuvre radieux, tel que la rose de pierre et de verre, il fallait tout scruter, la nature et l'homme, la matière inerte et l'esprit, le cosmos et le microcosme...

Or, en attendant qu'il paraisse, mon grand ouvrage sur la *Morphologie comparée des corps étoilés,* je rédigeai d'abord, moins à l'usage des savants qu'à celui des artistes, cette histoire véridique et très simple.





La Journée d'un Pigeon au Luxembourg

Je me suis avisé, un beau jour, qu'interviewer les hommes, surtout les hommes politiques, était un jeu bien usé, bien banal, et surtout combien inutile! Et je résolus d'interviewer les oiseaux. Ceux-ci habitent, comme on sait, au Luxembourg, à deux pas des sénateurs et des étudiants. Les sénateurs sont vieux; les étudiants, jeunes. Les sénateurs se reconnaissent facilement à ce qu'ils portent une redingote, sont généralement décorés, ont l'air triste; les étudiants, à ce qu'ils sont vêtus d'une jaquette, ne portent ordinairement nulle décoration, et sont plutôt gais. Les uns comme les autres laissent deviner assez facilement leurs

préoccupations, leurs états d'âme ; à l'occasion, ils se laissent approcher, et n'importe quel journaliste peut s'informer de leurs travaux, de leurs projets futurs, de ce qu'ils feront — ou ne feront pas. D'autre part, ils ne sont pas beaux, couramment, à les regarder, et pas curieux non plus à voir manger ou marcher. Enfin ils parlent, et c'est tout dire... Au lieu que ces pigeons, hôtes du même jardin, sont à la fois gracieux et farouches : et c'est justement ce qui leur donne je ne sais quelle expression mêlée, touchante et comique à la fois. Et puis, habillés tous pareils, ne paraissant ni vieux ni jeunes, et tous également décorés de plumes aux couleurs changeantes, on ne peut guère distinguer chez eux les néophytes des vieux routiers, ni les illusionnés des sceptiques. Ajoutez à cela qu'ils ne parlent point, et que, pour un rien, les voilà qui prennent leur essor et se cachent dans les ramures... Vous comprendrez que ce soient des êtres on ne peut plus rebelles à l'*interview,* et qu'il faut observer en cachette si on les veut connaître.

A quoi bon? direz-vous. — Mais, répondrai-je, ne voyez-vous pas que chaque passant qui traverse le jardin, de bout en bout, perd bien dix minutes à contempler ces oiseaux silencieux, gourmands et fuyards, à les allécher de la main, essayer de les retenir un instant avec de la mie

de pain, comme on leste des cerfs-volants de papier avec un peu de plomb pour les empêcher de partir... Ils sont, aussi, si curieux à voir manger et voler... de sorte qu'après s'être donné la joie de les gaver, le bec dans votre main, on se donne celle de les effaroucher, brusquement, afin d'admirer comme ils se soulèvent de terre, et gagnent les hautes branches à force de rémiges.

Il doit sûrement y avoir un mystère là-dessous, en ces vies d'oiseaux, pour que les enfants, les artistes, les femmes — voire les sénateurs (les étudiants, eux, sont si occupés!) — s'arrêtent là, bêtement, *machinalement* voulais-je dire, à contempler ces bêtes, ces machines volantes, becquetantes, et roucoulantes...

Aussi, m'armant d'un calepin, d'un crayon, et de tout ce qu'il faut pour écrire en plein air, j'entrai dans les grilles du Luxembourg dès qu'elles furent ouvertes. Pourquoi j'emportais un crayon, non pas une plume? Ah! c'était par un sentiment de tact bien naturel : j'aurais trouvé de fort mauvais goût l'acte de trahir le peuple empenné avec sa propre dépouille. Mon La Fontaine me revenait en mémoire : vous savez, l'oiseau blessé d'une flèche...

*
* *

Alors je me glissai le long des taillis, heureusement très ajourés, de la minuscule forêt latine, marchant sur la pointe du pied, tel un Apache en les fourrés vierges, et rusant aussi bien avec les gardiens qu'avec les pigeons, car dans un jardin public comme dans la rue, c'est dangereux de rester trop longtemps sans faire quelque chose de précis, comme traverser les allées une serviette sous le bras, fouetter une toupie, pousser un cerceau, ou s'installer sur les chaises payantes à faire des ouvrages de broderie. Bref, il faut *circuler,* suivant la langue des gardes, — langue, au reste, assez peu précise, puisque *circuler,* d'après le latin, signifie « se mouvoir en cercle », et c'était justement ce que je faisais. Car si les sénateurs, les femmes, voire les artistes, traversent d'habitude le Luxembourg en ligne droite, moi, voulant observer secrètement les êtres habitant le jardin *à demeure,* je devais tourner constamment autour d'eux : donc, être suspect.

. . . .

Enfin, au prix d'ennuis, de frayeurs sans nombre, après avoir effarouché maintes fois les

jolis et pusillanimes ramiers, et m'être moi-même soustrait à grand'peine à la surveillance oisive du garde, je vins à bout d'une si délicate entreprise, et voici les notes que je transcris rigoureusement de mon calepin.

Aujourd'hui, ce 15 de Mai, un peu après huit heures, moment de l'ouverture des grilles, je suis des yeux un pigeon qui, par-dessus ma tête, s'envole (lui ai-je donc fait peur?) et va se percher sur la plus haute branche d'un platane, du côté de la rue de Fleurus. Il est tout rond de formes, a le plumage lisse et paraît content. Je l'observe, le crayon sous les doigts, tout prêt à retracer ce qu'il voudra bien faire — ou ne pas faire... En effet, pendant cinq longues minutes il ne bouge pas! Certainement il ne me voit point, mais, comme il arrive souvent, je me figure qu'à force de le regarder il va finir par m'apercevoir, et partir... phénomène d'effluve magnétique, — que sais-je? Peut-être cela, peut-être aussi, plus simplement, la fatigue de rester au repos trop longtemps de suite, pour un être dont le cœur bat normalement plus de cent pulsations par minute...

Profitant de la distraction que me cause ce problème philosophique, lui s'est, en effet, déplacé : d'une douzaine de coups d'aile, il est allé se placer plus bas et plus loin. Voilà que je le perds de vue; je perds de vue son corps lisse

et replet, au plumage gris d'acier, sous la verdure.

Le retrouverai-je maintenant jamais? — Pas plus, vraisemblablement, que le charmant visage de femme qui s'est perdu pour moi, hier, dans la foule; pas plus que l'étoile que je poursuivais du regard, une nuit d'octobre orageuse, et qui s'est dérobée sous les nuages. D'autres étoiles, il est vrai, ont émergé de l'ombre, d'autres figures charmantes, de la foule, — mais ce n'étaient pas celles-là, les premières.

. . . .

*
* *

Voici venir un nouveau pigeon, sur le même arbre. Il me semble moins éveillé, moins intéressant. Peut-être me trompé-je... Mais tâchons de le garder à vue, celui-là... Un bruit l'effraie, celui de mes pensées à son sujet, il se peut. Le voilà qui se sauve de branche en branche... Je suis sa trace. Enfin il s'arrête, et je m'arrête aussi. Je m'assieds sur un banc et fais semblant de lire dans un livre. Comme il est déjà midi, que le soleil culmine et qu'il fait chaud, l'oiseau met la tête sous son aile; il va faire sa sieste. Et moi j'envie cette faculté qu'il a de mettre sa tête

sous une aile, de s'enfermer ainsi si confortablement dans son propre corps... Il dort, rêve peut-être. Et je ne saurai jamais ce qu'il rêve... Et voilà qu'une troupe de collégiens vient à passer, qui le réveille... A ce moment, il me vient cette pensée curieuse qu'un animal a des états d'âme qui nous échappent, puisque tous les êtres, à peu près, que voit ce pigeon dans le Luxembourg lui sont zoologiquement supérieurs et que nous, en dehors de nos semblables, n'apercevons que des êtres au-dessous de nous. D'autre part, ce gallinacé, que moi, par mon rang de mammifère, je domine, il me domine par son vol : étrangeté, cet inférieur auquel nous envions quelque chose !

Que lui disent ces lycéens, si disgracieux dans leur tunique ? — Rien sans doute, à moins que l'oiseau ne sente, à leur aspect, une sorte de terreur religieuse, à la manière des anciens : une terreur *panique*.

Mais quelque chose de plus laid qu'un collégien traverse en ce moment l'allée de platanes : c'est un vieux professeur. Comme, probablement, le pigeon — fût-il pigeon du Sénat — ne connaît rien du beau moral, l'extraordinaire discordance des lignes en cette tête chauve et savante, l'insouciance de l'eurythmie dans cette coupe de barbe et cette coupe de redingote, doivent rompre, pour notre bel oiseau, la sereine

continuité du gracieux dans les cimes feuillues et fleuries et les espaces bleus, accessibles pour lui, du ciel. J'imagine qu'il doit germer en cet organisme ailé si bien fait, toujours jeune, une sorte de haine contre tant d'artificiel enlaidissement et de décrépitude.

Mais pas du tout, car ce professeur si dépourvu d'harmonie tient des graines dans sa main. Et sur un signe de cette main sale et sortant d'une manche lustrée par l'usure, l'oiseau descend; oui, le bel oiseau fourré de plumes douces, empenné comme une sorte d'ange, le voilà qui quitte sa branche élevée, puis, étalant ses ailes en parachute, se laisse tomber tout doucement à terre; et là, presque sur la main poilue du savant, picore le grain...

Alors je me rallie presque à l'idée cartésienne; oui, nettement, à cette minute, je ne vois dans le pigeon qui picore là qu'une petite machine ingénieuse, palpitant à la façon d'une horloge, se dirigeant contre la pesanteur à la manière d'un aéroplane ou d'un hélicoptère, — automate perfectionné, mais aveugle.

Un léger bruit, quasi musical, qui sort étouffé des bosquets, change un peu mes idées. Ces êtres mangent, et dans toute main; mais ils *roucoulent* aussi : c'est-à-dire qu'ils chantent un couplet d'amour et de monotone bonheur. Ils sont mâle et femelle — ce que les *choses* ne sont

pas... Un couple arrive justement à tire-d'aile faire la preuve contre Descartes... Ils se poursuivent, se rattrapent, voguent de conserve : ainsi deux goélettes fines voilières, ou deux navires sous-marins, car en cette mer aux flots invisibles dont les murs de Paris sont les falaises, et l'asphalte où nous autres rampons le fond abyssal, lui et elle se meuvent droit, obliquement, de haut en bas, de bas en haut, en tous sens; et se perchant sur les récifs, c'est-à-dire sur les têtes d'arbres ou de statues, côte à côte, ils reposent ensemble, se baisent du bec et se chamaillent en gens qui s'aiment.

Puis, le soir approchant, la brise s'élève. Nous autres l'attendions pour nous rafraîchir; eux, les oiseaux, l'attendent pour faire des exercices d'ailes. Les voilà qui montent des marronniers, des platanes ou des toits, font converger leur vol, s'assemblent, tels des voiliers de plaisance, dans le lit du vent. Leur troupe fait au couchant, dans le bleu déjà sombre du ciel, un tourbillon de floches blanches; et c'est une série de marches et de contre-marches, des combles du Sénat au dôme du Val-de-Grâce, et de la fontaine de l'Observatoire à la fontaine Médicis... Ainsi la strophe et l'antistrophe du chœur antique, aux Panathénées.

Mon pigeon, — celui que j'ai vu le premier, ce matin, à l'ouverture des grilles, il est sans

doute de ceux-là... Comme ses camarades, il a passé le jour à recevoir des miettes, indifféremment, de la main de laids professeurs et de toutes charmantes petites filles ; il s'est promené lentement, balançant son corps lisse et lourd, saluant de la tête, toujours en alerte, effarouché pour un rien, entr'ouvrant ses ailes, prêt à fuir... Il a vu, sans les regarder, les bandes d'écoliers dénicheurs, les petits enfants bien mis qu'on promène, le long des allées, par la main ; il a entendu, sans les écouter, les cris puérils, les jeux, les disputes, les sanglots d'enfants boudeurs et grondés ; puis les longues et sourdes conversations d'invalides, les manifestations d'étudiants, les propos d'amour. En cette phase désœuvrée ou « passante » de notre existence humaine et par-dessus nos têtes, nos gestes et nos voix, lui, le pigeon banal du Luxembourg, a vécu, mangeant, buvant par traits rapides dans les flaques, se promenant, perchant, descendant à terre, remontant, aimant, roucoulant, se disputant, enfin s'élevant, au coucher du soleil, très haut dans les airs, s'ébattant, se mêlant aux autres, traçant des cercles...

Mais l'heure sonne où les grilles vont fermer ; un tambour solo parcourt à grands pas tout le jardin, battant la retraite, chassant devant lui les promeneurs attardés ; car la nuit tombe : il n'est plus permis à personne de méditer au clair de la

lune; — à personne, sauf aux pigeons; et, vraisemblablement, les pigeons dorment, et n'en profitent pas. Je leur souhaite donc bonsoir, et rentre chez moi, m'enfermant dans une maison pour écrire ceci sur leur compte.







Paratonnerre et Pavillon

DIALOGUE SUR UN TOIT

Le Paratonnerre. — Holà! mon camarade et mon compagnon de toiture... Veux-tu causer? Car je m'ennuie, sur ces hauteurs.

Le Drapeau. — Camarade! Je trouve le mot familier. Je ne suis pas ton *camarade*.

Le Paratonnerre. — Et comment faut-il t'appeler? « Monseigneur »?

Le Drapeau. — Laisse ce tutoiement, qui m'offense. Ne suis-je point ton supérieur, par le rang?

Le Paratonnerre. — Mon supérieur? Comment cela?

Le Drapeau. — Mais par une fonction qui est de décorer ce toit, de signaler son impor-

tance, sa noblesse. On *plante* tes pareils sur tous les combles, au moins ceux qui peuvent se payer ce luxe. Pure question d'argent. Moi, l'on me *hisse* à la cime des monuments, des édifices publics, officiels.

Le Paratonnerre. — Ce sont là tes seuls titres? Ils ne m'imposent guère. Les jours de fête, il n'est pas de maison, si banale qu'elle soit, qui ne te *plante* à ses fenêtres; la plus humble bicoque, lorsque les maçons l'ont gâchée, toute blanche encore de plâtre et de chaux, se donne la coquetterie d'un chiffon tricolore. Cela ne tire pas à conséquence.

Le Drapeau. — Voilà des raisons trop cherchées. Il y a drapeaux et drapeaux, et tu ne vas point confondre, j'espère, un jouet d'enfant avec le signe sacré de la patrie.

Le Paratonnerre. — Oh! oh! quel langage pompeux! Ces expressions vaudraient pour l'étendard qui marche, en bataille, au milieu des rangs, tenu par la main gantée d'un officier. Quand celui-là passe, on salue. Mais tout l'honneur que te rend le public, quand il s'avise de lever les yeux où tu es perché, c'est d'observer sur quel point d'horizon le vent te fait flotter; Pour le dire d'un mot, — tu sers de girouette.

Le Drapeau. — Tes sarcasmes ne m'atteignent point; je me drape dans mes plis et ma dignité tricolores. Eh! n'est-ce pas la jalousie

qui te fait parler de la sorte?... Il est vrai que, droit et raide comme un pal, tu peux envier ma liberté d'allures et la souplesse de mes gestes. La brise me pousse, en vérité, dans la direction qu'il lui plaît; mais qu'importe? En flottant tour à tour vers les quatre points cardinaux, j'ai l'air de commander aux pays d'alentour; je lance un salut fier de ma tranche, dardée comme une flamme ou comme une langue serpentine, aux pavillons d'au delà les frontières. Couleur d'azur près de mon mât, couleur de sang sur ma lisière, le centre de ma toile a la pure blancheur du grand jour. Bleu, rouge et blanc, je signifie la *douceur,* la *force,* l'*unité.* L'on me croit découpé dans un morceau de ciel, étant teint de son midi, de son aube, de son couchant. Simple et superbe, je regarde en face la flamme crucifère du Royaume-Uni, le carré d'or d'Espagne, l'arc-en-ciel hollandais, le champ d'étoiles d'Amérique. Je ne crains pas le vol de l'aigle bicéphale de Prusse, ni le lever du croissant turc, ni la grimace du dragon chinois dans les airs. Pur et sobre dans ma figure, je symbolise l'élégance du pays français, son désir de clarté, d'harmonie.

Le vent, d'ailleurs, m'anime et m'entraîne, sans me détacher, dans l'espace; il prête à ma figure cent expressions diverses et cent beautés.

Quand il suspend son haleine, je me laisse tomber, doucement, le long de ma hampe, que

j'embrasse, — autour de qui, souvent, comme une fleur volubile, je m'enroule. Un souffle d'air vient-il me frôler, je me déploie lentement; avec majesté, je développe ma toile dans l'atmosphère; les poètes me comparent alors à la corolle qui s'étale et s'épanouit... Mais que le vent souffle en tempête, et, de beau, je deviens sublime. Oiseau toujours courant, et toujours immobile, flamme ondulant sur place, je palpite sans aile, et je m'échappe sans fumée. Tendu comme la haute voile d'un navire, une onde fine et régulière me parcourt de bout en bout, fait frissonner ma peau de serge. On m'entend battre et clapoter d'en bas, tel un goéland fantastique dont la tête aurait trempé dans un coucher de soleil, et la queue dans un bain d'azur. De temps en temps, une rafale me cingle d'un coup de fouet; je sens ma toile se distendre, je suis pris de vertige, j'ai peur. Un jour d'orage, je périrai, mutilé de mon lé d'avant; il passera, fantôme rouge et rapide, comme un éclair... ou bien ma toile tout entière, surprise par le tourbillon, partira pour l'espace... Aussi suis-je glorieux, car ce sont mes batailles, à moi qu'on ne mène pas sur les champs de bataille. En dépit du danger, je suis fier de mon sort, et je ne l'échangerais certes pas pour ton existence placide et ta métallique impassibilité.

Le Paratonnerre. — O vaniteux intaris-

sable et volage instrument du vent! Tu railles justement ce qui fait ma vertu, ma supériorité. Ferme sur mes attaches, indépendant de tout mouvement extérieur, je me tiens constamment debout, comme un chevalier, comme un chêne, comme une épée, mais une épée qu'on ne remet jamais au fourreau. Simple et sévère dans mes lignes, je n'orne pas l'édifice, à ton exemple, d'un décor coquet, féminin; je ne suis pas la jolie, mais faible sensitive qui pose et fait des gestes d'élégance, amuse les passants de ses traits de bravoure ou de ses frissons. Je suis l'inflexible et mâle épine de fer à la pointe toujours dressée vers les nues, épiant, dans un silence attentif, les menées du fluide électrique. En effet, ma fonction n'est pas vaguement décorative ni symbolique : j'ai le rôle sérieux et superbe de préserver le toit où l'on me hausse, de sauver des chutes de foudre et de l'incendie les hommes, les animaux réfugiés sous mon aiguille protectrice.

Vienne l'orage : les nuages ardoisés s'accumulent, se superposent à l'ardoise des combles; le feu du ciel, comme pour m'éprouver, se pose en oiseau percheur sur ma pointe; il tonne autour de moi, les vitrages tremblent; l'averse trempe mon fer, je suis mitraillé de grêlons. Dans cet assaut de glace et de feu, j'attends de seconde en seconde le dernier coup qui me tuera, mais qui sauvera les hôtes de la maison.

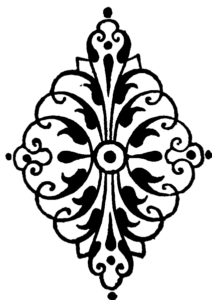
Aussi bien suis-je noble, et peux te tutoyer, noble drapeau! Car, si tu meurs de la tempête, moi, je périrai par la foudre. Éole te juge digne de ses coups; Vulcain m'honore des carreaux qu'il forgea pour le seul Jupiter. Cesse de te vanter, de me fatiguer par une insupportable apologie. Peux-tu donc te mesurer à moi? Une main de femme t'a filé; moi, je fus forgé de main d'homme. Une femme encore, assure-t-on, t'inventa, nouant son écharpe à la cime d'un mât naufragé. Pour moi, je fus conçu par un cerveau viril. *Parafoudre,* et non pas pavillon de parade, on ne fait pas de moi un hochet de gloire ou d'orgueil, je ne sais quelle parure militaire et coquette à la fois. Je suis un instrument savant et bienfaiteur. Immobile, je décompose l'effluve subtil, meurtrier, pendant que toi, dans ta perpétuelle mobilité, n'es bon qu'à récréer le regard des flâneurs.

LE DRAPEAU. — Trêve de discussions, savant pieu de Franklin! Tu es l'utilitaire, et moi je suis l'artiste. C'est un jeu stupide, à la fin, de nous défier, de nous insulter l'un l'autre, à l'exemple de ces fourmis humaines qui noircissent, plus bas, le pavé. En bon prince, je te propose un pacte. Pourquoi ne pas nous unir, sur ce toit où tu représentes la force, et moi la grâce, où tu préserves, où je signale? Noble et primesautier, je fais le premier pas : quittant ma hampe, bois

fragile et qui ne peut me sauver du tonnerre, je m'attache à toi par ce lien de chanvre. Mon poids ne peut te fatiguer, car je suis si léger, et puis le vent me porte! Mon tissu de serge, impuissant, ne saurait détourner la foudre, que tu conduis du nuage au sol, droitement. Par mes teintes vives, je t'égaierai; je vêtirai ton fer nu et triste, je t'illuminerai des trois couleurs de France.

Lorsque la brise, morte, amortira mon geste flamboyant, je me laisserai glisser le long de toi; fraternellement, j'envelopperai ton cou bronzé de mes plis; comme une fleur volubile, je m'enroulerai tout autour de ta tige, et je vivrai glorieux et content près de toi. Vienne l'orage, et, ferme sur tes appuis, ne laissant nulle prise aux rafales, tu me retiendras sûrement, tu m'empêcheras de me transformer en oiseau fuyard dans l'espace. Alors, dans ces instants solennels où le ciel pèse en coupole de plomb menaçante, sûr de ta protection, — puisque tu canalises la foudre, — je laisserai flotter ma toile hardiment, en panache bleu, blanc et rouge, et l'on croira voir, d'en bas, une épine géante, aérienne, et refleurissant sous l'ondée.







Églogue moderne

PERSONNAGES

MARCELLIN, VÉRONIQUE, UN PEINTRE.

VÉRONIQUE. — Bonjour, Marcellin.

MARCELLIN. — Bonjour, Véronique.

VÉRONIQUE. — Où vas-tu, comme ça, Marcellin, avec ton grand râteau sur l'épaule?

MARCELLIN. — Où je vais? Mais rejoindre les faneurs dans le pré d'en bas. Tu sais bien qu'on fane chez le père Thibaut. Tu ne sais pas?

VÉRONIQUE. — Ah! bien... Je chemine avec toi un petit peu. J'aurai bien le temps de porter, après, mes œufs à la ferme.

MARCELLIN. — Les œufs qui sont dans ce panier? Fais-les donc voir!

VÉRONIQUE. — C'est-il que tu veux les manger? ou crois-tu qu'ils ne sont pas frais?

MARCELLIN. — Mon Dieu, non... D'abord, ils ne sont pas à moi; et puis je n'ai pas faim. Et puis encore, qu'ils soient frais ou pas frais, qu'est-ce que ça me fait?

VÉRONIQUE. — A moi, cela fait beaucoup : la fermière, là-haut, me les va mirer un à un, et s'ils ne sont pas clairs comme ses yeux de vieille fée, me voilà forcée de courir pour en chercher d'autres; et j'ai tant de choses à faire, aujourd'hui!

MARCELLIN. — Et si tu les cassais en route?

VÉRONIQUE. — Oh! cela me fait trop peur d'y songer. Aussi, ne me pousse pas, Marcellin; oui, ne t'approche pas de moi comme tu fais. Voudrais-tu me voir pleurer?

MARCELLIN. — Non, petite Véronique, je t'aime trop pour ça. Si je marche tout près de toi, c'est pour te redresser, justement, si tu trébuchais.

VÉRONIQUE. — Ah! voyez le galant! Qu'il est hypocrite! Allons, monsieur Marcellin, tenez droit votre râteau, et moi, gare mes œufs, et puis causons gentiment.

MARCELLIN. — Je veux bien, mademoiselle Véronique. Mais commencez, vous. Moi, tenez, je n'ai point d'idées.

VÉRONIQUE. — Eh bien! causons de ces jo-

lies petites fleurs qui sont là tout près, dans le champ, et que je vais cueillir tout de suite.

MARCELLIN. — Des fleurs? ce n'est pas l'affaire des garçons. C'est bon pour les filles, de faire des bouquets et des mignardises.

VÉRONIQUE. — Des mignardises! Appeler ça des mignardises! Mais tu sais bien qu'on en met sur le maître-autel, le dimanche...

MARCELLIN. — Oui-dà, mais elles sont en or. Ici, toujours, j'aime mieux voir les chênes, les ormes et les saules; oh! les saules surtout, c'est grand, c'est fort et c'est touffu; on peut grimper après, et se couper des cannes avec, tandis que tes fleurs...

VÉRONIQUE. — En voilà une raison! Mais, voyons, ne me dérange pas mon bouquet. Ce n'est point si méprisable, ces marguerites, ces violettes et ces coucous : c'est tout en couleurs, ça sent bon; et puis on tient ça dans sa main, et ça fait penser à une fête.

MARCELLIN. — Mais ça se fane, aussi, bien trop vite...

VÉRONIQUE. — Tant pis; moi j'aime les fleurs quand même!

MARCELLIN. — Et moi, quand même, j'aime mieux les arbres.

Les deux enfants s'écartent l'un de l'autre, un peu boudeurs. Un silence. Soudain Véronique aperçoit, au détour du chemin, un peintre en train d'esquisser le paysage sur sa toile.

VÉRONIQUE. — Tiens! Un monsieur qui peint des images. Vois-tu, Marcellin? Approchons-nous doucement, sans faire de bruit.

MARCELLIN, *s'approchant avec dignité et se tenant derrière Véronique.* — C'est curieux, les filles!

*
* *

LE PEINTRE. — Bonjour, les enfants. Vous pouvez regarder; ça ne me dérange pas; au contraire. *(Les voyant attentifs et silencieux.)* Cela vous intéresse, ce que je fais là? Toi, petite, comment t'appelles-tu?

VÉRONIQUE. — *Véronique,* monsieur; et mon cousin qui est là s'appelle *Marcellin.*

LE PEINTRE. — Eh bien, gentille Véronique, et toi, mon brave Marcellin, approchez sans crainte. Qu'est-ce que vous dites de mon travail? C'est-il ressemblant? *(Les deux enfants regardent les champs, le coteau, les bois, puis la toile encore blanche, zébrée de lignes noires, jaunes et violettes, et ne disent rien.)* — Allons, ne vous intimidez pas, répondez-moi quelque chose. *(Montrant sa toile, puis le paysage.)* Franchement, que préférez-vous, ceci ou cela?

MARCELLIN, *spontanément, montrant le paysage.* Je préfère cela. *(Il n'a pas fait attention au coup de coude que lui donnait sa cousine.)*

LE PEINTRE, *s'apercevant de ce petit jeu, sourit avec condescendance.* — Laisse donc, Véronique, laisse-le parler, ce garçon ; j'aime qu'on dise droitement ce qu'on pense. Or çà, Marcellin, je commence par te dire que tu as raison ; et je suis bien de ton avis, au fond. Seulement... dis-moi sur quoi tu fondes ton opinion ; pardon, pourquoi tu préfères *cela* à *ceci ?*

MARCELLIN. — *Ça,* le ciel, le coteau, le pré du père Thibaut, et puis le bois, c'est grand, c'est ouvert, c'est espacé ; et puis on peut s'y promener, c'est véritable.

LE PEINTRE, *un peu confus.* — Et *ceci ? (montrant son esquisse.)*

MARCELLIN. — Ça, monsieur, c'est une image que vous faites du pays. *(Véronique le pousse encore du coude.)*

LE PEINTRE. — Et pourquoi je la fais, cette image ?

MARCELLIN. — Laisse-moi donc, Véronique ! Pourquoi vous faites cette image ?... Mais, sans doute, pour l'emporter chez vous et la montrer à vos amis qui sont à la ville.

LE PEINTRE, *se reprenant à sourire.* — Eh ! c'est une raison déjà. *(A part.)* C'est ce que nous autres appelons le *rôle commémoratif de l'Art. (Tout haut.)* Mais n'y a-t-il pas une autre raison ?

VÉRONIQUE, *rougissant un peu, mais avec une certaine*

coquetterie. — Monsieur, vous faites ça pour avoir de la gloire.

LE PEINTRE. — Tiens! la petite, elle a dit son mot; et le mot n'est pas si mauvais... Et comment, sage Véronique, aurai-je de la gloire en mettant sur cette toile ce qui est là, déjà, tout autour de nous?

VÉRONIQUE, *pensive.* — C'est que ce que vous faites là, c'est difficile; et tout le monde n'en pourrait venir à bout.

LE PEINTRE. — A merveille! Seulement, dis-moi, sans mentir : Est-ce que ça te plaît?

VÉRONIQUE, *hésitant.* — Oh!... pour ça... Mon Dieu, je ne sais point; je suis trop petite, et je ne m'y connais guère. Tenez, je vais appeler mon oncle le charron : il s'y connaît, lui; il vous dira bien si ça lui fait plaisir.

LE PEINTRE, *intrigué.* — Tu as un oncle qui est charron et qui s'y connaît en peinture?

VÉRONIQUE. — Oui, monsieur; c'est lui qui a peint la tête de mort sur le char où l'on porte les défunts à l'église.

LE PEINTRE, *impressionné.* — Oh! oh! c'est ce qu'on peut appeler de la peinture macabre. Et *c'est bien,* cette tête de mort?

VÉRONIQUE. — Oui, c'est bien joli, mais ça fait peur, à regarder trop près.

MARCELLIN *et* VÉRONIQUE, *ensemble.* — Voulez-vous la voir?

LE PEINTRE. — Non, non; puisque vous me dites que cela fait peur à regarder. Voyons, votre oncle le charron n'a-t-il pas fait quelque chose de plus gai?

MARCELLIN. — Si fait; il a peint l'enseigne du café sur la place : un pourceau qui fume sa pipe.

VÉRONIQUE, *touchant Marcellin du coude.* — Tais-toi, Marcellin; on ne dit pas ces choses-là devant le monde.

MARCELLIN. — Bah! ce n'est pas défendu, petite bégueule; la preuve, c'est que M. le curé lui-même en a bien ri; et puis il a fait des compliments à mon oncle.

LE PEINTRE, *riant largement.* — Allons, mes enfants, n'allez pas vous disputer là-dessus. J'irai voir les chefs-d'œuvre de votre oncle, tantôt. En attendant, pourriez-vous m'aider à plier mon bagage?

VÉRONIQUE. — De tout cœur, monsieur l'artiste. Allons, Marcellin, enlève le cheval de bois; moi, je porterai la petite planchette aux couleurs.

LE PEINTRE. — Merci, les enfants; vous êtes gentils comme tout, et j'ai bien envie de faire votre portrait.

MARCELLIN. — Ça sera-t-il fait promptement? Car il faut que j'aille au pré que voilà, tout là-bas, là-bas, où sont les faneurs.

VÉRONIQUE. — Et moi... mon panier d'œufs que j'allais oublier! Il faut que je le porte à la fermière, tout là-haut, là-haut.

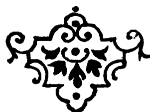
LE PEINTRE. — Et alors je vous ai fait perdre votre temps!... Allez, mes amis, où vous appelle votre tâche. *(Se ravisant.)* Mais, au fait, attendez un peu. Toi, brave Marcellin, remets ton râteau sur l'épaule, et toi, charmante Véronique, accroche à ton bras ce panier d'œufs. Vous voilà posés à ravir. Le temps de prendre un croquis, et vous êtes libres.

LES DEUX ENFANTS, *penchés sur l'esquisse, et s'émerveillant à la fois.* — Oh! que c'est bien fait! Marcellin, c'est toi tout vivant. — Et toi, Véronique, est-ce bien attrapé? Mais vous ne finissez pas les lignes, monsieur: pourquoi vous ne finissez pas les lignes?

LE PEINTRE. — Cela serait trop long à vous expliquer; et nous n'avons pas le temps de causer davantage, malgré que cela me fasse bien plaisir. Adieu, les enfants, adieu!... au revoir! *(Il les regarde s'éloigner avec attendrissement.)*

MARCELLIN, *revenant sur ses pas.* — Pardon, monsieur l'artiste; mais il n'y a que vous qui puisse nous accorder, ma cousine et moi. Elle prétend que les fleurs, c'est ce qu'il y a de plus beau, et moi, les arbres. Je lui ai dit que les fleurs, c'était pour les filles, et les arbres, pour les garçons; n'ai-je point raison?

Le Peintre, *se retournant, et d'un ton paternel.* — Cent fois raison, sage Marcellin, et ta cousine Véronique aussi. Je te mettrai donc, sur ton portrait, une branche de hêtre à la main, et dans celle de ta petite amie, une brassée de fleurettes des champs. Au revoir!







Beethoven dilettante

Ce ne fut pas sans peine que je décidai Beethoven à m'accompagner au concert. Il se méfiait de sa surdité d'une part, et, de l'autre, de nos musiques modernes. « J'en ai trop entendu de mauvaises pendant ma vie, » disait-il, et le vieux lion secouait sa crinière grise, à faire trembler cent parties d'orchestre sur leurs pupitres... Enfin, rajustant la cravate à deux tours sur son énorme cou, rabattant son grand chapeau sur ses sourcils, il se décida. Mais vingt fois, sur le chemin du Cirque, il s'arrêtait, faisant une réflexion brusque, ou tirant son *skizzen-buch* pour noter vite un motif qui surgissait, impétueux, en lui. J'étais obligé de lui dire : « Maître, nous allons manquer le

premier mouvement de votre symphonie. » Car on devait commencer par lui : son nom venait le premier sur l'affiche.

Alors il faisait de vastes enjambées. *Presto, prestissimo,* criait-il, *alla breve,* et je ne pouvais suivre le rythme fougueux de son allure.

En passant sous les marronniers du Carré Marigny, il remarqua des moineaux francs qui piaillaient... « Ces oiseaux-là, dit-il, ne sont pas musiciens. Je ne les aurais jamais mis dans ma Pastorale. » Et comme soudain l'Arc de l'Étoile apparaissait, triomphal, au bout de la longue avenue : — « Napoléon ! s'écria-t-il — ah ! s'il avait été le Cincinnatus que je rêvais, il aurait encore la dédicace de mon Héroïque ! »

Enfin nous arrivâmes. Beethoven était essoufflé, tout en nage. Il trouva que la salle de concert était pauvre et sentait une vague odeur d'écurie. Je l'assurai que les chevaux étaient déménagés depuis la saison d'hiver, et qu'on avait bien tout nettoyé. — « N'importe, clamait-il, il est honteux que la divine Musique soit ainsi logée dans une baraque de forains. »

Comme il parlait très haut, sans se gêner, je le priai, le plus respectueusement que je pus, de baisser le diapason de sa voix, car plusieurs personnes à l'entour avaient remarqué ses façons et paraissaient l'avoir reconnu.

— « Je sais que vous détestez les ovations,

fis-je ; si vous voulez garder l'incognito, mettez un peu la sourdine. *Con sordina,* maître. »

Il était temps, car les vieux habitués, qui tous ont des bustes du dieu de Bonn sur leur table, commençaient à chuchoter entre eux : « Eh ! voilà une tête qui rappelle singulièrement Beethoven... Et qui sait? Ne serait-ce pas Beethoven lui-même qui viendrait ici, curieux de savoir comment on interprète sa musique ? »

Je pressai mon illustre voisin de bien s'envelopper et de se cacher la figure de son manteau... Mais l'auteur de la Sonate en *ut dièze mineur* l'avait abandonné entre les mains de l'ouvreuse ; et, comble de malheur, dans une sublime distraction, il avait oublié de prendre un numéro d'ordre... Se souvenant alors tout d'un coup que l'adagio *ma non troppo* de sa 11e Symphonie, en voie d'achèvement, était resté dans une poche, il fut très inquiet, s'agita beaucoup, et même il allait descendre au plus vite, lorsqu'un regard sévère du patron, comme l'appelle Willy, le cloua sur sa stalle.

Une fois ceci bien constaté, qu'aucun être, aucun objet ne bougeait plus dans les amphithéâtres, lui — le patron — donna deux coups d'archet sur le bois de son pupitre. Aussitôt la phalange instrumentale tout entière s'orienta sur le bâton du chef comme un paquet d'aiguilles sur l'aimant ; les violons se posèrent,

d'un seul geste, sous les mentons; les archets, parallèles et dociles, se couchèrent simultanément sur la deuxième corde.

Alors s'ouvrit la *Symphonie pastorale*, et l'on aperçut, comme par une fenêtre entr'ouverte, la pleine campagne... Elle s'étendait en prairies montueuses, illuminées de franc soleil, avec des ombres transparentes et passagères; passagères aussi, se succédaient des visions d'arbres, futaies ou clairières, et c'était le contraste subit de parties profondes touffues et d'horizons bien découverts... La mélodie suivait sans s'interrompre son cours largement sinueux, tel un beau fleuve voyageur qui reflète l'image des terrains, des végétations riveraines, les étalant dans son miroir mouvant, les y peignant fluides et frémissantes. On entendait aussi les pas rythmés, fermes, des paysans, martelant la plaine, et leurs voix se croiser dans l'atmosphère, lointaines et sonores... Par instants, des pâturages enfoncés, gras, herbus, des mugissements de bœufs s'élevaient. On les devinait, ces bœufs, accroupis dans une pose monumentale de sphinx; indolents, énigmatiques, mais révélant leur vie, leur âme naïve et robuste, par quelque brusque rejet de tête en arrière, un coup de fouet soudain de la queue, un regard long jeté par-dessus les haies...

Je regardais écouter Beethoven... Sa superbe tête de lion dans les deux mains, les yeux fermés

et froncés, il semblait dormir... Le bruit de sa poitrine haletante était synchrone à la mesure du morceau. Le touchant discrètement, je sentis son artère battre.

Le premier « mouvement » s'acheva ; — puis le second, cet incomparable *adagio,* murmure d'une source qui parlerait en sibylle affectueuse et dirait des choses voilées, mais de bon augure. Puis le *scherzo* de fête, et l'*orage :* tout l'orchestre qui s'assombrit, l'appréhension qui plane, la dispersion des danseurs, des ménétriers ; et l'averse à jets parallèles luisants, les éclairs livides, la répercussion roulante et majestueuse de la foudre...

Enfin le chant de délivrance, aux accords religieux, effusion d'âmes primitives, si pénétrante qu'elle touche encore nos âmes blasées ; développement infini d'une action de grâces qui ne veut, et ne peut tarir, qui se répète avec des accents toujours neufs, des nuances de tendresse et d'allégresse inattendues... Elle s'achève, pourtant, sur une vague sonore ample et légère, que les violons dessinent d'abord à l'aigu, puis que les altos, les violoncelles retracent au grave, enfin qui se soulève pour retomber une dernière fois, sous la poussée profonde des contrebasses.

*
* *

L'orchestre, alors, se tut ; et tout de suite la musique des bravos éclata, mais sans *fortissime* ni reprise, et pour tomber vite. Instinctivement, Beethoven promena son regard sur la salle. Elle était émaillée, comme toujours, de séduisants chapeaux féminins, exubérants de plumes et de fleurs, avec cet éternel et mystérieux contraste de couvre-chefs mâles à la fois grotesques et lugubres. Les mains gantées battaient discrètement, sans fièvre d'enthousiasme, comme il sied à des mains bien élevées, et quand il s'agit d'un chef-d'œuvre consacré, hors de toute contestation.

Mais l'auteur des neuf Symphonies, descendu récemment du Ciel, n'était plus au fait de ces subtilités, de ce *protocole* artistique. Et puis, vivant de souvenirs, il se croyait encore en sa première existence, à Vienne, à Carlsruhe, dans l'auréole pure et vibrante de sa gloire nouvelle née... Persuadé de son insuccès, il rabattit son feutre sur ses yeux, où j'aperçus deux larmes, et me prit le bras pour sortir.

Nous fûmes sous le péristyle : un souffle de printemps (c'était vers la fin de mars) rendait

presque champêtre le site du Carré Marigny. Beethoven étouffait; il ouvrit d'une main fiévreuse les revers de son habit et poussa de profonds soupirs. J'eus beaucoup de mal à lui faire entendre que ses œuvres étaient acceptées, — oh! depuis fort longtemps, et mises, sans restriction, au tout premier rang... Seulement, ajoutai-je aussi doucement que je pus, le Public...

La sonnette de rappel m'interrompit... D'ailleurs Beethoven ne m'écoutait plus : il était courbé sur l'affiche, et le programme des morceaux qu'on allait exécuter, après lui, semblait l'intriguer vivement.

« Quelle idée, s'écria-t-il revenant à moi, de fourrer pareille dose de littérature sur un placard! Il ne faut pas tant de phrases ni d'embarras pour présenter son œuvre au public. Moi-même, n'ai-je pas oublié d'intituler sept symphonies sur neuf? Et parmi mes trente-deux sonates pour piano, *une* seulement fut composée sur un sujet précis : *les Adieux, l'Absence, le Retour*... Enfin, voyons ce qu'on a pu faire après nous... » Et vivement, il escalada les gradins pour regagner sa stalle.

A mi-route, nous fûmes arrêtés par un vieux monsieur très poli, qui lui remit en mains un rouleau de musique.

« Il était dans le pardessus que voici, dit le

monsieur, pardessus que l'ouvreuse m'a remis, par erreur, au lieu du mien. Vous voyez, fit-il négligemment, celui-ci porte une rosette rouge... Et d'ailleurs, à votre air et à la façon dont vous sentez la musique, j'ai bien compris que vous étiez professeur de piano... Voici donc votre rouleau, que je vous rends. A l'honneur de vous revoir, monsieur. »

Beethoven reprit toute sa belle humeur... Il était rentré en possession de son grand *adagio ma non troppo* de la onzième Symphonie, et, pardessus le marché, on l'avait pris pour un professeur de piano!... Je compris, au rire profond, superbement homérique de mon illustre compagnon, quelle source d'énergie remplissait cet homme extraordinaire, et je ne trouvai pas excessif qu'on ait dit de lui : « C'est une force de la Nature. »

A présent le maître s'asseyait, tranquille, à sa place : il allait entendre la musique des autres. Les ailes de son grand feutre palpitaient; la maligne curiosité d'un géant qui va voir sauter des nains dans un cirque semblait luire dans ses prunelles.

Il en était encore à repasser, consciencieusement, le petit scénario du programme *(Vulcain précipité de l'Olympe par Jupiter)*, quand l'orchestre fit explosion. Cette attaque, tout d'abord, le déconcerta.

Moi, connaissant déjà la partition qu'on allait jouer, je m'amusai d'en lire le reflet à mesure, sur le front de Beethoven, comme en un miroir.

Ce fut un exercice, en vérité, très curieux; d'autant plus aisé que le maître, avec la simplicité d'un enfant, avait les yeux tout à la scène et ne prenait nullement garde qu'on l'observait. La première expression que je surpris sur son visage, ce fut la stupéfaction : l'auteur, pour commencer, avait mis en paquet, dans vingt mesures, tout son cours de fugue et de contrepoint du Conservatoire. Ces vingt mesures étaient une sorte de cabinet de débarras, un capharnaüm musical, où il y avait de tout, voire du Beethoven. Cela, paraît-il, représentait l'assemblée des dieux intercédant en faveur du boiteux, mais innocent Héphaistos.

Plus loin, quelque chose comme une modulation passa sur le grand front beethovenien; un sourire s'ébaucha, se corsa bientôt dans un inquiétant *crescendo* qui tournait au rire homérique et dut s'étouffer dans le point d'orgue d'un bâillement léonin. Mais personne n'en prit scandale, car on attribua ce bruit chromatique à l'orchestration... En effet, dans cette salle si bien scrutée par l'œil strict du patron, il n'y avait plus à se gêner maintenant : on n'aurait pas entendu japper le plus strident des *King Charles* amenés là par fraude au concert, dans un man-

chon. Même le serrurier du Cirque aurait pu, sur son étau, tranquillement forger une serrure; le menuisier, faire chanter sa varlope sur l'établi. L'orchestre, en effet, mimait tous ces bruits à merveille; il synthétisait savamment toutes les sonorités canines, menuisières ou serrurières : redoutable faculté qu'ont les instruments de musique de se transformer, à l'occasion, en instruments de torture... Certains, on ne pouvait prévoir lesquels, sciaient comme scies, d'autres rabotaient comme rabots, d'autres vrillaient. Et tout cet atelier, c'était la chute de Vulcain; chute singulièrement ralentie, d'ailleurs, et racontée par le compositeur en plus de temps qu'il n'en faudrait pour la dire. Vulcain touchait terre, à la fin... Les quatre demoiselles harpistes, qui n'avaient pas trouvé à s'employer jusque là, tendirent alors leurs phalangettes au délicat grillage des cordes... Lui, Beethoven, trahissait par son front déjà courroucé le regret d'une telle prodigalité harpégiale. Ne lui suffisait-il pas de deux de ces instruments pour son *Prométhée?*

Cette conversation de harpes s'installait, récitant le murmure des flots en train de recueillir le fils disgracié de Zeus, de le conduire aux forges sous-marines de Lemnos; elle se prolongeait, s'éternisait. Le maître en était visiblement fatigué. Je craignais pour lui quelque crise de nerfs ou quelque sortie, bien légitime, en vérité,

mais pouvant donner du scandale à la société polie, venue là pour être au courant d'un auteur nouveau. Quel scandale, en effet, dans notre état de civilisation raffiné, que de manifester son franc appétit pour le bien, ou son dégoût sincère du mauvais...

Vous êtes musicien? Vous aimez la musique des génies, non celle des musiciens professionnels?... Eh! n'allez donc point au concert, où, pour un plat exquis, on vous en servira dix insuffisamment cuits ou brûlés, saturés de piment ou fades à vomir... Ou bien prétextez une migraine subite, voire un début d'apoplexie (qui peut-être, au fait, vous menace), et sortez bravement au second service.

Tout n'était pas perdu, cependant : un nouveau nom, inscrit au programme, faisait espérer une musique neuve. Après la précipitation de Vulcain, on pouvait s'attendre à quelque ascension triomphale, à quelque rebondissement vers l'Olympe... Je retins par son habit Beethoven, qui voulait fuir; je m'efforçai de le calmer, lui représentai qu'il fallait être indulgent pour une époque un peu pauvre d'inspiration, peut-être; que jadis, de son temps, on était gâté : le temps des Bach, des Mozart, des Schubert, le siècle des neuf Symphonies... Je tâchai de le persuader qu'on ne pouvait toujours avoir du génie; que si cette loi draconienne était imposée à nos con-

temporains, on n'écrirait guère plus de musique; et cela serait dommage, en définitive; la tradition se perdrait peu à peu; il n'y aurait plus de quoi composer un concert, et à quoi s'occuperait-on honnêtement, le dimanche?

Mais le maître fermait ses oreilles à mes raisons, si péremptoires fussent-elles, et si pratiques. Il me répliqua, furibond, qu'il n'était point du tout nécessaire qu'il y eût des musiques nouvelles, si ces musiques étaient détestables, et que les sept notes de la gamme feraient mieux de rester tranquilles dans leur octave que de se produire ainsi dehors, en désordre, et courant indécemment, çà et là, comme des filles de mauvaise vie...

Ces derniers mots, lancés trop tard, furent entendus, hélas! de partout, à cause d'un début vraiment traître du troisième morceau : il s'insinuait sournoisement, et sans prévenir, par des altos en voix humaine.

Un *chut* énergique s'éleva des stalles, du parquet, et bientôt, remués dans leurs fibres par l'enchanteresse sonorité de ces violes d'amour, les auditeurs des premières exhalèrent, par un petit frémissement, la volupté qui les pénétrait. Il savait ce qu'il faisait, le maëstro, d'introduire d'abord ces violes : une sauce aussi savoureuse devait faire oublier le poisson.

Et puis, c'était bien là ce qu'on appelle de

la musique *pure :* ni programme ni scénario : mais cette simple indication, discrètement exotique : *Nuit de Venise.*

J'usais de ruse pour amuser mon illustre et trop irascible voisin; je lui développais complaisamment la pensée de l'auteur : ce chant d'altos, de violes d'amour, c'était la nuit, de ces nuits vénitiennes blanches de lune; et le petit dessin de cymbalon, frétillant au-dessous, le reflet de ladite lune sur les ondes du canal; ces arpèges de violon, montant, descendant, traduisaient avec ingéniosité le balancement des gondoles; cette note insistante de cor disait le fanal doucement lumineux, veillant sur la mer... Enfin, dans le *rondo* qui venait ensuite, lui, Beethoven, pouvait aisément se dépeindre, avec sa vive imagination, le retour allègre des gondoliers le long des lagunes.

Mais je sentais, tout en parlant *mezza voce* à son oreille, que je devenais, malgré moi, ironique, et ce ton devint déplacé quand je vis la souffrance de Beethoven.

En effet, le lion avait épuisé toute sa rage; la langueur mièvre de la barcarolle l'avait dompté, par une sorte de mal de mer musical. Mis hors de combat par cette amollissante polyphonie, il restait là, dans sa stalle, le concert fini, l'air triste, et rêvant, sans partir.

Je n'osai l'interrompre, et j'attendis que le

flot de public se fût écoulé... Alors le Cirque d'été s'agrandit soudain en arènes silencieuses et mornes... Je touchai le bras de Beethoven.

Brusquement le maître se réveilla, comme d'un songe pénible. Il rajusta le *sombrero* sur sa tête, agrafa son manteau et me suivit dehors sans rien dire.

Nous traversâmes le Carré Marigny : les moineaux parisiens piaillaient dans les marronniers-boules ; des théories d'habits noirs et de jupes claires faisaient la strophe et l'antistrophe sur l'asphalte... Au bout de la longue avenue, l'Arc de l'Étoile ouvrait son arche immense... et tout respirait l'ennui, le pesant ennui d'un dimanche de mars à Paris.

Subitement, le maître qui marchait, taciturne, à mes côtés, eut un éclat de rire sonore... Je levai mes yeux sur son front...

« Beethoven, professeur de piano ! n'est-ce pas, Schindler, que c'est une idée sublime ? »

Et il riait si fort, d'un rire si robuste et si triomphal, que je me croyais dans l'Olympe, au festin des douze dieux, quand Hébé fait passer la coupe d'hydromel, et qu'une joie intense, colossale, secoue leur corps divin à quelque neuve sottise des mortels.





Un Portrait de Jeune Fille

Quelqu'un de très connu dans le royaume de la critique, à qui je soumettais un jour certaine étude sur le « beau », me donna ce conseil, d'être concret.
— Ne faites pas de l'esthétique *en l'air*, me dit-il, mais prenez une œuvre... un tableau, par exemple, qui soit parfait. Et vous direz pourquoi il est parfait. Ce sera plus solide, et puis vous fatiguerez moins le lecteur.

Donc, remportant le manuscrit jugé trop abstrait, et l'excellent avis du maître, je me mis en quête d'une toile; et comme il me fallait un chef-d'œuvre, ce fut vers le Louvre, naturellement, que je me dirigeai. Mais là mon embarras fut grand, car il y en avait une quantité, et je ne sa-

vais lequel choisir. C'est alors que, Mai survenant, je m'avisai du Salon annuel de Peinture. Au moins là, pensai-je, en dépit de la multitude des toiles, mon travail de sélection pourra notablement s'alléger...

Et puis, à la rigueur, si je n'y trouvais pas mon prototype, mon parangon de vertu plastique, picturale, n'y avait-il point cette ressource de renverser le problème et de m'arrêter, pour prouver la beauté, à quelque idéal de laideur? La science psychologique se base bien, de nos jours, sur l'étude des aliénés; le mécanisme de la raison peut, fort bien, se démontrer par la folie.

J'entrai donc dans la nef, aujourd'hui déserte, de la *Galerie des Machines* : c'était alors le temple de la Sculpture... Je passai vite sur une kyrielle de faunes flûtistes et de nymphes nues s'ébattant là, parmi les plates-bandes, et mettant leur froide blancheur sur le vert glacial du gazon. Puis montant, pour réchauffer mes yeux, au premier étage, où sont les peintures, j'eus d'autres sensations. Et d'abord celle de la fécondité. Là, combien d'Orients en lapis-lazuli, de landes bretonnes ouatées de brume, de printemps normands et d'hivers cévenols! combien de baptêmes attendris, de premières communions douillettes, d'intérieurs de couvents bien cirés, de noces campagnardes et d'extrêmes-onc-

tions! combien de Christs, aussi, présidant la Cène, ou le banquet de Cana, ou le repas d'Emmaüs dans une rousseur de barbe et de lumière, d'après Rembrandt... Ils pardonnaient aux Madeleines pénitentes, bien décoiffées, en génuflexion sur le sable fin d'une allée de parc; ils étaient tentés par de superbes diables, aux ailes de chauves-souris toutes neuves; ils montaient en des Ascensions jaune de chrome, ou se glaçaient de bleu turquin en des Jardins d'agonie...

Me dirigeant un peu au hasard, il est possible que j'aie manqué tant d'œuvres méritoires ou marquantes, tant de belles témérités, de curieux états d'âme d'artistes, de profondes psychologies picturales, et peut-être un millier de « bonnes intentions ». Mais, d'après le programme imposé, il me fallait une *œuvre,* simplement... Or, voici qu'au sortir de certains détroits périlleux, où des sirènes guettent les yeux novices, je le découvris, *mon* tableau, celui sur lequel j'allais asseoir ma thèse esthétique.

C'est une jeune fille, plutôt une grande fillette, et je n'ai pas besoin de regarder l'écusson qui plane au-dessus d'elle, sur le marbre d'un péristyle italien, servant de fond, pour connaître que c'est une fille noble.

Elle porte une robe de son âge, à corsage et jupe pareils, d'un gris-moiré neutre et paisible, avec une ceinture vieux rose, un chapeau Gains-

borough noir, pas trop grand, et des bas noirs. Son visage encore arrondi d'enfant n'est éclairé d'aucun sourire, mais s'illumine de santé, de vie; les yeux, foncés de ton, bien ouverts, ont un regard droit — et seraient virils s'ils n'avaient cet éclat humide des yeux féminins. Les cheveux châtains, à peine bouclés, tombent très simplement, en frange assez haute pour laisser du jour sur le front; ils encadrent latéralement la figure, sans l'enserrer. Une guipure sépare le cou du corsage. Le corps est droit, gracile sans maigreur, et posé franchement debout; un bras abandonné, plutôt que pendant, l'autre plié, la paume de la main posée sur la hanche. Les jambes rapprochées, les pieds joints, en dehors, l'enfant se place en attitude active bien qu'immobile; elle a l'air d'avoir fait quelques pas, bien décidés, vers vous, et de dire alors : *Me voici.* C'est moins une attitude, enfin, qu'une *démarche.*

L'ouverture du péristyle de marbre sur un lac bleu lointain et quelques montagnes introduit un plein air discret, plutôt un jour intermédiaire entre le plein air absolu, trop banal, et l'éclairement d'atelier, un peu trop scénique. Innovation heureuse, évitant l'uniformité de lumière au soleil diffus, et le facile clair-obscur des portraits d'intérieur.

*
* *

Du premier coup d'œil, l'unité de cette peinture, sa noblesse tranquille, une sobriété de touche et de composition pleine d'élégance, me donnèrent la certitude du génie. J'étais moins ravi par la grâce que persuadé par cette sagesse harmonieuse qui est le signe manifeste du chef-d'œuvre. — Et tout de suite je sentis là cent qualités de premier ordre : entrelacées dans un ensemble parfait, homogène, mon analyse allait les dissocier, non sans quelque remords...

Et d'abord, la *ligne*. Il n'est pas besoin d'invoquer les esthétiques et les académies pour exiger que toute composition se résume en une ligne maîtresse, horizontale, oblique ou verticale, et formant l'axe du système. Or la figure de la *Marchesa,* de la charmante et jeune patricienne, dresse à ma vue, d'emblée, comme une grande lettre verticale et majestueuse : une belle majuscule animée. Je sors de cette direction quand je veux, en suivant le trajet des bras non symétriques, et celui des jambes convergeant aux pieds, fermes et flexibles — et j'y rentre aussi, quand je veux, pour fondre mes impressions de détail dans un seul trait rapide de pensée. C'est

là ce que les peintres appellent l'enveloppe, mais sans appuyer, restant dans le vague.

Si maintenant je suis les contours, un caractère de perfection me saisit; des mathématiciens seuls l'ont révélé, mais il reste encore un mystère pour les artistes : c'est le choix des angles... Un angle, c'est l'étape critique, aux changements de direction nécessaires; c'est, pour l'œil, une seconde d'hésitation sur le chemin rapide des lignes... Il est mauvais que la seconde, ici, devienne minute; un retard dans le trajet de l'œil, toujours impatient, c'est un obstacle à la reconstitution du tout, à la synthèse : or le plaisir du beau, marquez-le bien, surgit d'une synthèse aisée. Que rien ne m'arrête longtemps en ce voyage où la pensée du but m'est toujours présente. Le précepte éternel d'Horace et de Boileau, si vrai pour le discours, l'est plus encore pour le tableau, si vite parcouru, donnant l'illusion du simultané.

Le peintre de la *Marchesa* me satisfait là-dessus pleinement : je suis des yeux le bord ondulé du chapeau, le contour du visage, des bras, de la jupe; je cours de cette tête opulente à ces petits pieds, d'un élan, et dans ce joli tour du monde que je fais, rien ne m'entrave : pour ainsi dire porté d'angle en angle, je mesure leur valeur harmonique par mon plaisir. Cette facilité que j'éprouve, au reste, à retracer le contour, à le

redessiner du regard, le peintre l'eut pour le tracer, le choisir entre un millier d'autres possibles; ainsi se rattache le goût au génie : même secret pour l'un et pour l'autre, et même problème à résoudre.

Mais la verticale, isolée, risque d'être maigre, triste comme les objets solitaires, ou qui n'ont pas d'ombre. L'ombre, ici, c'est une colonne de porphyre qui la remplace : debout, comme le corps vivant, s'effaçant devant lui, le fût ne le soutient pas, il l'appuie pour l'œil. Il est là merveilleusement opportun, ce fût de colonne accessoire, pour accompagner de sa ligne morte la ligne de vie, pour servir de contraste, par son inflexibilité, avec le corps souple d'enfant — servir aussi de repoussoir, par sa teinte rose solide, au ton fluide de la robe.

Ceci m'amène à la couleur. Elle ne se fait pas remarquer comme en tant de peintures *trop peintes;* elle ne *pose* pas, mais s'impose. Ce n'est pas la couleur « voulue », saisissant l'œil, tel un mousquetaire, au passage, se faisant admirer de force, et pour elle-même. Non, c'est simplement ici la lumière qui parle : c'est le rayon qui tombe sur l'épiderme et sur l'étoffe, qui chante sans instrument factice et prétentieux, comme en ces harpes éoliennes, ou ces feuillages qui, patiemment, attendent que la brise les frôle pour résonner.

Et cette résignation aux forces harmonieuses de la Nature produit l'harmonie : l'artiste a fait un choix, sans doute, mais avec un minimum de vouloir; et le choix fait, d'ailleurs, il a laissé son instinct accorder les forces. La vie lui dictait l'incarnat bien fondu de cette figure adolescente, le noir lumineux des prunelles, le vermillon de ces lèvres charnues, fortes, un peu gourmandes. Et pour accompagner ce visage, plus séduisant de sève que joli, d'une chaleur un peu sombre d'Italienne, il a vêtu son corps svelte et hardi d'une toilette simple. — Elle est exquise de sobriété, cette toilette, noire à ses deux pôles, des bas et des souliers fins au chapeau; rose à son équateur, par la ceinture. *Rose* et *noir*, accord merveilleux, d'une vivacité, d'une gravité souveraines. Le noir, lumineux et chaud, précise les extrémités, les affine; il amincit les jambes, allège et raffermit la base du corps; il entoure la fleur épanouie du visage d'une auréole d'ombre qui la concentre, empêche, pour ainsi dire, la déperdition du fluide au dehors. C'est le secret du charme de ces feutres qui, sévères et moëlleux tout ensemble, font plus vif le rayon des yeux féminins, et plus tiède le feu des joues.

La logique du costume étant satisfaite, accordée sur la logique imposée du corps et des membres, il se trouve que les teintes forment, de haut en bas, une échelle d'alternance harmonique :

du noir somptueux de la coiffure on descend au rose animé du teint, puis au gris ambré du corsage, au rose éteint de la ceinture; enfin, du gris ambré de la jupe au noir léger des bas, puis au noir plus ferme des deux escarpins, posés sur le dallage luisant du marbre.

*
* *

Car, pour envelopper ces contrastes de tonalités si chauds et si résolus, une fraîche atmosphère marmoréenne miroite à l'entour, incertaine et solide à la fois, faisant un cadre précieux, cérémonieux, à cette figure franche d'enfant, et mettant, sous son luxe ingénu de vie, le luxe artificiel de la pierre.

Le mérite technique, à présent?... La qualité de touche? La pâte? Le modelé? Les frottis, les glacis convenus?... Tout cela, c'est du pur métier, et je ne le connais pas assez pour en disserter savamment. Mais tout cela, superposé dans les règles, a-t-il constamment pour résultat la beauté? Je suis devenu méfiant à ce sujet depuis tant et tant de Salons où, pour ce métier auquel le connaisseur profane n'entend rien, on médaille et décore des toiles dont je ne voudrais irriter mes yeux deux regards de suite... Oh! le

Grand Art savant et déplaisant, dont on voit percer la science par places... le faux Grand Art! Il me suffit que le peintre de la Marquise ait su son métier; et ce n'est pas parce qu'on me l'a dit dans les ateliers où l'on cause, mais parce que, directement, je touche ici la perfection et la beauté dans chaque coup de pinceau. D'ailleurs, où donc apprend-on, je le demande, à graduer les valeurs, ou plutôt à respecter la limite du règne organique et du règne inorganisé, de façon que le rose d'une ceinture mette, par déférence, une sourdine à son accent, devant le rose du visage?

Et dans ce visage vraiment merveilleux par la seule expression de la vie, qui, dites-moi, guida la brosse de l'artiste de façon que moi, passant devant la toile achevée, j'admire l'effet simultané des touches successives, ici concentrées et fondues, n'accusant aucune direction centrifuge, tandis que sur la jupe qui tombe, et descend, droite, des hanches aux genoux, elles sont dirigées plutôt suivant l'axe, et séparées, afin d'accuser la texture plus lâche, et la passivité flottante de l'étoffe?

Je résume. Un tableau tel que celui-ci nous console de bien des folies par sa sagesse, et, faut-il ajouter, de bien de sages platitudes par son accent... Est-il de telle ou telle école, de tel ou tel groupe artistique? Je m'en soucie peu;

je ne crois pas qu'il soit d'un groupe : c'est une œuvre originale, isolée, c'est un chef-d'œuvre. Comme tous ses pareils, il est sans doute le fruit d'un grand labeur, à moins qu'il n'ait été créé de verve, et peint, comme je le regarde, dans un élan de joie, de ferveur esthétique...

Ivresse de sage, plutôt « apollinique » que « dionysiaque », pour me servir d'une expression de Nietzsche. Mais ce qui me surprend, en cette *Marchesa* si chaude de ton et si parlante de ses yeux noirs, c'est qu'elle eut pour peintre un homme coutumier du marteau, vivant avec la glaise froide et des statues au front sans prunelles... C'est à croire que le plus sûr moyen de peindre excellemment, c'est d'être déjà sculpteur de génie !







La Fin du Livre

PRÉDICTION

« Invenies aliquid amplius in silvis quam in libris. »

SAINT BERNARD.

VICTOR HUGO, mettant simultanément sous nos yeux l'église de Maurice de Sully et la presse de Gutenberg, a dit, d'un accent de pontife : *Ceci tuera cela;* le livre de papier supplantera le livre de pierre.

Pour le présent, Victor Hugo disait vrai... pour l'avenir, je ne crains pas de l'affirmer, il se trompe.

Je prédis, moi, qu'avant la fin du prochain siècle, le « livre de papier », pour avoir trop vécu, se mourra. Déjà, voyez comme la lassitude du feuillet imprimé nous gagne... Un mot, parmi les plus lettrés, circule aujourd'hui, mot péjoratif, presque une épithète injurieuse : *livresque.*

Être « livresque », c'est ne savoir et ne pouvoir penser que par les livres et sur les livres, rétrécir son optique mentale à l'horizon des idées écrites ; c'est faire passer les belles choses, les choses vivantes, par la mince et rigide filière du vocable, serrer le cou nerveux de Pégase dans un harnais, enfermer le vol du Phœnix en la cage alphabétique aux vingt-quatre lettres.

Or nous, modernes, sommes livresques ; et nous commençons à nous en apercevoir, et nous commençons à en souffrir... L'éducation de mots a été à un tel abus qu'une réaction s'est produite : on sait le succès des « leçons de choses », à leur début au moins. Les jeunes doigts ne seraient plus astreints à l'exercice menu de tourner les pages ; les jeunes yeux ne terniraient plus leur éclat à poursuivre, des heures, en quelque salle bien murée, le contour minutieux et conventionnel du caractère typographique... Oh ! la superbe émancipation, si elle se fût continuée !... Mais quoi ? l'élasticité routinière n'a-t-elle point replacé les choses au point précédent ? Est-ce que le papier imprimé ne règne point partout en maître, en despote ? Chiffonné, c'est vrai, maculé par les mains d'enfants (oh ! vengeance divine), empreint souvent, hélas ! de sottise ou de souillure, tachant les doigts vierges, brûlant les autres ; ou bien enluminé de couleurs par devant, embu de colle par

derrière, et, prisonnier d'une muraille, lacéré, jeté dans la boue; souvent encore distribué, puis aussitôt semé au vent... Il est roi quand même, le papier; bien plus, il est dieu : roi comme ces effigies usées par un roulement continu; dieu, comme ces fétiches que le contact perpétuel de la peau nègre a rancis.

Car ici la loi d'adaptation et de mimétisme réciproque s'observe. De nos mains hâtives, fiévreuses, ou de nos machines, le papier sort, frêle et mou, léger, sans consistance, inapte à supporter les forts coups de presse d'autrefois; apte, par contre, à s'imprégner de toutes les encres, à prendre l'empreinte de tous les caractères les plus fantaisistes. Eh! n'est-ce pas notre tempérament moderne que je peins?... Ames de papier que nous sommes, susceptibles d'un beau poli, d'un lustre, d'un glacis trompeur... et combien friable! et combien tachant!

Ah! ce règne du papier que Gutenberg inaugura par la Bible de Dieu, il pourrait bien finir par l'Évangile du Diable... En attendant, nous y sommes faits, et, tout dégoûtés que nous en devenons, nous n'avons pas la force de nous en détacher : ce papier est notre tunique de Nessus...

Et pourquoi? — Parce que le signe est plus facile à saisir que l'objet : il est plus maniable, plus portatif; il est tout en surface et manque de

troisième dimension. La pensée se *lamine,* dirait-on, en se couchant sur la feuille blanche; elle se fait plate comme elle, et superficielle; mais elle est transportable.

Voilà ce qui fait le succès du signe, du signe abstrait, conventionnel, de ce vocable fait aphone qui, par le stratagème de quelques traits verticaux, horizontaux, demi-circulaires, a le pouvoir terrible d'évoquer un arbre ou un fauve, une forêt ou un troupeau, le vice ou la vertu; qui fait tenir tout un paysage, un drame tout entier en vingt alignements de petits hiéroglyphes simplets, dénués de toute valeur propre et de toute signification intrinsèque, tels enfin que, si le secret des choses qu'on leur rapporte se perdait, c'en serait fait de tant de belles et bonnes idées, de tant de sagesse, — aussi de tant de folie que contient, chose incroyable, et que verse ce petit système insignifiant en soi, en l'esprit de l'homme qui sait lire...

Vous frémissez, n'est-ce pas? à cette idée qu'on perde Virgile et Sénèque, Lucrèce et Cicéron, Montaigne et Voltaire, et tant d'autres... non par la flamme ni par l'eau, sans folie de nouvel Erostrate et sans invasion de nouveaux Vandales... Et moi-même, par habitude et machinalement, moi, longtemps façonné par le livre, — et qui même en façonne à mon tour, — à la pensée que le livre peut s'oublier et périr tout en

restant là, comme l'âme laisse le cadavre, involontairement je frémis.

*
* *

Mais rassurons-nous, car il est, Dieu merci, d'autres livres que celui de papier : nous avons, si ce dernier nous manquait demain, le *livre de pierre*, la Cathédrale ; — et si celui-là lui-même s'usait et se perdait, hélas ! il nous resterait le livre de terre, et de bois, et de tissu végétal vivant, celui qui donne une édition nouvelle tous les printemps, dont nous savons à peine regarder les images et que nous sommes loin de lire couramment : *la Nature*.

C'est à ce livre-là que je suis depuis longtemps revenu, comme repentant, honteux presque d'avoir gâché tant de beaux jours de soleil ou de jolie brume à lustrer des parchemins de mes dix phalanges dociles... L'épopée ? Mais elle est là, dans cette fierté robuste des troncs d'arbres, vivant debout, les bras étendus, comme des preux, luttant avec magnificence pour la vie, pour l'espace libre... Leurs rameaux nobles rejettent plus loin les rivaux, et couvrent à grande hauteur le peuple des mousses, des fougères... L'idylle ? Vous la lisez, en dehors des Théocrite

et des Chénier, dans ce couple de ramiers qui gémit, tout bas, du plaisir d'aimer, sous les feuillages... Quelle élégie bien mesurée, tirée par un versificateur au cordeau, vaut, pour l'émotion, un petit corps d'oiseau tombé sur les feuilles mortes, foudroyé par l'éclair d'un fusil de chasse... ou quelque libellule qu'a trempée l'averse, et dont les ailes pendent comme une guipure précieuse abîmée, qu'aucun métier ne peut refaire?

La Physique? — Je croyais l'avoir apprise dans les livres : mais c'était une physique morte et privée d'âme, squelette du monde extérieur admirable, traduction pédante et tronquée d'un texte si captivant dans l'original... Est-ce que le rayon lumineux que guette un héliostat et qui peint sur un écran noir le spectre solaire officiel est vraiment frère des rayons libres qui se ramifient là, dans le lacis des rameaux verts, ajoutant la vibration du clair et de l'ombre au mouvement trembleur des feuilles?

Nécessaire, je l'accorde, cette abstraction qui simplifie l'extérieure complexité du dehors, pour mieux la saisir et la mesurer... Mais à condition qu'on ne s'en tienne pas là, qu'on ne prenne pas la science pour la Nature, et l'univers disjoint, disséqué, pour l'Univers intégral, homogène, indivis dans son expression, sa beauté.

Car je m'en suis un jour aperçu, quittant

l'horizon court des livres ou des laboratoires : la *beauté,* dans tout ce qui repose ou s'agite autour de nous, dans les terres qui dorment en attitudes montagneuses ou couchées en plaines, dans la flore oscillant sur place, à la brise, dans la faune qui marche, court ou rampe sur le sol, nage dans le sous-sol des eaux, vole ou plane là-haut en le vide de la coupole bleue, — dans tout cela, dis-je, la *beauté* me fut révélée comme l'élément essentiel et « l'essence » même de la réalité... Va-t-on prétendre me prouver que le plaisir profond et salubre que je puise là, parmi ces arbres, ces gazons, ces parfums de fleurs, ces chants d'oiseaux, n'est pas le but suprême et l'utilité majeure de ces choses?... Le tissu de ces herbes, la chair de ces animaux me nourrissent, c'est vrai. Mais pourquoi? — Pour, assurément, que je vive, que je continue d'exister... Et quel besoin, une fois que j'ai des fils qui me perpétuent, d'exister moi-même?... La société? — Mais elle-même, tout entière, à quoi bon?... Avez-vous pensé quelquefois que si l'homme est nécessaire à la société, celle-ci, prise en soi, n'a rien, en apparence, d'obligatoire...

Mystère que cette immense *inutilité* qui se révèle ainsi, de l'Univers en bloc... Et comme on a besoin, dans un pareil vertige, de ce mot de Bossuet (écrit dans un *livre,* pourtant) : *l'être vaut mieux que le non-être.*

Et cela seul suffit, cela est péremptoire. L'être *vaut mieux :* il est supérieur au néant. Que ce point de vue dépasse notre pauvre, infécond utilitarisme! Et l'argument, remarquez-le, n'est pas rationnel; il est *esthétique,* plutôt. L' « être » vaut mieux... C'est donc une question de préséance et de perfection, partant une question *inutilitaire,* absolument désintéressée, de « finalité sans fin », dirait Kant, — une pure question de beauté.

Mais cette parole victorieuse de Bossuet, l'aurais-je comprise sans la paraphrase des ciels et des terres, des floraisons, des plumages?... N'a-t-il point fallu, pour que je comprisse vraiment l'*épopée,* des promenades d'hiver sous les futaies, la « chanson de geste » des chênes? Roland, exhalant son souffle dernier dans un long appel de cor, à Roncevaux, ne m'émut qu'au jour où je vis (au moins d'imagination) le resserrement, *tragique en soi-même,* du défilé... Jamais je n'eus senti les plaintes de Niobé, d'Andromaque ou de Camille, si je n'avais pressenti de tristes nids vides entre les branches, ou bien aperçu d'élégants visages de femmes entourés de crêpes de deuil et mouillés de pleurs...

Oh! triomphante vertu du *concret!* beauté du signe tangible et direct, qui traduit moins qu'il n'interprète, et n'a pas besoin d'expliquer, puisqu'il touche! Quelle phrase éloquente, pathé-

tique, qu'un rideau de peupliers courbé sous un ciel noir d'orage! Quelle période persuasive qu'un regard féminin caressant!... La musique déjà, surpasse de beaucoup la parole, et le moindre accord est plus sublime et plus pénétrant que l'accent oratoire le plus célèbre. Mais combien plus, peut-être, dit le geste végétal silencieux! J'aime mieux la vérité générale exprimée par un signe concret qu'une vérité particulière formulée par le signe abstrait du langage. Un clair soleil apaisera mon âme plus sûrement que tout le noble fatras de Sénèque; le murmure d'une source écartée, dont je n'entends pas l'idiome, m'a plus vite consolé de tout ennui, de toute humaine déception, que Boèce ou que Silvio Pellico. Quel discours excite plus à l'action, échauffe plus l'ardeur combative, qu'un vent de plaine ample et sonore? Il irrite notre âme du même souffle qui tourmente les cimes prisonnières : elles, s'agitent sur place, et nous, marchons fiévreusement dans la plaine... Un prédicateur éloquent, c'est la solitude : les moines, les saints du désert, eux-mêmes prêchant, le savaient bien. Un cirque de roches verticales, un chaos de blocs éboulés, une lande de genêts tristes au bord de la mer qui déferle, voilà des sermons sur la mort, sur l'éternité, sur l'humaine fragilité, d'effet immanquable... Oui, la Nature, en ses aspects infinis, peut tout dire; et

c'est un livre qui remplace aisément tous les autres, sauf, bien entendu, l'Évangile. Que de pages jolies et coquettes, là, nous séduisent! Que de pages sévères et saisissantes comme un drame!... Livre gracieux, léger, qui n'exige jamais de labeur, j'aime ce texte que tu me voiles sous une illustration attachante; je suis heureux de lire à travers tes lignes serpentines, tes rinceaux, tes fleurons, tout le lacis complexe, mais facile, dont tu masques en souriant le mystère...

Ah! combien de fois j'ai commis la distraction d'emporter, le long de tes marges vivantes, un de nos livres écrits, artificiels, *approximatifs!...* Expérience toujours manquée, puisque les caractères magiques inscrits là, partout à l'entour, captivaient mes yeux, forçaient mon attention à sortir du petit cadre minutieux tenu dans ma main. Non, pour le plaisir, tu ne peux lutter, petit livre : la *Vie,* qui rayonne et qui parle, est plus puissante que tes signes... ni pour le *profit* non plus, tu ne peux lutter, car ces signes évocateurs de la pensée, la Nature en possède, elle, les matrices, les prototypes, et ce que la *Science* sépare et disperse en *lois,* en principes spéciaux, la *Nature* le tient serré, concentré dans une homogène et tout indivise unité. C'est justement cette unité qui, faisant effet de masse, pour ainsi dire, engendre ce que nous appelons la beauté. La « beauté », toujours présente en la

Nature vierge, n'est en somme que l'apparence, la manifestation splendide, à nos yeux, d'un labeur consciencieux, intégral; labeur de choix, sans doute, puisque la sélection affine, en les réduisant, les procédés de tissage et de modelage naturels; mais labeur exact et profond, qui n'abstrait rien, n'élude aucun détail, qui ne descend jamais au trompe-l'œil, et dédaigne les subterfuges de nos Arts.

Embrassée de la sorte en son unité, la Nature m'apparaît à la fois comme une Science et comme une Poésie supérieures. Elle n'est même à vrai dire, en soi, ni *science* ni *poésie :* c'est une *œuvre,* c'est l'Œuvre divine.

Alors tout change, et se revêt de simplicité grandiose et de touchante solidarité... La forme extérieure, à mes yeux manifeste, ne fait plus qu'un avec la structure interne et cachée; ces palmes vertes, molles et fraîches, que l'arbre agite ainsi que des mains, dans l'espace, je les rattache désormais aux faisceaux de fibres profondes, au cœur du bois dur mais vivant, au *liber* humide de sève... Le travail souterrain des racines ne se sépare point, pour moi, de l'exercice aérien et du geste gracieux de la tige. Les fleurs me grisent de parfums, m'enchantent de couleurs... je ne cesse pas d'y percevoir le grain préludant, obscurément, à son éclosion; je salue dans la corolle rose ou violette, jaune d'or ou

bleu de saphir, un pavillon arboré pour l'insecte butineur et fécondateur inconscient, et ne songe pas plus, alors, à deux choses distinctes, qu'en voyant la flamme tricolore de France onduler à la pointe d'un mât, signal et décor tout ensemble...

Ah! ces bouquins de Botanique, de Chimie, d'Optique, — même d'Esthétique! J'ai bien eu leur superstition, autrefois; mais, depuis, je suis revenu de ce culte abstrait de statues!... Combien je remercie cette humeur vagabonde, inquiète, cette fièvre du *dehors* que je ne m'expliquais pas à moi-même... Et que je suis heureux, en ce jour, d'avoir perdu tant de journées au soleil, longé tant de haies vives, pressé de mon corps paresseux tant de gazons! Quel plaisir et quel profit j'ai trouvés dans ce tour de bibliothèque qui ne commence pas au plancher et ne se termine pas aux cymaises! Là, dans ces pièces d'enfilade infinie, aux murs mouvants de feuillage, et laissant voir l'azur et le lointain, là, j'ai mes grands et petits auteurs, mes classiques, mes romantiques. Ai-je besoin d'y chercher mes écrivains naturalistes?... Virgile? — Les bœufs couchés dans la prairie, nonchalants, nourriciers, se fouettant la croupe de leur queue, me fixant de leurs prunelles fauves, disent, en vivant, toute la poésie des Bucoliques, même davantage. Dois-je recourir à Lucrèce, quand la mer moutonnant

au large et secouant les navires augmente ma joie de sécurité sur le sol ferme des falaises?... De même pour la Science : si les traités m'ont fait pénétrer les surfaces et *tâter,* littéralement, les os, les muscles de la Nature, ce travail d'anatomie terminé, je les ai jetés loin de moi; car ils séparent artificiellement l'expression des choses de leur fonction, la beauté que projette l'exercice de vie, de la vie... Ah! les savants sont des *décortiqueurs de beauté;* ils soulèvent, curieux, l'épiderme qui cache l'organisme intérieur, mais qui l'enveloppe aussi de charme intelligible et captivant.

Avec non moins de dégoût, j'ai laissé ces traités sur le *Beau* qui, cachant les rouages profonds de la vie, ne nous offrent que des placages, et comme les téguments superficiels de la Beauté détachés des chairs et des ossements, vides, exsangues, énervés. Je me sentais les mains refroidies à toucher ainsi ces choses mortes, et le cœur irrité contre ces malhabiles, qui prétendent justifier le Beau...

Ce ne sont pas les membres épars de la Beauté qu'il nous faut, c'est la *Beauté.* Puisque le style ne peut assembler en un tout compact des pierres solides et permanentes, comme le compas de l'architecte, ni des couleurs, des profils imitateurs du Réel, comme le pinceau du peintre, mais seulement des images mentales, abs-

traites, — que ces ombres de choses, au moins, s'organisent en chœur homogène, qu'elles redonnent la vision totale et continue du Cosmos.

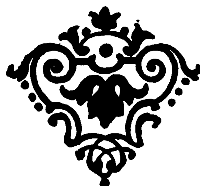
Mais le livre que je décris par ces mots est à faire. Et pour qu'un mortel un jour le compose, et donne au style littéraire l'équivalent de la symphonie de Beethoven en Musique, ou de l'édifice gothique en Architecture, il faut qu'une génération tout entière désapprenne de lire en les livres, et se mette à déchiffrer ce texte concret et vivant : la *Nature*... Et ce moment viendra, je le dis de nouveau, je le prédis ; même il est proche, à voir la lassitude qui nous gagne de la feuille imprimée, de cette page pâle, anémique, où nous mettons nos pensées et nos passions, nos rires et nos colères, nos haines, nos amours, tout enfin, — et qui, muette un jour et vide de sens, ne sera plus qu'un chiffon roulé par le vent...



TABLE



TABLE



Achevé d'imprimer

le deux mai mil neuf cent huit

PAR

ALPHONSE LEMERRE

6, RUE DES BERGERS, 6

A PARIS

1-5. — 4745.

